

# $\text{NU(e)}^{86}$

Laurent Grison  
Béatrice Marchal





NU(e)  
Numéro 86

Numéro coordonné par  
Béatrice Bonhomme



### Laurent Grison

|                                                                                                |    |
|------------------------------------------------------------------------------------------------|----|
| • Entretiens                                                                                   |    |
| ▲ Entretien avec Jean-Paul Gavard-Perret .....                                                 | 11 |
| ▲ Entretien avec Philippe Tancelin .....                                                       | 19 |
| • Textes critiques                                                                             |    |
| ▲ Daniel Leuwers, <i>Laurent Grison en jeune artiste</i> .....                                 | 35 |
| ▲ Luc Vidal, <i>Voltaïques ou l'offrande constellée. Sur la poésie de Laurent Grison</i> ..... | 43 |
| • Poèmes inédits.....                                                                          | 55 |
| • Laurent Grison, peintures récentes (2023 et 2024) .....                                      | 73 |
| • Bibliographie.....                                                                           | 89 |



### Béatrice Marchal

|                                                                                  |     |
|----------------------------------------------------------------------------------|-----|
| • Entretien avec Bernard Fournier.....                                           | 115 |
| • Études critiques                                                               |     |
| ▲ Christine Dupouy, <i>L'imaginaire de la nature chez Béatrice Marchal</i> ..... | 125 |

|                                                                                      |     |
|--------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| ▲ Michel Passelergue, <i>Béatrice Marchal. La poésie pour élargir le temps</i> ..... | 139 |
| ▲ Christophe Mahy, <i>Béatrice Marchal, au cœur de l'intime</i> .....                | 145 |
| ▲ Françoise Le Bouar, « <i>et dans l'ombre l'inconnu d'un poème</i> ».....           | 155 |
| ▲ Richard Rognet, <i>Échos et ricochets</i> .....                                    | 175 |
| • Inédits.....                                                                       | 185 |
| • Bibliographie.....                                                                 | 199 |
| • Artiste : Catherine Jarrett                                                        |     |

**Laurent Grison**



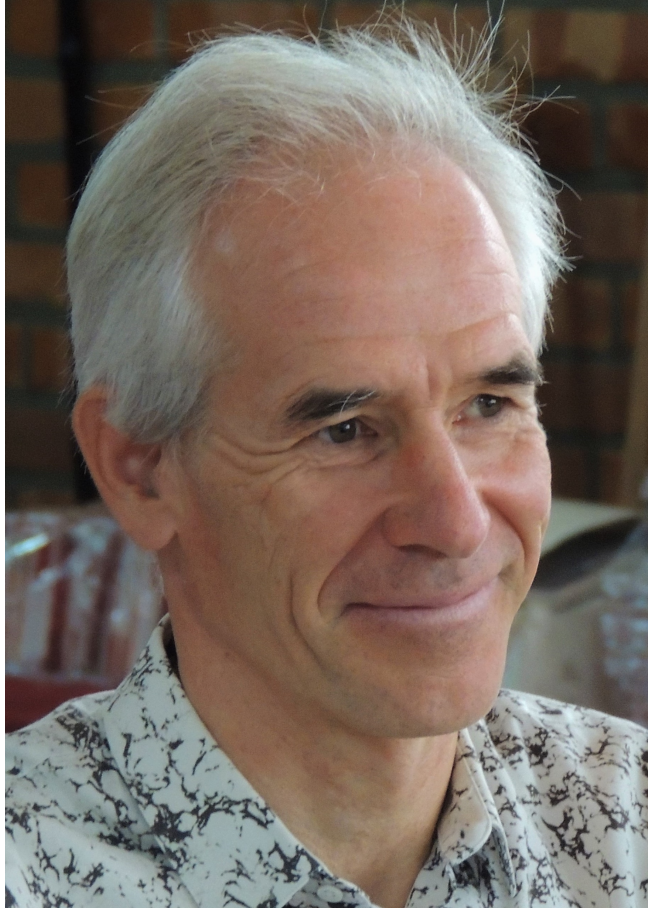


Photo © Syri Ramadani



## **Entretiens**





**Entretien avec  
Jean-Paul Gavard-Perret**



**Laurent Grison,  
poète des treize vents et des quatre directions**

**Jean-Paul Gavard-Perret** : *Qu'est-ce qui vous fait lever le matin ?*

**Laurent Grison** : Le vif désir d'écrire dans le presque-silence de l'aube. Je me lève toujours très tôt, à cinq heures du matin, comme un ressort. Dès l'initiale du jour majuscule, l'horizon s'ouvre à la saveur suave des mots minuscules.

**J.-P. G.-P.** : *Que sont devenus vos rêves d'enfant ?*

**L.G.** : Ils sont devenus des mots qui toupillent au-dessus de la maison. La nuit, ils nichent dans le grenier aux souvenirs.

**J.-P. G.-P.** : *À quoi avez-vous renoncé ?*

**L.G.** : À l'illusion folle et vaine de devenir un autre que moi-même.  
*Je est un je.*

**J.-P. G.-P.** : *D'où venez-vous ?*

**L.G.** : Je suis un homme des treize vents et des quatre directions.

**J.-P. G.-P.** : *Qu'avez-vous reçu en dot ?*

**L.G.** : La force d'affronter la vie sans jamais faillir.

**J.-P. G.-P. :** *Un petit plaisir (quotidien ou non) ?*

**L.G. :** Gravir la montagne et courir dans un champ de neige infini, en toute liberté.

**J.-P. G.-P. :** *Qu'est-ce qui vous distingue des autres écrivains ?*

**L.G. :** Je désire que chacun de mes mots soit une petite lumière éclairant, dans l'obscurité, le sens de ce qui nous entoure.

**J.-P. G.-P. :** *Comment définiriez-vous votre approche de la poésie ?*

**L.G. :** La poésie conjure la mort par la puissance de l'acte créateur. Elle n'a de sens profond que si elle porte une part d'universel.

Le poète parle d'une voix singulière, libre et juste. Il compose, avec sensibilité, exigence et humilité, un monde dans lequel il invite le lecteur à s'engager, voire à s'égarer.

**J.-P. G.-P. :** *Quelle est la première image qui vous interpelle ?*

**L.G. :** Les nuages dans lesquels je voyais avec jubilation des animaux chimériques.

**J.-P. G.-P. :** *Et votre première lecture ?*

**L.G. :** Enfant, je prenais plaisir à lire tous les livres que je trouvais à la maison ou à l'école.

Adolescent, j'admirais déjà Baudelaire, Rimbaud et Mallarmé. À ce moment de ma vie, j'ai pris conscience que je consacrerai une part essentielle de ma vie à l'écriture littéraire et à une pensée sur l'art.

**J.-P. G.-P. :** *Quelles musiques écoutez-vous ?*

**L.G.** : J'ai une profonde passion pour la musique dite *classique*. Elle occupe une place essentielle dans ma vie et dans mon travail d'écriture. La poésie est musique. La musique est poésie.

Ma culture musicale est très ouverte, des œuvres de Bach, qui m'accompagnent chaque jour, aux avant-gardes musicales des XX<sup>e</sup> et XXI<sup>e</sup> siècles. J'aime la musique contemporaine dont le processus de composition est souvent proche de mes expériences littéraires.

**J.-P. G.-P.** : *Quel est le livre que vous aimez relire ?*

**L.G.** : *Alcools* d'Apollinaire.

**J.-P. G.-P.** : *Quel film vous fait pleurer ?*

**L.G.** : *Les Ailes du désir* de Wim Wenders.

**J.-P. G.-P.** : *Quand vous vous regardez dans un miroir qui voyez-vous ?*

**L.G.** : Je répondrais à cette question avec un poème que j'intitule « Gris (autoportrait) » :

« gris ardoise / gris argenté / gris de plomb /  
gris cendré / gris clair / gris foncé /  
gris argent / gris fer / gris moineau /  
gris perle / gris sauterelle / gris souris /  
gris taupe / gris d'argent / gris d'argile /  
gris de lin / gris de pierre ».

**J.-P. G.-P.** : *À qui n'avez-vous jamais osé écrire ?*

**L.G.** : Personne.

**J.-P. G.-P.** : *Quel(le) ville ou lieu a pour vous valeur de mythe ?*

**L.G.** : Rome. Je trouve dans cette ville-monde une mystérieuse énergie qui irrigue tout mon travail.

**J.-P. G.-P.** : *Quels sont les artistes et écrivains dont vous vous sentez le plus proche ?*

**L.G.** : Mes contemporains !

Je travaille régulièrement avec des musiciens, des peintres et des photographes, des comédiens, des auteurs aussi. J'aime produire des livres d'artiste et concevoir des spectacles croisant les formes de création.

**J.-P. G.-P.** : *Qu'aimeriez-vous recevoir pour votre anniversaire ?*

**L.G.** : Une lettre comprenant un poème inédit qu'Anna Akhmatova, la grande poétesse russe, aurait envoyée à mes parents depuis Moscou, pour fêter ma naissance, et qui se serait perdue pendant plusieurs décennies avant de me parvenir.

**J.-P. G.-P.** : *Que défendez-vous ?*

**L.G.** : Je défends une pensée humaniste et spirituelle de la poésie, tellement nécessaire aujourd'hui.

**J.-P. G.-P.** : *Que vous inspire la phrase de Lacan : « L'Amour c'est donner quelque chose qu'on n'a pas à quelqu'un qui n'en veut pas » ?*

**L.G.** : J'apprécie le subtil usage lacanien de la langue. C'est pourquoi je proposerais de renverser la phrase ainsi : l'Amour, c'est donner quelque chose *qu'on croit ne pas avoir ou qu'on a sans le savoir consciemment ou qu'on pense ne pas pouvoir/savoir donner à quelqu'un qui refuse inconsciemment son désir d'être aimé pour ce qu'il est.*

**J.-P. G.-P.** : *Que pensez-vous de celle de W. Allen : « La réponse est oui mais quelle était la question ? »*

**L.G.** : C'est une sentence que je rapprocherais de la philosophie tao que j'ai découverte d'abord en étudiant les œuvres de John Cage puis en allant à la source de cette pensée, notamment en visitant le temple du Nuage blanc, à Pékin.

**J.-P. G.-P.** : *Quelle question ai-je oublié de vous poser ?*

**L.G.** : Peut-être : « où allez-vous ? » pour paraphraser le titre d'un célèbre tableau de Paul Gauguin : *D'où venons-nous ? Que sommes-nous ? Où allons-nous ?* (1897-1898, Museum of Fine Arts, Boston).



Jean-Paul GAVARD-PERRET est écrivain et critique d'art contemporain (*24 heures*, *Huffington Post*, *L'Œil de la Photographie*, *Le Littéraire*, *Turbulence Vidéo*, *Esprit*, etc.). Il a publié un grand nombre de livres : poésie, textes courts, essais sur l'art et la littérature du temps dont une série de textes en plusieurs livres aux éditions Constellations.





**Entretien avec  
Philippe Tancelin**



Transcription d'un entretien audio enregistré  
dans le cadre du Festival Voix vives de Méditerranée  
en Méditerranée en 2020

**Philippe Tancelin** : Laurent Grison, vous êtes historien d'art, critique et poète. J'ai mis le poète en troisième position, de façon à bien évoquer la dimension poétique comme envol des territoires disciplinaires. Vous avez publié plusieurs dizaines de livres et je me suis permis de retenir ceux dont les titres m'ont attiré : *Acoustique présence du cri*, *Le chien de Zola*, *Lumière si loin*, *Parcourir le silence*, dont nous allons parler. Et puis un très beau livre, mais dont le titre ne me revient pas, auquel j'ai eu l'honneur de participer, que vous avez réalisé l'an dernier, sur la question des réfugiés abîmés en mer.

**Laurent Grison** : Il s'agit de *Sidérer le silence*, une anthologie internationale que j'ai dirigée et publiée aux éditions Henry, à laquelle, Philippe, vous avez effectivement contribué, avec 49 autres poètes.

**P. T.** : Alors, si vous voulez, nous allons peut-être commencer par *Parcourir le silence*. Il faut préciser que ce livre, vous l'avez co-réalisé avec Nathan R. Grison, votre fils, qui est photographe. Comment se passe cette rencontre, à propos peut-être, au départ, du silence et qui vous amène l'un et l'autre, sous l'impulsion de cette invitation au silence, à vous-même vous inscrire, non pas dans le silence, mais dans ce parcours du silence.

Il y a une très intéressante démarche, je trouve, dans cet ouvrage. Parce qu'on part d'une photographie, d'une image, ensuite il y a la proposition d'une dicte par le photographe. Puis le poète que vous êtes reprend cette dicte, la déploie dans une dimension à la fois fantasmatique, fantastique, une fiction poétique, hautement poétique, qui nous permet de revenir à l'image, pour en saisir en fait la quintessence. Je dirais de

revenir à l'initiale de cette image, et on va voir que cette notion d'initiale, c'est une notion qui, non pas hante, mais taraude, travaille votre démarche d'écriture.

**L. G. :** La photographie, étymologiquement, c'est l'écriture de la lumière. Il s'agit ici d'une quête de sens, d'une quête de clarté qui questionne le monde, en particulier les traces mémorielles qui peuvent apparaître à qui les regarde, avec l'obscurité qui parfois les dissimule.

Ces traces mémorielles sont évoquées dans le livre, notamment celles des pays de l'ex-URSS, au-delà du rideau de fer, dans ces pays où la mémoire est quasiment devenue indicible. La mémoire pourtant proche, celle d'avant la chute du mur, avant 1989, est comme écrasée, étouffée, rejetée, méprisée (et parfois revendiquée, mais de façon beaucoup plus rare). Mon fils photographe, comme vous le disiez Philippe, est allé regarder d'abord, parce que l'acte photographique, c'est d'abord regarder et non seulement voir, afin de saisir véritablement une réalité, ou plutôt ce que l'on veut bien retenir de celle-ci.

J'entends : la photographie n'est jamais immédiate, spontanée. Vous savez ce que disait Cartier-Bresson : j'appuie et ensuite le miracle opère. Je n'y crois pas du tout. Il y a toujours une démarche à la fois sensible et intellectuelle qui consiste à aller chercher le réel là où il trouve.

**P. T. :** La présence.

**L. G. :** Oui, la présence.

Et vous évoquiez le silence. Le mot figure dans le titre. Le silence porte le tout.

J'entends que le silence n'est jamais total. John Cage le disait, n'est-ce pas. Après son expérience dans une chambre anéchoïque, il a compris que le silence était toujours habité.

Pour un poète et un artiste, le silence n'est pas seulement l'absence de bruit, c'est, d'une certaine manière, la concentration de tout ce qui n'est pas dit et de tout ce qui n'est pas entendu.

En l'occurrence, la photographie joue ici un rôle de révélateur, sans jeu de mots, puisque la photographie par nature, on le sait, chimiquement ou numériquement, révèle.

Le photographe rencontre la mémoire cachée et ensuite la donne à voir, la transmet.

Mon fils Nathan m'a confié, à chaque étape du processus créatif, une image, une seule : prise unique, noir et blanc, aucune retouche. Le cadrage est le plus souvent resserré. Il associe trois mots, trois mots seulement, c'est la dicte dont vous parliez ; trois mots et le lieu, le nom du lieu même, un lieu que je ne connais pas forcément. Dans la plupart des cas, je ne connaissais pas les lieux choisis.

C'est une sorte de démarche oulipienne qu'on s'est imposée, la contrainte étant créative. Découvrant l'image d'un lieu que je ne connaissais pas, je me suis efforcé de produire des textes qui sont des proses poétiques donnant un éclat, un éclat de vie, un éclat très personnel, certes, mais une autre vision. Ce n'est en rien une simple description.

**P. T. :** Une réanimation de ce que l'image a pu non pas inhiber et figer, mais de ce que la représentation qui la sous-tend avait clôturé, avait glacé.

**L. G. :** Ce que vous dites est très intéressant. C'est exactement cela, parce qu'il y a une sorte de nouveau regard qui vient se superposer au premier, qui parfois le rencontre, parfois pas. Et le dialogue est abouti lorsque le texte est terminé et que le titre est trouvé. Le titre est celui de la photographie et du texte.

Il y a douze expériences qui se déploient dans ce livre et l'ensemble se termine, vous l'avez remarqué, par une parole donnée aux seules images, comme pour prolonger finalement le regard au lointain.

**P. T. :** C'est à la fois un retour à ce qui a justifié la présence du témoin photographe et en même temps l'ouverture par la parole poétique de ce que j'appelle, moi, la mémoire du futur.

**L. G. :** C'est exactement cela.

**P. T. :** Ce n'est pas du tout la mémoire, ce capital mnésique qui écrase le souvenir, mais au contraire, là, c'est la parole qui devient le projet, le projet d'une poursuite, le projet d'une transmission de ce que l'image a essayé d'interpeller.

**L. G. :** Avec, pour vous suivre, l'idée que le projet, c'est à la fois ce qu'on voudrait réaliser au sens premier, mais c'est aussi ce qu'on va projeter au lointain, et pourquoi pas, effectivement, dans le temps avec cette mémoire du futur dont vous parliez. Je sais, Philippe, que vous êtes philosophe et je me permets de rebondir sur votre propos en disant que lorsque l'on est poète, on n'écrit pas *pour* soi, on écrit *de* soi. On écrit de soi pour l'autre, en essayant d'une certaine façon de démultiplier le regard. Ce serait une sorte de démarche heideggérienne avec la quête du *Dasein*, bien sûr.

**P. T. :** Tout à fait.

**L. G. :** Alors imaginez, imaginez, nous sommes en Ukraine, ou plus exactement mon fils est en Ukraine, je n'y étais pas moi-même. Mon fils voyage beaucoup ; je le vois peu, on y reviendra peut-être.

Un tel livre, c'est notre sixième en commun, permet de garder le lien. C'est une histoire d'amour, c'est une histoire filiale.

Il est en Ukraine, à l'est de l'Ukraine, il doit visiter Tchernobyl et en particulier un orphelinat qui a été littéralement abandonné du jour au lendemain après la catastrophe nucléaire que nous connaissons.

La photographie première, n'est-ce pas, est celle-ci. On voit cinq lits alignés, totalement poussiéreux, avec quelques misérables couvertures et jouets qui sont abandonnés sur les matelas. La chambre elle-même est relativement illuminée par des fenêtres.

À l'arrière-plan, on distingue un arbre. Le premier plan est terrible, parce qu'on imagine le destin cruel, tragique, au sens propre, de ces enfants. Et à l'arrière-plan, il y a un arbre, sinueux, qui semble, je dirais, monter au-delà, hors champ, dans une sorte de transcendance.

Moi-même n'ayant pas été à Tchernobyl, je reçois cette image et dans un premier temps, je suis troublé par le destin que je vois ici, celui des êtres qui y ont vécu et y sont sans doute morts.

**P. T. :** Et vous découvrez la dicte de Nathan Grison.

**L. G. :** Absolument. Elle est : « Exil, empreinte, tumulte ».

Je dois absolument utiliser ces trois mots.

L'éditeur a accepté de laisser en bleu dans mon texte, les trois mots, de façon à ce que le lecteur s'approprie le processus créatif.

**P. T. :** Donc on va entendre ce déploiement, pas cette dépliure, mais ce déploiement.

**L. G. :** J'ai commencé par l'arbre et j'ai intitulé ce texte : « L'arbre orphelin ».

L'arbre orphelin pousse, pousse, pousse. En silence.

Les enfants, il les a vus grandir, puis partir en exil, emportés dans un nuage, par des femmes pleurant sous de lourds masques à gaz.

Il voudrait entendre à nouveau le joyeux tintamarre de leurs jeux d'avant le tumulte.

Le temps de l'arbre n'est pas le temps de l'homme. Il mesure le cycle des saisons en branches vives, compte les âmes en feuilles mortes et dessine les lunes en racines qui apaisent la terre blessée.

À chaque printemps, l'arbre frappe à la fenêtre de la chambre abandonnée. Il sait que l'empreinte des cinq visages sur les lits demeure sous la poussière. Un jour, le vent d'est qui traverse le carreau cassé les fera sourire.

L'arbre orphelin pousse, pousse, pousse. En silence.

**P. T. :** On va entendre une première pause musicale que vous avez choisie.

Pour quelles raisons avez-vous choisi ce morceau de musique ?

**L. G. :** J'ai choisi une *Partita pour piano* de Jean-Sébastien Bach. C'est un compositeur qui me comble chaque jour. Je le dis avec beaucoup d'humilité : je me lève très tôt le matin et l'un de mes premiers temps du jour est d'écouter Bach. Il est le musicien qui accompagne mon existence.

Cette *Partita* est absolument remarquable à la fois dans la composition, dans le sens musical, et je dirais dans l'ouverture spirituelle qui m'est chère.

J'ai évoqué Bach et il se trouve dans le même livre, dans l'expérience numéro 10 qui s'appelle *L'Art de la fugue*, une autre pièce fameuse de Jean-Sébastien Bach.

La photographie que mon fils m'a proposée est une vue en contre-plongée d'une sorte de grue. Nous sommes dans le corps de cette machine.

Il y a un engrenage qui semble rouillé avec des cordages, une sorte d'impossibilité d'échapper au destin, probablement à la mémoire : impossibilité même de s'élever, donc une sorte d'anti-transcendance qui questionne, bien entendu.

« L'Art de la fugue » est le titre que j'ai choisi. Les trois mots de la dicte étant : « divagation, dépérissement, fugue ».

Voici le texte :

« Tu marches seul dans les rues. À la question du dépérissement de la ville, la divagation est, pour toi, la seule réponse.

Tu t'arrêtes devant une grue de chantier, rouillée mais vaillante. Elle date de l'avant-guerre, elle a repris du service pour aider les hommes à construire la paix.

Ici, on bâtitra immeubles et tours de bureaux à l'endroit même où les batailles ont ruiné la vie.

Quand l'échelle métallique se déploie vers le ciel, la grue devient un fier totem. Sa lourde roue crantée tend un câble. Un cliquetis d'effort l'anime. Le rythme simple de ce bruit te semble étrangement harmonieux.

Tu reprends ton chemin.

Au milieu d'un parc abandonné, les portes d'une église aux vitraux cassés sont ouvertes. Un jeune organiste s'exerce à jouer *L'Art de la fugue* de Bach sous l'œil bienveillant de son professeur. Tu souris, tu regardes le ciel. »

**P. T. :** Hormis ce très beau livre, *Parcourir le silence*, édité par les éditions Unicité, avec le concours de votre fils photographe, Nathan Grison, j'ai eu le plaisir de lire un certain nombre des textes que vous nous avez fait parvenir, et j'aimerais vous communiquer une ou deux observations.

Il me semble qu'une des particularités de votre écriture est de proposer des installations, des installations comme un plasticien fait une installation, comme un sculpteur, comme un scénographe fait une installation. C'est-à-dire comme si rien ne saurait se jouer comme drame, drame de la confrontation de l'artiste avec la réalité, mais drame aussi de



la contemplation du contemplateur avec le témoignage de l'artiste, hors de ce qui précède le drame, d'où la nécessité de l'installation.

C'est ce que j'appelle, moi, une écriture de la précession. C'est-à-dire, c'est un processus qui est comme une promesse, une promesse de devenir grâce à l'entrée en résonance du témoin et de l'œuvre. Et c'est ce que j'appelle aussi, mais là je suis sûr que ça va vous parler, en tant qu'historien d'art et critique, c'est ce que j'appelle aussi l'en delà des formes. C'est-à-dire la forme qui, libérée de son linéament, de son contour, lesquels la clôturent, l'enferment, va pouvoir alors résonner à nouveau, mais résonner de ce qu'il a initié.

Donc c'est cette installation, non pas initiation, mais comme initiale de la forme qui va suivre. C'est cette impression que m'ont produite, vos textes, en particulier *Le Blanc de l'œil*.

Et aussi une dernière chose, avant que je vous demande d'essayer non pas de commenter, mais de vous inscrire en faux ou en vérité par rapport à ce que je viens d'énoncer comme ressenti : il y a une phrase aussi qui m'a beaucoup frappé, c'est : « l'espoir répare le réel ».

Et ça, c'est dans *Sécheresse des idées blanches*.

C'est-à-dire l'espoir qui s'inscrit dans la fissure, dans les fissures, ne comble pas les fissures, bien entendu, mais les investit dans tout l'inattendu, y compris celui de l'espoir. C'est-à-dire, c'est une sorte d'exhortation à l'indéfinissable.

**L. G. :** Et à l'infini.

**P. T. :** Et à l'infini, oui.

**L. G. :** Avant le drame du saisissement poétique du monde, finalement, qu'y a-t-il ?

La mémoire de ceux qui nous ont précédés. Probablement quelques traces, ici et là, qu'on a un peu oubliées, sur lesquelles on marche parfois. Quelle est la place du créateur dans cet espace, ou plutôt dans cet interespace, dans cet entretemps, dans cet entre-espace, dans l'interstice ?

**P. T. :** Dans l'intervalle aussi.

**L. G. :** Ou l'intervalle, effectivement.

**P. T. :** C'est la notion d'écart, à ce moment-là, qui est très importante.

**L. G. :** C'est vrai.

**P. T. :** Parce que c'est l'écart qui joue beaucoup plus que les limites qui déterminent l'espace.

**L. G. :** C'est tout à fait juste.

Quelle est la place de l'artiste, de l'écrivain, du poète ? Elle est mouvante, émouvante aussi, bien sûr, mais le poète doit plonger, d'abord. Je pense qu'il y a un effet de falaise, ce que j'appelle l'effet de falaise. On doit d'abord tomber dans la fissure pour mieux la dire. C'est cela aussi, comprendre le monde et le saisir au sens propre. Et l'entendre.

Vous parliez aussi d'intervalle. L'intervalle, c'est un terme qu'on utilise en solfège, dans l'écriture musicale, bien sûr.

Alors, le créateur que je suis, parce que finalement, le poète crée, crée à sa manière, avec des mots, avec ce qu'il a entre les doigts et dans les yeux.

Le créateur, celui qui imagine au sens propre, donc qui donne image, qui fait image, va chercher dans les strates. C'est ça qui m'intéresse le plus.

C'est dans la profondeur qu'on trouve le plus souvent ce qui apparaît comme évident.

Et l'évidence, c'est étymologiquement ce qui se voit, n'est-ce pas ? Donc il y a cette idée d'aller au fond pour mieux dire, avec simplicité et modestie. Le poète doit toujours rester modeste. Il doit dire le monde tel qu'il le perçoit, tel qu'il le ressent.

Je reviens à l'idée que j'évoquais tout à l'heure : il y a une part d'universalité dans la poésie.

La poésie est une langue universelle. Mais comment écrire, dire le monde, et intéresser le lecteur ? Comment partager ? Partager quelque chose qui est de l'ordre, parfois du dissimulé, parfois du violent, de la souffrance, c'est celle du monde, n'est-ce pas ? Probablement en essayant de trouver, non pas le soi, mais ce qui va composer, rassembler, structurer. Vous parliez d'installation. L'installation en art contemporain est très pensée ; c'est un rapport à l'espace, un rapport au temps.

Le poète s'inscrit dans un espace et dans un temps qu'il maîtrise tant bien que mal, ou tant bien que bien, si je puis dire, avec, encore une fois,

une nécessaire humilité face à ce qu'est la perception littéraire du monde. Et l'universalité conduit à dépasser le soi pour aller hors-champ. Alors je reviens maintenant à votre idée de départ, qui était fort belle, sur l'avant-drame.

L'avant-drame, c'est l'avant le temps, le temps exprimé sur un plateau ou dans un livre, promesse d'avenir, cette mémoire du futur dont vous parliez : le devenir. La résonance, où serait-elle, finalement ? Que ce soit en musique, que ce soit dans les arts plastiques, que ce soit en littérature, c'est peut-être non pas de s'hyper-concentrer dans une illusion de la convergence, mais regarder hors-champ. Et c'est souvent à la marge qu'on trouve les choses les plus stimulantes pour revenir, et vous le disiez Philippe, revenir à l'initiale.

**P. T. :** C'est cette notion de l'ouvert qu'on retrouve chez Rilke.

**L. G. :** Absolument, absolument.

**P. T. :** L'ouvert, c'est-à-dire, dans les élégies de Rilke.  
Dans les *Élégies de Duino*, la dixième, je crois.

**L. G. :** C'est cela.

**P. T. :** Mais c'est ça, c'est l'accueil, c'est l'image de Rilke, c'est la bête, la bête va dans l'ouvert des choses, parce que sa mort est derrière elle, elle n'est pas devant, à la différence de l'homme, ou plus exactement de la représentation que l'on a inculquée du monde à l'homme.

Et peut-être que l'artiste est là justement pour descendre, faire fissure, plutôt que descendre, mais faire fissure et pénétrer cette fissure.

**L. G. :** Bien sûr, avec cette idée de la chute aussi, une chute probablement irréversible, mais qui peut être suivie d'une remontée vers la lumière, une sorte de transcendance qui suivrait cette dévastation, ou ce qui semblerait être le chaos, en l'occurrence. Donc, probablement qu'il y a là, non pas une mission du poète – je ne suis pas sûr qu'il y ait une mission du poète – mais un rôle. C'est beau d'avoir un rôle. Vous parliez du théâtre, n'est-ce pas, vous parliez d'avant le drame. Quel est le rôle du

poète dans la dramaturgie du monde ? C'est tout simplement de le lire, de le regarder, de l'exprimer à sa manière.

Et surtout, de faire en sorte que celui qui reçoit cette part d'imaginaire au sens propre, d'une certaine façon la partage et ne la rejette pas.

**P. T. :** Et de témoigner aussi de son incertitude.

**L. G. :** Oui, témoigner de l'incertitude.

**P. T. :** Avant de nous séparer, Laurent Grison, vous nous avez proposé un dernier morceau de musique et un poème.

**L. G. :** Je vous propose de lire *Le Blanc de l'œil*.

**P. T. :** Après, on finira sur une pause musicale dont vous pouvez nous dire un mot.

**L. G. :** J'ai choisi Arvo Pärt, un remarquable compositeur balte qui a écrit nombre de pièces à dimension spirituelle. La pièce que j'ai choisie s'appelle *Fratres*. Elle se décline sous forme de partition pour différents instruments et ensembles.

« Frères » en latin. Ce que nous partageons le plus en poètes, vous et moi, c'est cette fraternité, cette fraternité que nous portons chaque jour au plus loin, la fraternité en poésie, dans le monde et non pas face au monde.

**P. T. :** Merci Laurent Grison.

On vous écoute.

**L. G. :** C'est un texte qui s'appelle *Le Blanc de l'œil*. Il est devenu un livre d'artiste, avec une plasticienne qui s'appelle Annick Butré. Voici le texte :

« le blanc est la tierce matière  
de l'œil mi-clos  
qui regarde avec étonnement

l'horizon dédoublé  
d'un livre grand ouvert

sa forme est celle d'un tamis  
devenu exutoire  
par où s'épanchent  
les gouttes d'encre  
qui tachent les doigts du poète

un ventre de papier  
porte un poème de coton noir  
et accouche  
de lettres minuscules  
qui traversent les pages

l'espace précipite  
de vagues souvenirs  
cadencés par une lampe grésillant  
comme le néon du bloc opératoire  
d'un hôpital de campagne

ici la ligne dérive  
encore et encore  
dans l'inachevé  
jusqu'à la marge de neige  
jadis dévolue au seul rythme de la vie

lorsque la chute advient  
les mots se cassent  
et constellent d'ombres le linceul  
du corps immobile  
dont il ne reste que l'image

l'artiste têtue  
cherche alors  
sans sourciller  
l'empreinte du visage prismatique  
qui s'efface en silence

sa main entaille  
sa main découpe  
sa main étire  
sa main perfore

sa main déchire

elle creuse lestement les feuilles  
jusqu'à la profondeur des fibres  
où règne le blanc de l'œil  
qui cligne  
quand le livre se ferme »



Philippe TANCELIN est docteur d'État en Philosophie-Esthétique. Professeur Émérite des Universités de Paris. Chevalier des Arts et Lettres. Directeur des collections « Poètes des Cinq Continents » et « Témoignages Poétiques » L'Harmattan. Auteur d'une quarantaine d'ouvrages, il est traduit dans dix langues. Depuis les années 1970, l'écriture poétique et philosophique de P. Tancelin résonne de ses rencontres sur les fronts de résistance contre l'exclusion, l'exploitation des démunis, le soutien aux peuples opprimés (Tiers-monde, Palestine...). Il fonde, en 1991, avec Geneviève Clancy et Jean-Pierre Faye le CICEP (Centre international et Interuniversitaire de Créations d'espaces poétiques) et, en 2015, « EFFRACTION », collectif de poètes et d'artistes des cinq continents.

Parmi ses dernières publications : *La chair de l'enfant mort* avec Catherine Jarrett, 2023, Éd. Unicité / *L'insûr et certain*, Éd. L'harmattan, 2023 / *À la rencontre du peintre Bogdan Mateias* (livre d'artiste) Éd. Transignum, 2023 / *De l'inchangé/Palestine l'inséparable poème*, Éd. L'harmattan 2024 / À paraître : *À contre-jour, le jour*.

## **Textes critiques**





**Daniel Leuwers**

Laurent Grison en jeune artiste



Il fend l'air, il court, il cherche à devancer une échéance que nous devinons mais que nous oublions lors de cette traversée dont la vitesse est l'aiguillon majeur. Lorsqu'il se rend au salon Page(s - cette Mecque du livre d'artiste -, Laurent Grison danse et s'avance vers les éditeurs qui sont déjà ses amis ou qui le deviendront. Il aime que les mots soient promis à de beaux papiers et qu'ils prennent une allure remarquée sur la page, que la typographie ouvre des chemins inattendus, voire des sens interdits. Et surtout, ce qu'il épie, c'est l'accompagnement du peintre – ce mystère qui fait que l'accord entre les mots et les images s'impose comme une évidence.

Fougueux, Laurent Grison a sollicité maints éditeurs pour faire du chemin avec eux. Et beaucoup de ces éditeurs se trouvent être aussi des peintres qu'il convie à l'aventure commune, comme Wanda Mihuleac (aux éditions Transignum où il publie *Angle vif* en 2016), Robert Lobet (aux éditions de la Margeride où il donne, la même année, *Prière sur le Mont Lozère*), Coco Têxède ou Thierry Le Saëc. Il fait tandem avec d'autres peintres ou plasticiens comme Yvon Guillou (*Griffures de griffons*, aux éditions Souffles en 2013) ou Chantal Giraud Cauchy (*Voltaïques* aux éditions du Petit Véhicule en 2021) et se tourne même vers des photographes comme Nathan R. Grison.

Laurent Grison s'est senti d'emblée à l'aise au sein de l'aventure des « livres pauvres ». C'est que sa plume de poète s'est trouvée accompagnée par des peintres de son choix, mais – mieux encore – par des peintres que je lui ai moi-même proposés ; une façon d'élargir les liens, de faire du hasard un allié. Laurent Grison a donc pu œuvrer avec les meilleurs des peintres de la nouvelle génération.

Et puis Laurent aime se tourner vers les musiciens (forte fascination pour les partitions) et les danseurs et chorégraphes (le corps se déploie comme une lettre de l'alphabet aimantée par les lettres voisines). Bref, ça court et ça danse, dans la recherche effrénée de complices susceptibles de l'épauler ou de le suivre.

Cette quête, je la trouve exprimée dans un recueil publié en 2018 chez l'éditeur Color Gang et intitulé *E periculoso sporgesì*. La célèbre formule qu'on trouvait jadis près de la fenêtre des trains avertissait en italien du danger de pencher sa tête ou son bras au-dehors. Dans l'« expérience typopoétique » à laquelle Laurent Grison se livre, il y a, en effet, quelque danger à vouloir jouer de la disposition des mots en suspension, accumulation, roulement, écartement, écartèlement, accélération ou saccades. On ressent une espèce de vertige, mais le livre nous mène finalement à bon port (« Rome, Naples ou Pavie ») sans le secours d'un peintre. La typographie voulue par le poète a été l'illustration de son désir de bien mener le train, avec entrain.

Et puis est arrivé le moment hautement prévisible où Laurent Grison a fait appel à ses propres peintures en regard de ses poèmes. C'est le cas dans *Portrait du poète en scaphandrier* publié en 2023 chez Jacques André - un petit livre carré où le poète s'enfonce donc sous la mer pour aller pêcher des visions du dessous où se distinguent infailliblement des lettres :

« /I/S  
/T/X  
ou Y » (page 62)

On n'en sort pas. L'alphabet nous guette. Ou bien ce sont des formes qui préludent à leur affichage

« jusqu'au point  
critique  
du presque-plus » (page 68)

La peinture gît dans un fond qui attend sa soudaine remontée à la surface. Et c'est bien là une façon d'avouer que Laurent Grison est peintre. Chemin faisant, le poète ouvre son atelier en affichant ses toiles sur des réseaux comme Facebook. Au sein des livres pauvres, il demande à être le peintre de certains poètes et il songe à créer une collection tripartite (deux poètes et un peintre, ou bien un poète et deux peintres). Il veut élargir le concept et il nous découvre ainsi des tableaux où l'on ressent surtout une aspiration à et vers la lumière. Si la nuit remue (ainsi que l'écrit Michaux), c'est pour hâter l'advenue du jour. En fait, la production

picturale de Laurent Grison reste dans cet entre-deux qu'on qualifie d'« entre chien et loup ». Elle a une tonalité spécifique :

« tu n'aimes pas le lisse  
et lui préfères le strié » (page 43)

Dans *Voltaïques*, c'est le règne du mi- :

« mi-visage  
mi-mot  
mi-humain

mi-ouvert  
mi-voix  
mi-clos

mi-ciel  
mi-pente  
mi-gouffre

mi-montagne  
mi-chemin  
mi-nuit » (page 70)

Le « mi », c'est l'intervalle entre l'écrit le peint, et Laurent Grison cherche à le combler ou à l'occuper (c'est tout comme). Lui qui a tâché de faire exploser les mots sur la page, comme Apollinaire en ses calligrammes, veut soudain être seulement peintre. Beaucoup d'écrivains contemporains ont été mus par ce désir – de Picabia à Jean-Luc Parant, de Christian Dotremont à Dominique Sampiero.

Laurent crée donc son atelier, contacte des complices, offre ses peintures premières qui entrent ainsi dans des collections – des collections de poètes avant qu'elles ne visent un stade plus muséal. Laurent est attentif aux commandes, et n'hésite pas à proposer un vitrail pour la cathédrale Notre-Dame de Paris en reconstruction (son travail est retenu). Où cette aventure mènera-t-elle Laurent ? Pour l'heure, sa touche est audacieuse mais aussi prudente. On pense à l'univers de Mark Rothko, à un désir de faire émerger une secrète lumière au-delà de la peinture épandue, plus striée que lisse. Avec élégance, les stries noires qui barrent la couleur dominante (le rouge ou le bleu) attendent le déclic qui viendra

d'un écartement ou d'un écartèlement soudain. C'est une peinture de tension attentive ; c'est un peu comme les mots patients qui attendent la survenue du brusque galop. C'est de la déconstruction méthodique.

Mais voici qu'au hasard de la consultation de Facebook, je découvre que l'artiste – très fasciné par la chorégraphie – prend aussi, dans sa peinture, pour base le corps humain et le fait scintiller en ses points les plus sensibles. On dirait un artiste africain qui diagnostique les points sensibles d'un corps qu'il convient donc de magiquement protéger. Alors, on se dit que l'art de Laurent pourrait s'assortir de sculptures.

L'artiste est en pleine forme. Il aura bientôt tout son temps à lui, dès lors qu'il sera déchargé de ses cours sur l'histoire de l'art (qui le passionnent et lui donnent des armes, en même temps qu'ils peuvent le barder de trop d'assurance académique). Car, en art, il faut être fou, et cela est dévolu à peu tant le créneau de la créativité est semé d'insidieuses embûches.

Ce nonobstant, Laurent y va, il danse, et l'œuvre nouvelle doit suivre. Il œuvre en artiste, avec la modestie de celui qui intimement voit le fossé, mais avec la fougue orgueilleuse et le narcissisme obligé de celui qui ne sait exactement où il va mais qui sait que les jalousies humaines ne manqueront pas de le viser. Qu'importe, le viseur de Laurent est, lui, pointé vers un objectif inatteignable – et déjà secrètement atteint.

Il n'est pas anodin que le dernier livre de Laurent Grison soit une prose intitulée *Ocre jaune. Le mystère Henri Matisse* (La Cartonera, Cuernavaca, Mexique, 2024).

Louis Petrokiev est un menuisier qui aligne des lattes de bois et veille à leur juste équilibre et tension. Il découvre la peinture sur le tard, est fasciné par elle. Il se laisse enfermer dans le Centre Pompidou pour admirer à loisir une toile de Matisse –mais aussi pour oser couvrir d'ocre jaune un détail que le célèbre artiste a peint en vert. Petrokiev récidivera en couvrant de vert le fond ocre jaune d'un tableau de Botticelli, à la Galerie des Offices, à Florence. Petrokiev provoque ainsi des mini-scandales, mais ce qu'il cherche surtout à savoir, c'est si une couleur peut se substituer à une autre dans l'économie d'un tableau. Le scrupuleux aligneur de lattes pose un problème d'équivalence et nous fait entrer dans les fantasmes des faussaires. Celui qui vient amoureux à la peinture est-il en droit de se distancier des peintures qu'il admire ? Changer une

couleur tient-il de la trahison ou de la correction osée et assumée ? Entrer tardivement dans un art pose assurément de tels problèmes, et Laurent les prend à bras le corps dès lors qu'il est assuré de la base minimale : bien assembler les lattes, en assurer la construction solide et durable. La couleur, elle, représente la prise de risque. Matisse l'a lui-même souligné : « La couleur surtout et peut-être plus encore que le dessin est une libération ». Matisse ajoute : « Mes tableaux sont composés de quatre ou cinq couleurs qui entrent en collision les unes avec les autres ». Et finalement c'est la collision qui crée la collusion.

Notre Laurent Petrokief se lance comme un fou dans une aventure où les grands peintres l'entourent de leur feu. Il se sent jeune. Il n'aime pas que « le musée de l'homme triste ouvre ses portes » (*Voltaïques*, page 96).

Si Laurent entre, lui, dans un musée, c'est pour y susciter un art joyeux, dansant. D'ailleurs, ce qui le requiert dans le musée qu'il évoque à la fin du recueil *Voltaïques*, c'est la présence d'« une statuette en bois sombre » qui le regarde fixement et dont les « yeux de pierre fine brillent / à cause d'un projecteur mal placé ». Le défaut technique peut être un bienfait dans la mesure où il invite le visiteur à regarder les choses différemment.

Laurent se rue dans cette différence (ou *différance*) et ses yeux finissent par épouser les yeux de la statue africaine chargée de tout le mystère que l'amateur européen lui envie.

Laurent Grison ressent ainsi le souffle grisant de l'altérité qui le fait passer d'une discipline à une autre, d'une civilisation à une autre, et qui strie le trop lisse et le tisse à la façon de Matisse à Nice et du jeune artiste que je ne cesse de voir courir aujourd'hui dans les rues de Montpellier et de Sète, sa voisine.

On entendrait presque une voix qui, chapeau bas, s'exclame : « Bonjour Monsieur Grison ».



Daniel LEUWERS est écrivain, essayiste, critique. Après l'agrégation et une thèse de doctorat sur Pierre Jean Jouve, il parcourt le monde (États-Unis, Mexique, Afrique, Australie...). Ami des poètes et des peintres, il rêve de le devenir. À une œuvre de critique, il adjoint bientôt des carnets, des plaquettes, des livres où vers et prose se mêlent. Et il emmêle écriture manuscrite et peinture originale dans la longue aventure des « livres pauvres » où le « hors commerce » sert de garant à la visibilité de livres d'artistes rares. *Richesses du livre pauvre* et *Les Très Riches Heures du livre pauvre* (Gallimard) ponctuent, entre autres, les étapes du parcours altruiste.

Publications personnelles les plus récentes : *Les Variations Baudelaire* (éd. Bruno Guattari, 2021), *Il y a que (Flashes et térébenthine)* (éd. Pourquoi viens-tu si tard ?, 2023), *Et si on jouait à l'attrape-mort ?* (éd. Gros Textes, 2024), *La Plage des sans bagage* (éd. Jacques Brémond, 2024), *Le Vestibule en feu* (éd. Voix d'encre, 2024), *Les Tourments* (éd. Bruno Guattari, 2024).



**Luc Vidal**

Voltaïques ou l'offrande constellée

Sur la poésie de Laurent Grison



« On écrit avec ce que l'on est, on crée avec ce que l'on vit, en soi et avec les autres. Il y a quelque chose d'intensément humain dans la poésie. Vivre en poète répond à un désir et à une nécessité qui viennent du tréfonds<sup>1</sup> »... Laurent Grison me confiait ces propos en juillet 2024, au festival Voix Vives de Méditerranée en Méditerranée (Sète).

Le livre *Voltaïques* dont je parle est, avec *Le chien de Zola* et *Robinson dans les villes*, la marque d'une de ses préférences dans une foison de productions<sup>2</sup>. La note en musique, les mots comme une couleur et leur sens s'épousent dans sa poésie et délivrent un esprit d'amour et de liberté. Cet article dit les grands traits des élans poétiques de Laurent Grison et les épousailles subtiles entre l'acte de peindre et l'acte d'écrire à l'occasion de lectures attentives de son *Voltaïques* constellé de signes.

## **A. – Autour du mot-titre *Voltaïques* et de son décor et de son histoire**

*Voltaïques*, c'est le titre choisi par Laurent Grison, poète que j'ai édité au Petit Véhicule (j'ai aussi publié le livre qu'il a consacré à Georges Perec<sup>3</sup>). Le titre, en lui-même, se présente sans déterminant. C'est un titre-sémaphore qui éclaire le déroulé sémantique et métaphorique de sa musique. On entre avec le livre de Laurent Grison dans l'histoire des hommes, de l'empire colonial. Au niveau du style, ce livre *Voltaïques* m'a fait penser à *la Modification* de Michel Butor. L'usage du pronom personnel singulier *tu* reprend, en quelque sorte, une conversation que l'auteur a avec lui-même. Une des marques grammaticales de ce récit-poème est ce tutoiement qui permet de saisir comme une clé le sens caché et profond de l'écriture grisonienne.

---

<sup>1</sup> Cf. l'ensemble de son propos en fin d'article, dans l'annexe 1.

<sup>2</sup> Cf. l'annexe 2 : « Les trois livres préférés de Laurent Grison », commentaires que j'ai sollicités auprès du poète.

<sup>3</sup> *ls choss rprndront vi* (fragments pour Georges Perec), Éditions du Petit Véhicule, « Chiendents, cahiers d'arts et de littérature », n° 144, 2021.

L'empire colonial est là, dès le début de ce recueil. Au travers d'un reportage réalisé par un photographe de la métropole, à la mode, l'auteur plante le décor du fond historique : les bienfaits de la civilisation, une réclame pour Banania, l'exposition coloniale dans la métropole parisienne, la danse rituelle de Haute-Volta, les villageois, les colons en casque blanc, l'art nègre des collectionneurs, le climat et ses moustiques avec l'apparition de *Tintin au Congo* de Hergé. Ainsi est donné l'élan de ce récit poétique, récit d'une vision étonnée et étonnante de l'aède Laurent Grison. Il y aurait, bien sûr, à dire et à commenter sur le sens des mots choisis par le poète pour ce *Voltaïques*.

Le narrateur pensait que le sigle A-EF (Afrique-Équatoriale française) était réservé à une marque de ventilateur et découvrait à l'occasion que les Voltaïques ainsi nommés sont les habitants de la Haute-Volta.

En fait, le fonctionnement de la *pile* de *Volta* est le suivant : l'oxydation d'un atome de zinc produit deux électrons :  $\text{Zn} \rightarrow 2 \text{e}^- + \text{Zn}^{2+}$  (réaction d'oxydation à l'anode, pôle positif) qui entrent en réaction avec les molécules d'eau dans la solution conductrice :  $2 \text{H}^2\text{O} + 2 \text{e}^- \rightarrow 2 \text{HO} = \text{H}^2$ .

Mais, il s'agit en réalité d'autre chose. Le peuple voltaïque est issu d'un groupe de langues de la famille nigéro-congolaise parlées dans l'est du Mali, au Burkina et dans le nord de la Côte d'Ivoire, du Ghana, du Togo et du Bénin. Ces deux aspects permettent ainsi de glisser sur le sens des mots et des expressions et ouvrent au poète le chant et le territoire de son poème.

## **B. – Un tutoiement qui mène, stylistiquement, la danse du texte**

L'usage du pronom, employé à dessein dans le fil du texte-poème, donne l'occasion au poète d'affirmer la complicité avec lui-même, de lancer une invitation au lecteur ou à sa lectrice. Les *tu* indiquent une narration vivante comme une sorte de documentaire *in situ* de la vie d'un poète. Une cinquantaine de tutoiements balise le rythme de la narration-récit, se développe, s'étale et se diffuse au cœur du livre. Elle révèle et montre les actions du poète-écrivain, car la poésie est action.

Le lecteur suit la déambulation du poète-narrateur. Ces marches-promenades, alentour, dessinent les positions géographiques dans les paysages poétiques du texte. Énumérer les verbes qui sous-tendent le tutoiement n'est pas chose vaine : apprendre, regarder, apercevoir, marcher, sentir, s'amuser, peiner, rapporter, pester, froter, lancer, savoir, s'asseoir, se persuader, préférer, vouloir, caresser, refuser, s'interdire, décider, écrire, parer, remarquer, devenir, savoir, traverser, distinguer, voir, fermer, se souvenir, vagabonder, hésiter, dire... Ces verbes empruntent le présent de l'indicatif, quelques-uns le présent du conditionnel ou le futur simple. Cette liste peut apparaître longue et rébarbative. Pourtant, non ! Car, la dire à haute voix, lecteur, c'est entrer ainsi dans le poème, saisir ses images actives et épouser la musique de son vers (libre et blanc, au demeurant). La plume du poète (son stylo) est un appareil photographique qui fixe les instants ou bien encore une petite caméra portative qui donne à voir comme le dirait Paul Éluard. Cela lui permet de créer des métaphores-images simples et de considérer ce texte comme un cinéma topographique.

### **C. – Plusieurs lectures (ou moments) traversent ce *Voltaïques***

Plusieurs écritures s'épanchent dans ce récit poétique, notamment par les personnages, les lieux et les mémoires diverses. L'usage du pronom *tu* n'empêche pas au *il* de se dévoiler et se développer, un *il* de narration qui marque la présence du poète-sorcier. Celui-ci fait apparaître un marchand d'art parisien, un vigile, un petit homme au *visage émacié*, un homme aveugle *aux plumes de paon*, Baudelaire parmi nous, un touriste naïf, le cours de la seine, un poisson chat, un soleil *mouillé*, le gardien martiniquais, une femme perdue, un journal à lire, un vieil homme, un passeur indélicat, des *sauveteurs aux gants blancs*, Kibwe (qui es-tu?), un animateur radio, un adolescent tatoué, des touristes au *ventre rouge et blanc*, des baigneurs, un oiseau migrateur (qui sera dans le prochain livre du poète), un voilier, une femme au mégot, le commandant des sauveteurs, la mort, la mer, le théâtre et les arbres qui thématisent l'essentiel, et fait apparaître aussi le poète en personne comme une silhouette, un pèlerin, des hirondelles, les Alpes au loin, Alpha (Qui es-tu?), le tirailleur de Bir Hakeim, un palimpseste (un clin d'œil à Baudelaire), Ousmane Sow, le sculpteur.

Voici, donc, une comédie humaine de choses vues, à travers les regards et sensations du poète Grison, ses promenades, ses clins d'œil

variés offerts au lecteur et à l'histoire même des hommes en sous-main pour un voyage poétique.

#### **D. – Un art d'écrire comme un art de croquer et d'illustrer des situations pour laisser trembler un art poétique en nos regards**

Tout ce livre est balisé par le sens de l'image-métaphore. Le poète Grison est aussi peintre et son art de la touche se retrouve dans le corps même de son texte. Son attention au détail se traduit dans cette longue laisse qui est d'un seul tenant au fond.

Le poète montre un regard de cinéma dans les scènes qu'il décrit. C'est un poète photographe qui a su saisir les images du réel, comme un art de la mise en scène de soi-même. Laurent Grison est un poète du croquis avec une vérité du détail. Il réalise, en quelque sorte, une série d'autoportraits de sa personne, de son passage de l'adolescent à l'âge d'homme avec l'évocation des *Fleurs du mal*. Les clichés du réel fixés ainsi montrent le regard incisif de l'auteur.

Son art du saisissement est judicieusement écrit comme ce *grattement qui chasse le sommeil*. Sa poésie précise, lyriquement contenue, se loge dans une sorte de dimension philosophique de l'écrit. Par exemple : ce *combat de l'incertitude et du néant*. Quand il rédige *Tu es persuadé qu'il te faudrait / une serpe à bec plutôt qu'un stylo à bille*, pense-t-il à Arthur Rimbaud ? Quand le poète évoque le swahili, pense-t-il à la langue immémoriale du griot ? Et *le chien andalou* cité<sup>4</sup> appelle-t-il la présence fugace d'un Federico Garcia Lorca et de Luis Buñuel ?

Sa poésie fabrique des flashes : *un, deux, trois* donnent le rythme, idem *chaos chaos* le tempo ; des leitmotivs animent une conjugaison particulière des mots : *arrière-temps, arrière-sens* ou *mi-visage, mi-montagne* ou encore *noir-animal, noir de gris* ou *passe-frontière, passe-parole*, comme un goût d'invention de mots composés...

Ce que dit le poète de son écriture, ce qu'il lui demande, ce qu'il lui suggère aussi au-delà de l'écriture même : *tu voudrais tuer le temps / siffler le silence / colmater l'espace*. Il grave ces mots dans le papier

---

<sup>4</sup> *Le chien andalou*, court métrage réalisé par les surréalistes Luis Buñuel et Salvador Dalí, en 1929.

comme un appel au secours et au recours mais parle avec une force, en lui, indomptable, pour être maître de sa destinée. Au fil du texte, le poète écrit son scénario. L'usage de l'adverbe *maintenant*, à trois reprises, indique l'insigne préoccupation du présent qui occupe son cœur et son esprit.

J'ai l'impression, après avoir lu plusieurs fois cette laisse, que le poète filme avec sa caméra-stylo et qu'il dit aux mots pressés : *Silence ! On tourne !* Alors, le poète navigue et voyage euphoniement et sensiblement dans l'ampleur de sa création poétique.

L'évocation d'André Gide et implicitement de ses livres *Voyage au Congo* (1927) suivi de *Le Retour du Tchad* (1928), ainsi que *L'Afrique fantôme* (1934) de Michel Leiris, *Tintin au Congo* (1931, 1946 pour la version en couleur) d'Hergé ont-ils nourri ce *Voltaïques* ? Probablement, comme des sources historiques et mythiques. De la même manière, l'évocation rimbalienne participant à l'élaboration-naissance de la poésie volte de Laurent Grison offre ce goût vrai du voyage. Ce livre, poétiquement, est un arc lumineux !

## **E. – Un sens de la formule à point ouvert... !**

Ce livre est celui d'un poète-peintre. Le sens de la formule habite ses lignes et son style poétique. Les lignes de trait de la poésie de Laurent produisent les images et leurs significations langagières plurielles. Il aime dire qu'il *écrit un poème naïvement lyrique*. Mais cela n'empêche pas, au contraire, une concision qui anime les images proposées, une envolée de style traduisant une approche fugitive mais répétée des moments propices à l'écriture.

J'imagine le poète à *sa table en bois* tisser ses images et ses métaphores (les coudre à son texte) et prendre plaisir à devenir le tisserand-poète de son poème. Le texte est précis et vivant, son souffle est pronominal. Mais l'usage des verbes à l'infinitif comme *tisser*, *joindre*, *résister*, *recoudre*, *dénouer*, dit le peintre-poète, surtout le regard et les gestes de celui qui sait appliquer sur la toile et la touche juste et le mot vrai. Ainsi, se lève, se dessine, *le fil d'encre noire sur la page blanche*.

Lire ces trois tercets : *ici la mort est couleur/ elle s'enracine / dans la lumière ou la mer est un théâtre / où s'affrontent / le son et le sort ou les arbres écoutent / les vagues murmures / de la mémoire* offre une sorte de condensé-résumé du subtil lyrisme grisonien. Un poète, c'est qui ? C'est quoi ? Dans la poésie de Laurent Grison, c'est celui qui chante *le grand voyage quand les racines sommeillent*, c'est l'homme de *la solitude dans la multitude*.



**Luc VIDAL** anime les éditions du Petit Véhicule. Sa rencontre avec Joëlle Guatelli-Tedeschi, professeur de culture française et de traduction à l'Université de Grenade, et ses groupes d'étudiant(e)s va permettre la traduction d'une anthologie de ses poèmes en bilingue franco-espagnol : *La Mémoire des Braises*, éditée par Entorno Gráfico Ediciones. Les poèmes de Luc Vidal, *Orphée du Fleuve*, ont été mis en musique par Yann Lelong et chantés par Adeline Doré. Son recueil *Le maquis thaumaturge* a été traduit par Eva-Maria Berg en allemand. Dix-huit de ses poèmes ont été mis en musique par Mouna Khalifa et chantés par Guillemette Bailly sur un album paru fin 2022 : *Mailis ou la pluie* (éd. Le Petit Véhicule). Il vient de publier cette année un nouveau livre aux éditions des Sources et des Livres : *Mailélia ou Eurydice retrouvée*, illustré par Nadezda Vashkevich.



### **Annexe 1 : la poésie selon Laurent Grison**

On écrit avec ce que l'on est, on crée avec ce que l'on vit, en soi et avec les autres. Il y a quelque chose d'intensément humain dans la poésie. Vivre en poète répond à un désir et à une nécessité qui viennent du tréfonds.

S'affirme une quête du dépassement de l'être qui peut conduire à une forme d'universel, voire de transcendance.

Le poète se confronte au monde, il touche l'horizon en feu et ouvre le champ des possibles.

La poésie n'est jamais (ou ne devrait jamais être) superficielle.

Elle est creusement.

Paradoxalement, lorsque le poète écrit un texte, il se libère de celui-ci. Il le donne aux lecteurs sans retour. Le poème vit alors sa propre vie, *dans et par* les mots.

## **Annexe 2 : les trois livres préférés de Laurent Grison**

Dans ma production littéraire, je place très haut le livre *Voltaïques*. Il correspond à ma définition d'une poésie humaniste, tournée vers le monde et profonde. Ce livre voyage et il touche les lecteurs partout où il fait escale. Il a été initialement publié en français, grâce à la clairvoyance de Luc Vidal, poète et éditeur (Éditions du Petit Véhicule, 2021). Il a ensuite été traduit en albanais (Buzuku, 2022), puis en italien (Passigli, 2023). Il paraîtra en turc, à Istanbul, dans quelques mois. Des extraits sont publiés dans des revues littéraires étrangères en grec, portugais, espagnol, polonais, anglais, etc.

Passionné par l'art et la musique, j'entends et je vois les mots comme des couleurs et des notes. L'écriture de *Voltaïques*, à la fois son et sens, en témoigne.

Ce livre-monde est devenu un spectacle poétique et musical, créé en public au Festival Voix vives de Méditerranée en Méditerranée (2022), avec les musiciens Roula Safar (voix, percussions et guitare), Jean-Marc Chouvel (clarinette), Pascal Marzan (guitare) et moi-même.

Le livre *Robinson dans les villes* (Éditions Atelier Baie, 2013) revêt une grande importance pour moi. Je l'ai réalisé avec mon propre fils, Nathan R. Grison, qui est diplomate et photographe. C'est le premier livre croisant photographie et poésie que nous avons publié ensemble (cinq autres suivront chez différents éditeurs).

Noir et blanc des images, noir sur blanc des mots... Nous mettons en lumière les signes, les éclats furtifs qui révèlent l'humanité des villes. *Robinson dans les villes* est une errance duelle dans les corps urbains où se répondent chimère et fiction, réel minuscule et mémoire en béton. Aveiro, Belgrade, Cambridge, Chicago, Copenhague, Figueira da Foz, Gagra, Humlebæk, Istanbul, Kazan, Kiev, Lisbonne, Listvyanka, Montpellier, Moscou, Oslo, Port Baïkal, Saint-Pétersbourg, Serguiev Possad, Souzdal, Toronto, Venise, Vienne, Vladimir, etc. Les villes bruissent et se livrent par bribes, elles sont la matière dense du

cheminement à nul autre pareil d'un père et de son fils. S'engage un dialogue sensible et sentimental entre le photographe et le poète.

Je garde aussi en mémoire mon livre *Le chien de Zola* (Éditions Henry, coll. La Main aux Poètes, 2016). Il s'agit d'un poème continu. *Le chien de Zola* a fait l'objet d'une adaptation scénique en 2017, créée en public à l'opéra Comédie de Montpellier, avec le comédien metteur en scène Stefan Delon et la violoniste Dorota Anderszewska, violon solo supersoliste de l'Opéra Orchestre national Montpellier Occitanie.



**Laurent Grison**

Poèmes inédits



## **Entre deux éternités**

(extrait d'un livre à paraître en 2025)

rien de sérieux au temps du rêve  
si ce n'est le refus du réveil  
ou la perte du parachute  
qui te permet de descendre  
du haut d'une carte déployée  
vers le bas où figure la légende  
avec des courbes de niveau  
des motifs géométriques  
et des empreintes figées  
des pointillés des courbes  
des droites dessinées en rouge  
qui se croisent parfois sur un pont  
et les cours d'eau toujours en bleu

langage graphique  
oscillant du sens au si  
comme le désir de liberté  
qui conduit les hommes  
à gravir les montagnes  
en quête des mots du vent  
et des glaciers en quinconce  
orientés comme le chœur d'une église  
avec son autel doré  
et la lumière rouge de son tabernacle  
dans l'union mémorable  
des cieux et de la terre

maintenant tu nages  
dans un trou d'eau  
une canalisation dégoûtante  
pour tenter d'attraper

la balle rose d'une enfant  
qui flotte et dérive  
vers la station d'épuration

cauchemar de la grenouille  
qui se noie en voulant  
gober un moustique tigre  
usurpant le nom d'un félin  
pour boire le sang  
des jardiniers  
assis sur le rebord du puits

les modalités du plongeon  
tu les connais  
tu as même écrit un portrait  
du poète en scaphandrier  
mais tu hésites à explorer le ventre humide  
de la ville-mère  
angoisse du tréfonds  
où remue le passant-requin aiguillat  
au corps fendu en deux

tu connais les signes indiciels  
de la nature silencieuse  
inscrits en creux  
sur un pense-bête  
ou un pense-chimère  
comme une idée oubliée  
ou un faux mouvement  
dans une cavité pompéienne  
trahissant l'absence  
d'un corps calciné

par souci d'exactitude  
tu aurais besoin d'une râpe  
ou d'une lime en queue de rat  
pour arracher les échardes  
et retrouver l'antériorité formelle



d'un crâne d'ingénieur ingénieux  
qui construit des barrages  
un castor qui pêche les poissons  
grandes incisives  
queue écaillée  
museau et front angulaires  
pelage dru  
blason armé face au courant

des silhouettes fantomatiques  
ternissent les bords du ruisseau  
elles ne savent pas  
comment ranimer  
la fécondité des figures au teint clair  
pour revoir enfin  
le tableau originel  
des temps coagulés  
comme le sang des sorcières anéanties

alors tu dessines patiemment  
une carte mentale  
avec un résultat imprécis  
à cause des trous de mémoire  
tu vois malgré tout  
apparaître un nuage de points diaphanes  
maillé de petits triangles  
des ellipsoïdes  
des ballons aplatis  
ou gonflés à bloc

aires  
couleurs  
hachures  
points tillés  
lignes brisées  
déserts sans fin  
empreintes sur le sable  
des pas sautés de l'oiseau  
saisi par une brume de chaleur

au présent du monde  
le fil continue de se dérouler  
à travers un œillette  
entre les mots et les choses  
les sons et les créatures

les images parlent à bas bruit le jour  
et hurlent la nuit  
dans les grottes ornées  
de bisons d'aurochs de chevaux  
dans les villes aussi elles gueulent  
sur les murs qui suintent  
et puent la peinture en bombe

elles évoquent mille monstres  
connus ou inconnus  
d'écrasantes chimères baudelairiennes  
que les hommes courbés  
portent sur leur dos  
sous la coupole spleenétique du ciel  
les pieds alourdis par la poussière  
d'un sol aride  
cheminant avec la physionomie opaque  
de ceux qui sont condamnés  
à espérer toujours

(...)

tu te souviens de tes cours de latin  
*omnis mundi creatura*  
*quasi liber et pictura*  
*nobis est in speculum*  
toute créature du monde  
comme un livre et une image  
nous apparaît dans un miroir

la singularité  
des êtres et des choses

te donne le vertige  
tu voudrais apaiser  
le sentiment de désordre  
qui t'envahit  
en rassemblant les fragments  
de ton expérience de la vie

tu écris sans plein ni délié  
pour abolir les contraintes  
du temps qui te dépasse  
avec un dé jeté au hasard  
d'un coup vif  
par une main mal armée  
de points d'interrogation

j'irai loin bien loin  
écrit Rimbaud  
dans le Cahier de Douai  
toi tu cherches un chemin  
sans savoir vers où il mène  
dans l'encombrement général  
du bric-à-brac  
du brac-à-bric  
et du plastique  
du polystyrène  
du PVC  
et des particules élémentaires  
qui maculent la terre

tu sinues  
sans aide-mémoire  
entre des mots en liège  
qui flottent sur l'encre noire  
d'une rive à l'autre  
de la mort à la vie  
car comme Rilke  
tu crois aux nuits  
et tu marches entre deux éternités

## **D'autres soleils**

(extrait d'un livre à paraître en 2026)

dans un sac à mots salés  
qui blanchissent la peau  
rêche et fendue  
des mains calleuses  
je cache ma crainte  
de ne savoir dire  
ou écrire  
qu'il existe d'autres soleils  
dans la nuit déchirée  
face à la mort prétentieuse  
se proclamant  
seule et unique limite

ce sac à mots  
est un volcan ensablé d'azur  
que je porte  
péniblement  
sur mon dos  
en pliant le buste  
vers mes genoux  
pour ne pas tomber  
de l'autre côté des lignes  
tendues comme des pièges  
par les hommes de peu  
qui demandent beaucoup

ils imposent de respecter  
le sens de la marche  
régé réglé rectiligne  
le long du mur  
qui ombre sans vergogne

toute critique du but imposé  
aux critères  
dont la grise mine  
frotte sans ménagement  
le papier lisse format raisin  
dont le goût trop sucré  
détruit le mythe amer  
jusqu'à l'écœurement  
du home sweet home

ce volcan  
calme et placide  
dort sa vie  
mais il est brutal  
quand il s'éveille  
sans prévenir quiconque  
et surtout pas moi  
il brûle il brise  
il défait il casse  
puis se rendort comme un adolescent  
resté trop longtemps au soleil  
sans se méfier des coups  
il retrouve sa place  
au fond du sac  
avant la prochaine éruption

le poète-limite conjure la mort  
et combat l'éphémère  
dans l'obscurité  
de l'être et du néant  
aux deux bords  
d'une même cicatrice  
il sait que dans l'ombre  
du mur épais  
qui sépare  
le hors                      du dans  
il y a d'autres frontières  
ténues  
invisibles  
menaçantes

entre homme et bête  
entre un et autre  
entre mal et bien  
entre mort et vie  
entre ci et ça  
entre ici et là

## **Les yeux hagards**

(poème à paraître en 2025)

la forêt est profonde  
comme une cicatrice  
qui dit chute avec aplomb  
quand on frôle l'écorce  
de l'arbre blessé par le fusil  
d'un chasseur revanchard  
qui manque deux fois  
le sanglier apeuré  
fuyant la mort  
dans l'épaisse glaise  
d'un territoire contesté  
par les rabatteurs  
et par les bêtes  
qui parfois ne sont pas  
celles que l'on croit

car ici ont lieu  
les violents combats  
d'une guerre sans fin  
ici le sang coule  
dans des sillons abreuvés  
où les hommes enivrés  
par le bruit des canons belliqueux  
voient tressaillir les jambes  
du cheval obéissant  
jusque dans la mort  
à son maître meurtri  
dont l'âme galope déjà vers l'enfer

il hésite à bouger dans la froidure  
et redoute les gémissements d'un cerf

auquel il manque des bois  
pour résister au cauchemar  
du soldat inconnu  
égaré dans la forêt

les yeux hagards  
de la tête trépanée  
ne distinguent plus les oiseaux noirs  
qui volent au-dessus des champs  
où les tueurs tuent au couteau  
dans l'abattoir déshumain  
d'une trop grande guerre

la fumée étouffe le jour  
et couvre les plaies  
des hommes retranchés  
comme des vers  
dans l'opacité de la mort pourpre  
qui dérobe les corps  
de la nuit incandescente

on tue aussi le temps qui vient  
ses meurtriers se cachent  
derrière une cantine  
qui pue le vomi  
ils rechignent à toucher la main  
de l'autre qui leur ressemble tant  
qu'un simple miroir  
pourrait les confondre

dans le val dort  
un gisant au ventre ouvert  
dont le nom mis en terre  
est perdu depuis longtemps  
depuis très longtemps  
sauf par sa fiancée  
qui croit à la victoire  
à la victoire de son héros



parti dès l'aube  
à l'heure où blanchit la campagne  
héros jamais revenu  
d'un jour  
d'un jour mauvais

elle l'appelle mon ange  
et l'attend chaque soir  
fixant du regard la lune pâle  
comme une question sans réponse  
elle marche  
encore et encore  
sur la vaste plaine  
où grouillent les lombrics  
qui s'affairent dans la boue  
là où pourrissent  
les morts-pour-rien

elle traverse les fossés  
où trempe l'étendard  
rouge sombre  
des menstrues de la patrie  
elle entend le tocsin du village  
en feu du diable  
elle entend  
le gueulement des égorgés  
le gueulement des égorgeurs  
le gueulement général

dans le silence inconsolé  
elle croit voir son ange  
déchu d'espoir  
voler dans le ciel  
comme une feuille agitée  
par les plumes d'un corbeau  
s'éloignant dans l'azur  
brûlé par les feux de la Saint-Jean

*agnus dei*  
*qui tollis peccata mundi*  
*don*  
*a eis requiem*

déploration future  
des ombres debout  
face à la pietà  
dont la pierre est fêlée  
par le froid de l'absence  
du frère  
du père  
du fils  
disparus d'une famille émasculée

sur le monument aux morts  
on grave le sourire des héros  
pour l'éternité

le maire parle des morts glorieux  
le curé dit qu'ils sont au paradis  
dans un beau jardin  
mais la haine remue sous le grès  
et le coq immobile  
épie avec peine  
les enfants qui chantent la Marseillaise  
devant un maître d'école  
qui bat trop vite la mesure

dans la cour de récréation  
de l'école communale  
les enfants jouent à la petite guerre

restent les femmes  
vêtues de tulle sombre  
parole éteinte  
veuves qui s'agenouillent

pour pleurer les yeux fermés  
sœurs qui résistent  
à la brutalité du temps  
filles qui prient  
mains jointes  
dans l'attente de l'aube

## **Hère hirsute hurlant**

(poème à paraître en 2025)

*à Antonin Artaud*

hère hirsute hurlant  
frêle et frénétique  
sorcier des mots

en France ou au Mexique  
tu sais que tu dois survivre  
à la déflagration des signes

soulèvement du sol  
barbarie des spectres  
bruits des bris

hiver 1943 Rodez  
tu entres dans un glacial  
asile d'aliénés

huit dents  
55 kilos  
matricule 4311

dangereux on te dit  
alors camisole de force  
électro-chocs

grésillement du réel  
transe mystique

art de l'arrachure

les empreintes de tourment  
sont gelées au fond  
de ta tête-vertige

pensée suspendue  
mémoire rebelle  
soif d'abîme

ton esprit traîne son double  
comme le tronc d'un arbre mort  
pourrissant dans la tourbe

tu es hors de celui  
qui n'est plus toi  
tu combats son fantôme

la langue s'insurge encore  
dans ce corps incendié  
où brûle la poésie

envoûteur des limbes  
tu écris tu dessines  
sur des cahiers d'écoliers

alors qu'un œil rond  
scrute les traces de feu  
dans la nuit de ton existence



Laurent Grison, *Portrait d'Antonin Artaud*, Encre sur papier, 2024

# **Laurent Grison**

## **Peintures récentes (2023 et 2024)**

Parallèlement à l'écriture poétique, Laurent Grison pratique les arts plastiques (en particulier la peinture).

Quelques-unes de ses œuvres récentes figurent ici. Elles appartiennent à diverses collections, en France et à l'étranger.







***L'été***, huile sur toile, 2024.

D'après *L'été* (1894), une mélodie pour voix et piano de la compositrice Cécile Chaminade (1857-1944), sur un poème d'Édouard Guinand (1838-1909).

« Soleil qui dore  
Les sycomores  
Remplis d'essaims tout bruissant,  
Verse la joie,  
Que tout se noie  
Dans tes rayons resplendissants. »



*Concert à la mémoire d'un ange,*  
huile sur toile qui dialogue avec un poème inédit de José Manuel de Vasconcelos,  
poète portugais, collection particulière (Portugal), 2024.



*Murmuration des oiseaux,*  
peinture sur toile qui dialogue avec un poème de Béatrice Bonhomme,  
collection particulière (France), 2024.





*Chevalier errant*, d'après *Don Quichotte*,  
roman écrit par Miguel de Cervantès, huile sur toile,  
collection particulière (Espagne), 2024.



***Projet de vitrail***, esquisse (huile sur toile), 2024.

Ce projet d'un vitrail pour la chapelle Sainte-Anne de Notre-Dame de Paris est une esquisse de réponse à une commande publique dans le cadre de la restauration de la cathédrale Notre-Dame de Paris : conception de vitraux contemporains destinés aux baies de six chapelles du bas-côté sud de la nef (concours du 11 avril au 24 mai 2024).



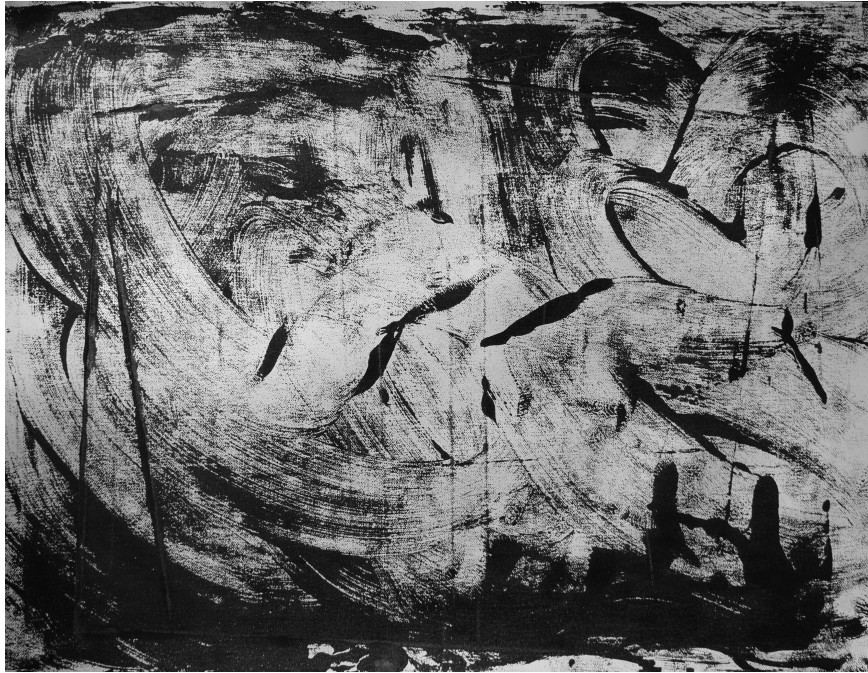
*La bête*,  
d'après un recueil de nouvelles inédit de Jacques André,  
auteur et éditeur, huile sur toile, collection particulière (France), 2024.





***Les marcheuses***, sur un poème inédit de Daniel Leuwers,  
peinture sur toile, 70 x 50 cm, 2024, collection particulière (France).

« Au bord du gouffre  
on aperçoit les marcheuses  
Elles crient leur idéal  
elles chantent l'hymne à la vie  
et l'océan de la détresse »



*Ce serait juste avant la nuit, le silence et le froid,*  
sur un poème d'Alain Freixe, encre sur papier, grand format,  
collection privée (France), 2024.

« Ce serait comme au terme d'un grand vol d'air et de feuilles.  
L'arbre et le ciel s'ouvriraient à leurs oiseaux.  
Ce serait juste avant la nuit, le silence et le froid. »





*Aufstieg und Fall der Stadt Mahagonny*, peinture à l'huile, 2024.  
Projet de décor, nouvelle mise en scène de *Aufstieg und Fall der Stadt Mahagonny* (*Grandeur et décadence de la ville de Mahagonny*), opéra en trois actes (1930) de Kurt Weill et Bertolt Brecht.



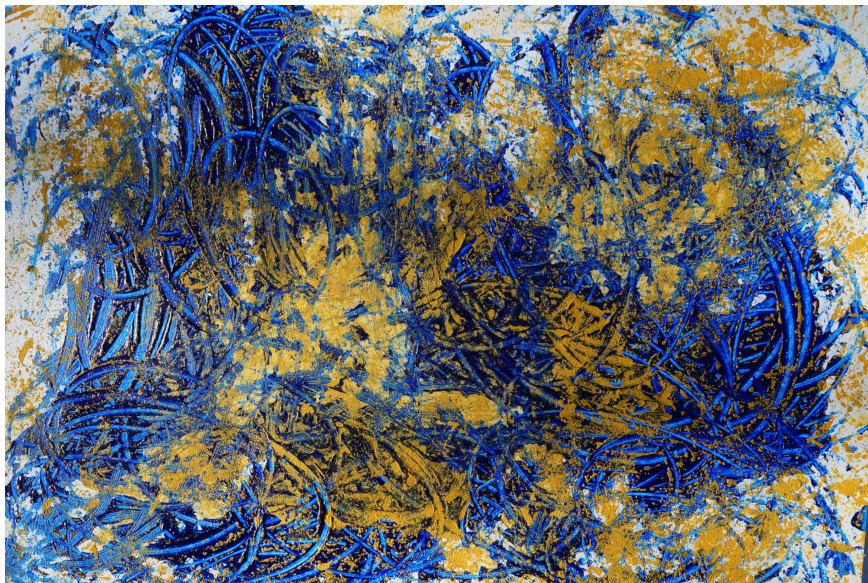
***Tentative d'épuisement de la figure humaine n° 3,***  
huile sur toile, 2023.

Cette œuvre fait partie d'une série de tableaux dans laquelle j'expérimente de façon approfondie, en artiste et en poète, ce que j'appelle « l'épuisement de la figure humaine ».





***Le Bœuf écorché***, peinture à l'huile sur papier,  
d'après deux tableaux de même titre :  
celui de Chaïm Soutine (1925, musée de Grenoble)  
et celui de Rembrandt (1655, musée du Louvre), 2023.



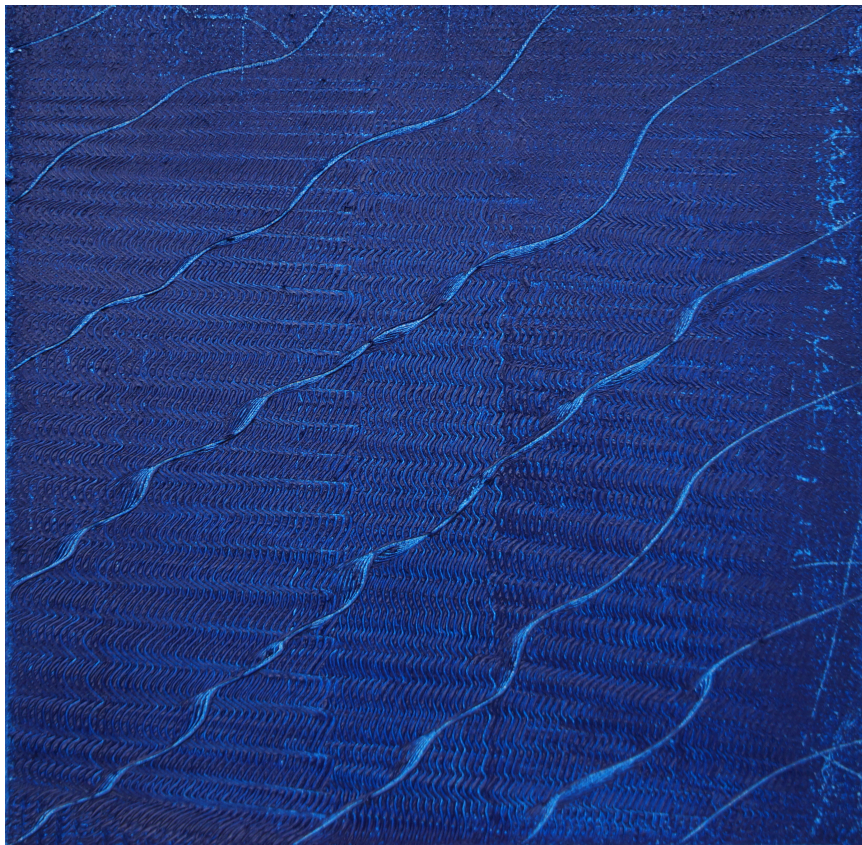
*Prima isola*, huile sur papier,  
d'après un poème de Fabrizio Dall'Aglia (poète et éditeur italien), 2023.

« L'île première  
ce fut un tourbillon de sable  
surgi de la mer. »





*Mécanique*,  
huile sur toile,  
collection particulière (Belgique), 2023.



***Βαδίζουμε επί των υδάτων** (Nous marchons sur les eaux).*

Huile sur toile, 2023.

Ce tableau dialogue avec un poème de Dinos Siotis (poète grec).

**Laurent Grison**

Bibliographie





## **Parcours biographique**

**Laurent Grison** est poète, artiste, historien de l'art et critique (littérature, art). Ses textes sont publiés en France et à l'étranger, où il est régulièrement invité : Royaume-Uni, Australie, États-Unis, Belgique, Grèce, Portugal, Espagne, Pologne, Pays-Bas, Kosovo, Italie, Albanie, Macédoine du Nord, Hongrie, Mexique, Bangladesh, Népal, Japon...

Ses poèmes sont traduits en une douzaine de langues : anglais, italien, roumain, allemand, polonais, espagnol, grec, portugais, frison occidental, hébreu, albanais, etc.

Croisant les formes de création, passionné par la musique, Laurent Grison pratique aussi la peinture. Ses tableaux sont collectionnés en France et ailleurs (Grèce, Portugal, Espagne, Belgique, Italie, etc.), exposés et reproduits dans diverses publications.

Il est adhérent de la Maison des écrivains et de la littérature (France) ainsi que de la Maison des Artistes (France). Il est membre de plusieurs associations internationales d'écrivains et de critiques, dont The Poetry Society (Londres, Royaume-Uni), le Poets' Circle (Athènes, Grèce), le P.E.N. Club français, the World Poetry Movement, l'Association Internationale de la Critique Littéraire (AICL) et l'Association Internationale des Critiques d'Art (AICA).

Site personnel : [www.laurentgrison.com](http://www.laurentgrison.com)



## **Parcours de création**

Laurent Grison consacre une grande partie de sa vie à la littérature et à l'art. Il travaille avec de nombreux artistes contemporains (peintres,

graveurs, photographes, musiciens et compositeurs, comédiens et metteurs en scène, danseurs et chorégraphes, performeurs...) dont : Thierry Le Saëc, Chantal Giraud Cauchy, Hélène Baumel, Michel Remaud, Yvon Guillou, Isabelle Fürst, Marc Granier, Lorena Velázquez, Catherine André (Catandre), Stefan Delon, Anne Slacik, Annie Fforde, Yves Olry, Sharman Plesner, Coco Tèxède, Shirley Zezzos, Arne Aullas d'Avignon, Alexandre Morzy, Maria Desmée, Cyrille Tricoire, Ursula Caruel, Fabienne Forel, Robert Lobet, Wanda Mihuleac, Max Partezana, Anne-Marie Jeanjean, Anick Butré, Alexandra Loewe, Raphaël Ségura, Yannick Charon, Anne-Laure Héritier-Blanc, Isis Olivier, Marie-Christine Poirée, Antoine Simon, Ilona Kiss, Jean-Noël Bachès, Laurence Toussaint, Corinne Mariotte, Laurent Né, Ghislaine Escande, Véronique de Guitarre, Béla Czuppon, Hélène Desplechin, Alain Snyers, Alain Dodeler, Annie Greiner, Horia Surianu, Lucienne Deschamps, Amandine Granger, Dorota Anderszewska, Gilles du Bouchet, Nathan R. Grison, Laurence Briat, Micheline Simon, Frédérique Sonnet, Jean-Yves Bosseur, Ferrante Ferranti, Carine Bonnefoy, Jean-Marc Chouvel, Pascal Marzan, Irène Boisaubert, Roula Safar, etc.

Laurent Grison entretient des relations littéraires et amicales avec de nombreux poètes français et étrangers. Il est régulièrement invité dans le cadre de manifestations nationales et internationales dont : le Printemps des Poètes (France), le Festival Voix vives de Méditerranée en Méditerranée (Sète) au sein duquel il est poète-animateur depuis l'édition 2020, la Comédie du Livre (Montpellier), des rencontres littéraires à l'étranger (Grèce, Macédoine du Nord, Kosovo, Belgique, Bangladesh, Québec, Italie, Népal, Pologne, etc.).

### **Parcours de recherche**

Parallèlement à son engagement en poésie et en art, Laurent Grison se consacre à l'histoire de l'art et à la critique. Professeur agrégé, docteur, enseignant-chercheur en Histoire de l'art (sections 22 et 18 du Conseil National des Universités), il est associé à plusieurs équipes de recherche (équipes universitaires et CNRS). Il est ou a été membre du jury de plusieurs concours, dont celui de l'agrégation externe d'Arts plastiques. Il est chevalier de l'Ordre des Palmes académiques.

Essayiste et critique, il publie des textes sur des écrivains (Maeterlinck, Apollinaire, Alfred Jarry, Borges, Tristan Tzara, Perec...), des artistes (Degouve de Nuncques, Max Ernst, Sophie Calle, Bustamante, Seguí, Jean-Pierre Raynaud, Pignon-Ernest, Boltanski...) et des compositeurs (Debussy, Stravinsky, Britten, Poulenc, Steve Reich, Boulez...).

Laurent Grison intervient dans diverses structures comme l'Université Panthéon-Sorbonne (Paris 1), l'Université Sorbonne Nouvelle-Paris 3, l'Université Paris Diderot (Paris 7, Université de Paris), l'Université Paris-Sorbonne Paris-IV (Faculté des lettres de Sorbonne Université), l'Université Jean-Moulin-Lyon-III, l'École nationale supérieure d'architecture de Montpellier, l'École normale supérieure de Lyon (Institut français de l'éducation), l'École nationale des Beaux-Arts de Lyon, l'Université Grenoble Alpes, Université Jean Monnet (Saint-Étienne), Université Clermont Auvergne, l'Université Paul-Valéry Montpellier 3, le Conservatoire à Rayonnement Régional (Cité des Arts) de Montpellier Méditerranée Métropole, et d'autres...

Il est aussi invité à donner des conférences, en France et à l'étranger, dans diverses institutions, notamment l'Université de tous les savoirs (Paris), le Festival de l'histoire de l'art (Fontainebleau), l'Institut français, la Villa Gillet (Centre d'analyse et de diffusion de la pensée et des Arts contemporains, Lyon), les Journées Paul Valéry (musée Paul Valéry, Sète), des musées et des lieux d'exposition, etc.

La posture intellectuelle de Laurent Grison le place délibérément à la convergence de plusieurs champs de la pensée : histoire de l'art, esthétique, littérature comparée, histoire de la musique, sémiologie... Sa méthode se fonde sur la confrontation d'œuvres de différents domaines de création : littérature, arts visuels, musique, etc. Il travaille à la genèse d'une pensée *avec* l'art plus que *sur* l'art, d'une pensée spéculative et imaginative. Ses recherches portent notamment sur les formes fondamentales de l'espace dans l'art. Sur cette question, son ouvrage majeur est *Figures fertiles* (Éditions Jacqueline Chambon / Actes Sud, coll. Rayon art, 2002), publié avec une Bourse d'écriture du Centre national du livre (Commission Art, dirigée alors par l'historien de l'art Daniel Arasse).

Le philosophe Yves Michaud écrit : « Laurent Grison démontre que les figures de l'échange ont leur signification spatiale mais aussi leurs valeurs symboliques. Elles disent le *trivial*, le risque et la peur, la rencontre, le choix, la crise, la droite et la gauche, les dieux des carrefours, la théâtralisation, les quatre vents, le choix moral ». L'historien de l'art et critique Pascal Bonafoux évoque, dans le *Magazine littéraire* (rubrique Art), le « foisonnement » de *Figures fertiles* : « Foisonnement où, comme dans une église baroque où l'on ne sait plus où commence le stuc au-delà du marbre, où la peinture prend le relais du stuc, les éléments qui semblent les plus disparates se fondent en un ensemble qui prend sens ». Laurent Grison souligne que son livre est « conçu comme un lieu d'expériences ». Il propose des concepts nouveaux (comme celui d'orbialisation) et en approfondit d'autres (comme ceux d'interspatialité et d'intertemporalité).

Laurent Grison étudie aussi les relations complexes entre le lieu, le temps et la mémoire dans les arts. C'est l'objet de plusieurs contributions récentes à des ouvrages collectifs ainsi que de son livre *Les Stries du temps. L'artiste, le lieu et la mémoire* (Éditions Champ social, coll. Théétète. Esthétique, 2005). Le lien entre celui-ci et les travaux d'Umberto Eco, notamment *L'Œuvre ouverte* (1962), est explicite. L'autrice Régine Detambel explique que le livre *Les Stries du temps* « se déguste en donnant à la fois l'impression de tout connaître et l'envie de tout vouloir connaître, du Paris hyperdescriptif de Georges Perec (in *Tentative d'épuisement d'un lieu parisien*, éditions Christian Bourgois) à Célesteville, la municipalité éléphantique et calme habitée par Babar, d'Ubu à Victor Hugo via Dante et les calligrammes d'Apollinaire ». L'écrivain Alberto Manguel le considère comme « un fascinant entrecroisement de réflexions sur la littérature, l'art et la philosophie » et estime que les sept parties du livre, qui sont autant d'essais à part entière, « mettent au découvert les jeux que les artistes (et donc le public) font avec le temps et l'espace, qu'ils traduisent en mots, sons et couleurs ». Il ajoute que les « analyses des méthodes de travail de Borges, Britten ou même de l'auteur de Babar » permettent de « réfléchir à l'artificialité (voire la construction artistique) de nos visions spatiales et temporelles ».

Dans le même esprit, Laurent Grison travaille sur les représentations de la ville et sur l'architecture. Il a, en particulier, étudié les aspects symboliques de la place Navone (Rome) à l'époque baroque ou encore la

notion de ville-modèle dans les années 1930. Il a proposé divers concepts dont celui de *haute place* (conçu à partir de celui de haut lieu, développé par l'historien Pierre Nora) dans une étude sur les usages politiques et spectaculaires de la place de la République (Paris) en 1958 ou encore celui de *bas lieu* pour Aldeburgh (dans l'opéra *Peter Grimes* de Britten).

Les recherches de Laurent Grison portent, parallèlement, sur les enjeux de la diplomatie culturelle et des politiques culturelles au XX<sup>e</sup> siècle. Une partie de ses travaux dans ce domaine a été publiée dans le livre collectif : *Entre rayonnement et réciprocité. Contributions à l'histoire de la diplomatie culturelle* (Publications de la Sorbonne, Université Paris I Panthéon-Sorbonne, coll. Série internationale, 2002).

Laurent Grison s'intéresse aussi au fait religieux et aux relations entre l'art et le sacré, y compris dans leurs formes les plus récentes.



### **Bibliographie récente**

Sélection de 130 livres récents (depuis 2008), tous en lien avec la poésie et le livre d'artiste. Suit un choix de préfaces et de contributions à des anthologies.

Les ouvrages de recherche (histoire de l'art, littérature comparée, histoire de la musique...) ne sont pas présents sur cette liste. On les retrouvera sur le site de l'auteur : [www.laurentgrison.com](http://www.laurentgrison.com).

Il en va de même pour les publications de poèmes dans des revues littéraires, en France et à l'étranger : *Europe*, *Place de la Sorbonne*, *Le Nouveau Recueil*, *Poésie/Première*, *Sarrazine*, *Rumeurs*, *Revue alsacienne de littérature*, *Diérèse*, *Verso*, *Recours au poème*, *Décharge*, *Phoenix*, *L'Intranquille*, *Otoliths*, *Archer*, *Orfeu*, *Revue δ*, *Gong*, *À l'index*, *Portulan bleu*, *Revue Méninge*, *tolef bryfkes*, *ParolaPoesia*, *(δε)κατα*, *Diastixo*, *L'Assaut du Théâtre Imaginaire*, *Paysages écrits*, *Créatures*, *Triages*, *Itali@Magazine*, *Traversées*, *Terre de femmes*, *Marginales*, *Bez{kres} pismo literacko-artystyczne*, *Caliban*, *Teste*, *Ouste*, *Les Eaux vives*, *Friches*, etc.

## 2024

***Ocre jaune / Ocre amarillo***, livre bilingue français/espagnol, éditions La Cartonera (Mexique), 2024. Traduction : Josiane Gourinchas, revue par Teo Sanz.

***Briser les nuages***, livre d'artiste réalisé avec Corinne Mariotte, 2024.

***Trois contes***, livre d'artiste avec des gravures de Marc Granier, Éditions Les Monteils, 2024.

***Le chemin des hâtes***, livre d'artiste (« Duo » de Daniel Leuwers) : poème inédit de Daniel Leuwers, peinture de Laurent Grison, 2024.

***L'enchanté enchanteur***, livre pauvre, « L'Odalisque » (consacrée à Matisse) de Daniel Leuwers, 2024. Dans ce livre, Laurent Grison est à la fois poète et peintre.

***Dans les mouillères de l'orage***, Les Cahiers du Museur, « À côté », 2024. Dans ce livre d'artiste, Laurent Grison dialogue en peintre avec un poème d'Alain Freixe.

***Odalk***, livre pauvre, « L'Odalisque » (consacrée à Matisse) de Daniel Leuwers, 2024. Dans ce livre, Laurent Grison est à la fois poète et peintre.

***Orient***, livre pauvre, « L'Odalisque » (consacrée à Matisse) de Daniel Leuwers, 2024. Dans ce livre, Laurent Grison est à la fois poète et peintre.

## 2023

***Soir***, livre d'artiste réalisé avec le peintre Michel Remaud, Izella Éditions, 2023.

***Concerto***, livre d'artiste réalisé avec Véronique de Guitarre, Éditions Signum, 2023.

***Ombres***, livre d'artiste réalisé avec Irène Boisaubert, Éditions Index, 2023.

***Rallumez le feu***, livre pauvre dans lequel le travail plastique de Laurent Grison dialogue avec un poème de Philippe Madral. Ce livre fait partie d'une collection de Daniel Leuwers intitulée : « Je fais un rêve », 2023.

***Automate***, livre de poésie, Éditions Les Lieux-Dits, « Les Cahiers du Loup », 2023.

***Portrait du poète en scaphandrier***, Jacques André Éditeur, « Carbone », 2023. Dans ce livre, Laurent Grison est à la fois poète et peintre.

***Voltaici***, livre de poésie (bilingue français / italien), traduction : Viviane Ciampi, Passigli Editori, « Poesia » (Florence, Italie), 2023.

***Nuit / combat / tue***, livre réalisé avec l'artiste Corinne Mariotte, 2023.

***Sillons***, livre pauvre, collection de Daniel Leuwers, série « Verdun », 2023. Dans ce livre, Laurent Grison est à la fois poète et artiste.

***Versant***, livre réalisé avec l'artiste franco-mexicaine Lorena Velázquez, 2023.

***La déflagration des signes***, livre réalisé avec l'artiste Thierry Le Saëc, Éditions de la canopée, 2023.

## **2022**

***Indocile***, livre réalisé avec le peintre, graveur et typographe Marc Granier, Éditions Les Monteils, 2022.

***Corps flottants* et *Lignes anhydres***, livre réalisé avec l'artiste Serge Chamchinov, 2022.

***Argonaute***, livre réalisé avec l'artiste Hélène Baumel, 2022.

*L'Homme élémentaire*, composition musicale « pour deux galets » de Jean-Marc Chouvel sur un poème de Laurent Grison, 2022.

*Ciel infini*, livre réalisé avec l'artiste Michel Remaud, Izella éditions, 2022.

*Voltaikët*, Éditions Buzuku (Pristina, Kosovo), 2022.

Ce livre de poésie est traduit en albanais par Mirela Papuçiu. Sur la couverture est reproduite une peinture de Laurent Grison.

## 2021

*Noire initiale* (sur Nina Simone), livre de poésie, Atelier du Hanneton – Édition poétique, 2021.

*Albertine est revenue*, livre réalisé avec l'artiste Marc Granier, Éditions Les Monteils, 2021.

*Écorcé vif*, livre d'artiste réalisé avec Catandre (Catherine André), 2021.

*Des hauts et des bas* (bestiaire), livre d'artiste réalisé avec Véronique de Guitarre, Éditions Signum, 2021.

*Rimbaud, un poète inachevé*, livre d'artiste réalisé avec Coco Têxède, Éditions Les Cahiers du Museur, « À côté », 2021.

*Voltaïques*, livre de poésie (accompagné par des œuvres de l'artiste Chantal Giraud Cauchy), Éditions du Petit véhicule, « Galerie de l'Or du temps », 2021.

*/p/e/c/a/d/i/l/e/*, livre réalisé avec l'artiste Ghislaine Escande, Éditions Atelier 27, 2021.

*Poème*, avec cinq dessins de Thierry Le Saëc, *la canopée* n° 34, Éditions de la canopée, 2021.

*Verbe*, livre réalisé avec l'artiste Chantal Giraud Cauchy, 2021.



***Régnant neige***, livre pauvre destiné à une collection de Daniel Leuwers, 2021.

Poème inédit et accompagnement plastique de Laurent Grison.

***Entaille***, livre d'artiste réalisé avec la plasticienne Marie-Christine Poirée, Éditions MCP, 2021.

***Espérance***, recueil poétique comportant des œuvres de l'artiste Chantal Giraud Cauchy et du photographe Ferrante Ferranti, Éditions Ségust, « Zaïn », 2021.

***Crin***, livre pauvre, « La Fontaine » de Daniel Leuwers, 2021. Dans ce livre, Laurent Grison est à la fois poète et artiste.

***De noir en loin***, livre pauvre, « Rimbaud » de Daniel Leuwers, 2021. Dans ce livre, Laurent Grison est à la fois poète et artiste.

***L'œil erroné***, livre pauvre, « Flash » de Daniel Leuwers, 2021. Dans ce livre, Laurent Grison est à la fois poète et artiste.

***Cyme***, livre pauvre réalisé avec Ursula Caruel, « Ut pictura » de Daniel Leuwers, 2021.

***L'amer désir du voyage***, livre d'artiste réalisé avec Chantal Giraud Cauchy, 2021.

***L'arbre du rivage***, livre d'artiste réalisé avec la photographe Laurence Toussaint, Éditions Signum 2021.

***Au rythme de l'azur***, livre réalisé avec la plasticienne Yannick Charon, Éditions Signum, 2021.

***Vaporetto***, livre réalisé avec l'artiste hongroise Ilona Kiss, texte bilingue français et italien (traduction : Viviane Ciampi), Éditions Ilona Kiss, Budapest (Hongrie), 2021.

***Ostinato***, livre d'artiste réalisé avec Annie Greiner, « Bandes d'artistes » (n° 52), Éditions Les Lieux Dits, 2021.

***Amalgame***, livre pauvre réalisé avec Coco Tèxède, sur le thème « Morsure », collection de Daniel Leuwers, 2021.

***Effeuiller la nature***, livre pauvre réalisé avec l'artiste Jean-Noël Bachès, collection de Daniel Leuwers, 2021.

***Presque effacé***, livre bilingue (français / albanais, traduction : Adem Xheladini) réalisé avec l'artiste Wanda Mihuleac, Éditions Transignum, 2021.

***Infini***, livre d'artiste réalisé avec Chantal Giraud Cauchy, 2021.

***L'espérance des couleurs***, livre réalisé avec l'artiste Chantal Giraud Cauchy, 2021.

***Is choss rprndront vi*** (fragments pour Georges Perec), Éditions du Petit Véhicule, « Chiendents, cahiers d'arts et de littérature », n° 144, 2021.

## 2020

***Tournesol***, livre-galet à deux faces (encre de Chine sur galet, pastel et feutre sur papier), collection particulière, 2020. Laurent Grison est à la fois le poète et l'artiste de ce livre singulier.

***Partage d'absolu***, livre d'artiste en un seul exemplaire (collection privée), 2020.

Dans ce livre, Laurent Grison est à la fois poète et artiste.

***Effleurer le soleil***, recueil de poésie en version bilingue français/albanais, 2020. Ce livre a été publié par l'Union des écrivains et des critiques littéraires albanais, avec le soutien du Ministère de la Culture du Kosovo. Laurent Grison a réalisé l'œuvre plastique qui figure sur la couverture du livre.

***Magnétique magma même***, livre réalisé avec l'artiste Michel Remaud et le compositeur Jean-Yves Bosseur, Izella éditions, 2020.

L'œuvre a été créée au Festival Radio France Occitanie Montpellier (Corum, Montpellier) par la violoniste américaine Sharman Plesner et Laurent Grison.

***Parcourir le silence***, avec le photographe Nathan R. Grison, Éditions Unicité, 2020.

***Le blanc de l'œil***, avec l'artiste Anick Butré, Éditions Noir d'ivoire, 2020.

***La Sève des Cévennes***, livre d'artiste réalisé avec Marc Granier, Éditions Les Monteils, 2020.

***Éruption mexicale***, livre pauvre réalisé avec Chantal Giraud Cauchy, « Volcan » de Daniel Leuwers, 2020.

***À l'ombre du temps***, livre pauvre réalisé avec l'artiste Jean-Michel Marchetti, « Aux confins » de Daniel Leuwers, 2020.

***L'espace retrouvé***, livre-galet à deux faces (encre de Chine sur galet, pastel et feutre sur papier), œuvre unique sur le thème du « déconfinement », collection particulière, 2020.

***Visage***, livre d'artiste réalisé avec Chantal Giraud Cauchy, 2020.

***Poème***, avec des œuvres de Bernard Moninot et Thierry Le Saëc, *la canopée*, n° 31, Éditions de la canopée, 2020.

***Lignes de vie***, livre pauvre réalisé avec l'artiste Jean-Noël Bachès, « Aux confins » de Daniel Leuwers, 2020.

***Carambole***, livre pauvre réalisé avec l'artiste Max Partezana, « La Dernière bande » de Daniel Leuwers 2020.

***Tourner la page***, livre pauvre réalisé avec l'artiste Jean-Noël Bachès, « La Dernière bande » de Daniel Leuwers 2020.

***Lutteuse d'espoir***, livre réalisé avec l'artiste Yannick Charon, 2020.

*Vrille*, livre d'artiste (leporello) réalisé avec le poète Antoine Simon et l'artiste Micheline Simon, 2020.

*Fuse*, livre pauvre réalisé avec l'artiste Coco Têxède, « Volcan » de Daniel Leuwers, 2020.

*Mécanique de précision*, livre réalisé avec l'artiste Anne-Marie Jeanjean, Tardigradéditions, 2020.

*À l'orient d'une absente*, livre pauvre, « Eugène Fromentin » de Daniel Leuwers, 2020.  
Dans ce livre, Laurent Grison est à la fois poète et artiste.

## 2019

*Cheveux électriques*, livre réalisé avec l'artiste Thierry Le Saëc, Éditions de la canopée, 2019.

*Sécheresse des idées blanches*, livre réalisé avec le photographe Nathan R. Grison, Raz Éditions, 2019.

*Falaise*, livre pauvre réalisé avec l'artiste Chantal Giraud Cauchy, 2019.

*Filer le firmament*, livre réalisé avec l'artiste Hélène Baumel, 2019.

*Souffle de coton*, livre réalisé avec l'artiste Michel Remaud, Izella éditions, 2019.

*Pique la langue*, livre réalisé avec l'artiste Yvon Guillou, Éditions Transignum, 2019.

*Le Fantôme de Jorge Luis Borges*, livre réalisé avec le peintre, graveur et typographe Marc Granier, Éditions Les Monteils, 2019.

*Au pas du vent*, tableau-poème réalisé avec l'artiste Anne Slacik, Éditions Trames, 2019.

*t/r/a/n/s*, livre réalisé avec la photographe Laurence Briat, Éditions L. Briat, 2019.

*Aube*, livre pauvre réalisé avec l'artiste Michel Remaud, collection de Daniel Leuwers, 2019.

*Au bord du ciel*, livre (texte bilingue français / anglais) réalisé avec l'artiste britannique Annie Fforde, Mary Ann Editions (Halifax, Royaume-Uni), 2019.

*Epos*, livre pauvre réalisé avec le photographe Nathan R. Grison, « Hommage à Skënderbeu » de Daniel Leuwers et Reshat Sahitaj, 2019.

*Prima la musica*, livre (texte bilingue français / anglais) avec l'artiste britannique d'Annie Fforde, Mary Ann Editions, Halifax, Royaume-Uni), 2019.

## 2018

*Waldeinsamkeit*, livre pauvre, « De l'Allemagne » de Daniel Leuwers, 2018. Dans ce livre, Laurent Grison est à la fois poète et artiste.

*E pericoloso sporgersi*, livre de poésie réalisé avec l'artiste typographe Yves Olry, Éditions Color Gang, « Atelier », 2018.

*Hélice*, livre réalisé avec l'artiste Coco Têxèdre, Éditions Coco Têxèdre, 2018.

*Sidérer le silence*, Éditions Henry, « Les Écrits du Nord », 2018.

Dans cette anthologie internationale sur le thème de l'exil et des migrants, initiée et dirigée par Laurent Grison, sont réunis cinquante poètes contemporains, d'ici et d'ailleurs.

*Signe égal*, livre d'artiste réalisé avec le plasticien Yvon Guillou, Éditions Trames, 2018.

*Les feuilles de l'étant*, livre d'artiste réalisé avec la plasticienne Maria Desmée, 2018.

## 2017

*L'Homme élémentaire*, livre de poésie réalisé avec l'artiste typographe Yves Olry, Éditions Color Gang, « Atelier », 2017.

*L'Œil arpenté l'infini*, avec le photographe Nathan R. Grison, Éditions Jacques Flament, « Images&mots », 2017.

*Seuil*, livre d'artiste réalisé avec la photographe Laurence Briat, 2017.

*Biffure*, livre pauvre réalisé avec l'artiste Yvon Guillou, « Du Bellay » de Daniel Leuwers, 2017.

*Dans les veines des Cévennes*, livre réalisé, avec l'artiste Marc Granier, Éditions les Monteils, 2017.

*Langue de couleurs*, livre réalisé avec l'artiste Maria Desmée, 2017.

*Cil docile*, livre réalisé avec l'artiste Coco Têxèdre, 2017.

*Œil sein*, livre réalisé avec l'artiste Coco Têxèdre, 2017.

*Encorner la lune*, livre pauvre réalisé avec l'artiste Coco Têxèdre, « Gaspard de la nuit » de Daniel Leuwers, 2017.

## 2016

*Le Chien de Zola*, livre de poésie, Éditions Henry, « La Main aux Poètes », 2016.

Le livre a fait l'objet d'une adaptation scénique en 2017, à l'opéra Comédie de Montpellier, avec le comédien metteur en scène Stefan Delon et la violoniste Dorota Anderszewska, violon solo supersoliste de l'Opéra Orchestre national Montpellier Occitanie.

*Bruits*, avec l'artiste Yvon Guillou, Éditions du Littéraire, « La bibliothèque d'Orphée », 2016.

*Commissure*, avec l'artiste Coco Têxède, Éditions Coco Têxède, 2015.

*Brume*, livre réalisé avec la photographe Fabienne Forel, 2016.

*Suave*, livre réalisé avec la photographe Fabienne Forel, 2016.

*Prière sur le Mont Lozère*, avec l'artiste Robert Lobet, Éditions de la Margeride, « Passerelle », 2016.

*Souffle nu*, livre pauvre réalisé avec l'artiste Coco Têxède, 2016.

*Angle vif*, livre réalisé avec l'artiste Wanda Mihuleac, Éditions Transignum, 2016.

## 2015

*Anacoluthie*, avec le photographe Nathan R. Grison, Éditions Apeiron, 2015.

*Lumière si loin*, avec le plasticien Yvon Guillou, Éditions Transignum, 2015.

*La langue de l'entrelacs*, avec l'artiste Coco Têxède, Éditions Coco Têxède, 2015.

*Sol strié*, avec la plasticienne Anne-Marie Jeanjean, Tardigradéditions, 2015 (deux volumes).

*Vers l'hors-dans*, avec la plasticienne Coco Têxède, Éditions Coco Têxède, 2015. Ce livre fait écho à *L'espace du dedans* (1944) d'Henri Michaux.

*Le Tombeau de Georges Perec*, Éditions La Porte, « Poésie en voyage », 2015.

*La Pie funambule*, avec l'artiste Raphaël Ségura, Éditions R. Ségura, 2015.

## 2014

*Terrefort*, avec le plasticien Yvon Guillou, Éditions Les Cent Regards, 2014.

*Initiale convergence (Un voyage d'été)*, avec l'artiste Anne-Laure Héritier-Blanc, Éditions La Petite Fabrique, 2014.

*Insaisissable (Un voyage d'hiver)*, avec l'artiste Anne-Laure Héritier-Blanc, Éditions La Petite Fabrique, 2014.

*Paysage*, avec l'artiste Raphaël Ségura, Éditions R. Ségura, 2014.

*Bestiaire (poésie pour les enfants)*, dessins de l'illustratrice Sylvaine Jenny (monotypes et pastel), Éditions Sylvaine Jenny, 2014.

## 2013-2008

*Robinson dans les villes*, avec le photographe Nathan R. Grison, Éditions Atelier baie, 2013.

*Griffures de griffons*, avec l'artiste Yvon Guillou, Éditions Souffles, 2013.

Ce livre a obtenu le Grand Prix du Livre d'artiste de la Ville de Montpellier 2013.

*Vois des astres le détour*, recueil de poésie comportant une œuvre inédite de l'artiste britannique Isis Olivier, Lucie Éditions, « Poésie », 2013.

*Acoustique présence du cri. Poèmes*, recueil de poésie, Lucie Éditions, « Poésie », 2012.

*Arrachures dedans*, avec l'artiste Yvon Guillou, Éditions Voix d'encre, 2011.



***In Via à l'envi***, livre (leporello qui se déploie sur six mètres) réalisé avec l'artiste Yvon Guillou, Éditions Encre & Lumière, 2010.

***Noires. Vanitas vanitatum, et omnia vanitas***, avec l'artiste Yvon Guillou, Éditions Grèges, 2009.

***Lignes et points tillés***, livre réalisé avec l'artiste Yvon Guillou, Éditions de l'Espérou (éditions de l'École nationale supérieure d'architecture de Montpellier), 2008.

### **Contributions récentes à des anthologies poétiques**

***Metafora Współczesność***, contribution à une anthologie internationale de poésie contemporaine, Éditions Ridero (Pologne), 2023.

***Madness: an anthology of world poetry***, contribution à un ouvrage collectif (en anglais) rassemblant des poètes de 101 pays, RedPanda Books, 2023.

***127 Poetry voices***, contribution à l'anthologie internationale dirigée par Glorjana Veber (Slovénie) et Metin Cengiz (Turquie), 2023.

***The Year of the Poet X***, contribution à une anthologie internationale, Inner Child Press international, Pennsylvania (États-Unis), 2023.

***Plus de cent frontières***, contribution à une anthologie poétique, Éditions Pourquoi viens-tu si tard ?, 2023.

***Poesía sin fronteras VIII***, contribution à cette anthologie hispano-française qui rassemble 13 poètes espagnols et 13 poètes français d'aujourd'hui, Huerga & Fierro Editores, « Poesía » (Madrid, Espagne), 2022.

***8th Athens World Poetry Festival***, contribution à une anthologie poétique, Society of (de)kata/Poets Circle, Grèce, 2022.

***Os Dias da Peste*** - Centenário do Pen Internacional 1921-2021, contribution poétique à une anthologie internationale, Gradiva Publicações (Portugal), 2021.

***Paul Valéry : poésie perdue, poésie retrouvée***, contribution à l'ouvrage collectif (Journées Paul Valéry 2020, Musée Paul Valéry), Éditions Fata Morgana, 2021.

***Effraction 2 - Poseurs de lumière (Aux confins des sens)***, contribution à l'ouvrage collectif dirigé par Philippe Tancelin, Éditions L'Harmattan, « Témoignages poétiques », 2020.

***Poètes de l'AICL : une anthologie***, contribution, Éditions de l'AICL (Association Internationale de la Critique littéraire), 2019.

***Le Système poétique des éléments***, contribution au livre collectif publié à l'occasion du 150<sup>e</sup> anniversaire de la Classification périodique des éléments par le scientifique russe Dmitri Mendeleïev, Éditions Invenit, 2019.

***Peinture et poésie. Les peintres vus par les poètes***, Contribution poétique à un catalogue de la collection des peintures du musée Paul Valéry (Sète). Co-édition : Musée Paul Valéry, Éditions Edimip, 2018.

***L'eau entre nos doigts***, contribution à une anthologie sur le thème de l'eau, Éditions Henry, 2018.

***Carrés poétiques***, contribution poétique à un livre collectif, Éditions Jacques Flament, « Hors collections », 2018.

***Voix Vives de Méditerranée en Méditerranée***, anthologie du Festival international de poésie (Sète), Éditions Bruno Doucey. Contributions en 2017 puis de 2020 à 2024.

***L'Écritoire d'Estieugues***, recueil collectif publié chaque année sur le thème national du Printemps des poètes. Contributions de 2018 à 2024.

***Verbalisez l'Homme approximatif***, contribution à un livre collectif en hommage à Tristan Tzara, Éditions Transignum, 2016.

### Quelques préfaces

*Tu attends un bref transfert de sensations*, préface du livre bilingue français / anglais du poète Andrei Roman et de l'artiste Wanda Mihuelac, Éditions Transignum, 2023.

*Damnatio memoriae*, préface du livre de Marilyne Bertoncini (poèmes) et Florence Daudé (photographies), Éditions du Petit Véhicule, « Galerie de l'or du temps », 2023.

*Automne d'amour à Pristina*, préface du livre de Lan Qyqalla, poète de langue albanaise, Éditions L'Harmattan, « L'accent tonique – Poésie », 2023.

*Effacement en trois temps*, préface du livre trilingue (français, allemand, roumain) de l'artiste Mihai Zgondoiu et la poétesse Martine Magtyar, Editions Transignum, 2022.

*Portraits furtifs*, préface du livre (en français, hindi et anglais) de Sylvestre Clancier (poèmes) et Louimari Maudet (photographies), Editions Transignum, 2020.

*Ces Messieurs de A à Z*, préface du livre de Daniel Leuwers (poèmes) et Wanda Mihuleac (images), Éditions Transignum, 2020.

*Sable*, préface du livre (français / allemand) de Marilyne Bertoncini et Wanda Mihuleac, texte bilingue français / allemand, Editions Transignum, 2019.

*L'Encyclopédie de la ménagère de plus de 50 ans*, préface d'un livre d'artiste de Coco Têxèdre (la postface est de Gilbert Lascault), Éditions Coco Têxèdre, 2016.



**Béatrice Marchal**





Photo © B.M.





**Entretien avec  
Bernard Fournier**



**Bernard Fournier :** *Avant de publier de la poésie, tu as travaillé sur l'œuvre de Cécile Sauvage. Comment es-tu venue à elle ? Tu as aussi contribué ensuite à faire connaître l'œuvre de Richard Rognet. En quoi ces travaux ont-ils eu une influence sur ton écriture ? Quelle différence fais-tu entre l'écriture « savante » et l'écriture poétique ?*

**Béatrice Marchal :** Mon aventure avec Cécile Sauvage remonte à... 1978, lorsqu'Arlette Albert-Birot, qui avait été mon professeur, me dit un jour : « Vous, Béatrice, je vous verrais bien travailler sur Cécile Sauvage ». Quelques années plus tard, après un DEA sur O.V. de L. Milosz, j'ai renoncé à faire une thèse sur l'œuvre de ce grand poète dont la dimension ésotérique me dépassait. Je me suis alors souvenue de la petite phrase d'Arlette, ai trouvé, dans l'anthologie de la poésie féminine de Jeanne Moulin, quelques vers de Cécile Sauvage, extraits de *L'âme en bourgeon*, un ensemble de poèmes inspiré par la naissance de son premier enfant, le futur compositeur Olivier Messiaen. J'ai commencé à travailler sur cette femme qui parlait de la maternité – chose rare au tout début du XX<sup>e</sup> siècle – alors que j'attendais ma seconde fille. Sans savoir que commençait là une aventure de plus de vingt années, puisqu'après ma thèse, j'ai pu montrer, grâce à la découverte en 2002 d'écrits restés secrets, que Cécile Sauvage n'était pas seulement le chantre de la maternité mais aussi de la passion amoureuse.

Quant à Richard Rognet, il est un grand poète et un grand ami. Pour moi, la poésie est un compagnonnage ; ayant quelques compétences critiques, j'ai senti, devant la richesse de cette œuvre, qu'il était important d'apporter une contribution à sa mise en valeur. J'ai limité mon étude *Richard Rognet ou « l'ailleurs qui veut vivre »* à ses vingt-cinq premières années de poésie (1977-2002), soit déjà une quinzaine de livres.

Le travail critique est assurément complémentaire de l'écriture personnelle, il s'opère sans doute pour tout écrivain un processus souterrain d'« innutrition », pour reprendre un terme cher à Du Bellay. Je parlerai d'« influence » dans la mesure où, par cette fréquentation d'autres poètes et non des moindres, s'affine la sensibilité, le goût se forme par comparaisons implicites ; il n'empêche qu'il reste à tout poète

de trouver sa voix propre, absolument unique. Là est l'essentielle et infrangible différence entre critique et poète. Je dois avouer que, dans mon cas personnel (et sans nier que d'autres parviennent mieux à concilier l'un et l'autre domaine), il m'a fallu rompre sans égards avec le domaine purement intellectuel, « savant », pour rendre, après des années consacrées à l'étude et à l'enseignement, toute sa part à ce que la poésie réclame d'intériorité, et descendre plus profond dans ma sensibilité.

**B. F. :** *Tu as attendu longtemps avant de publier : j'imagine que tu as écrit bien avant ; vers quel âge ? Quelles ont été tes figures tutélaires ? Quels ont été les professeurs qui t'ont donné le goût de la poésie ?*

**B. M. :** Quand je me retourne sur ce qui m'a amenée à écrire de la poésie, je suis d'abord étonnée par le caractère à la fois nécessaire et non prémédité de mon parcours. J'ai certes retrouvé des poèmes et des textes écrits à l'adolescence, à titre de journal intime. Mais ce n'est qu'au tournant des années 2000 que je me suis mise à écrire véritablement. Je ne saurais pas bien définir le début exact d'une aventure en écriture que je cherchais confusément depuis longtemps. J'éprouvais un manque, je cherchais quelque chose ; alors que j'avais beaucoup joué du piano à l'adolescence, j'ai fini par arrêter, découragée de ne pas parvenir à un niveau qui m'eût satisfaite. J'ai aussi tenté un essai du côté de la peinture, pour comprendre très rapidement que je n'étais pas douée. Quant à l'écriture, sans doute mon admiration pour les grands textes auxquels m'amenaient la lecture, l'étude et l'enseignement, m'a-t-elle inhibée.

Pourtant, une première « alerte » avait eu lieu en 1981, quand la naissance de mon second enfant a réactivé le choc de la première – révolution, révélation. J'ai voulu lui donner un écho, en « fixer » (au sens photographique du terme) la force. J'ai écrit plusieurs poèmes que je tenais secrets. La forme en était déjà en vers libres, j'y mêlais impressions intimes et détails de la vie extérieure, pour ne rien oublier. Le premier avait pour exergue ces mots de Calderon : « porque el nacer / y el morir son parecidos », témoignant, s'il en est besoin, du mystère qu'ils étaient chargés d'exprimer.

Jusqu'en 1989, j'ai écrit, de façon sporadique, quelques poèmes ; il ne me venait pas à l'idée de me dire poète, ni de faire une œuvre. Je considérais naïvement ces textes comme une sorte de trésor personnel. À leur tonalité mélancolique se mêlaient des accents de Baudelaire,

Verlaine et, plus encore d'O.V. de L. Milosz, passionnément lu et relu au tournant des années 80 : je n'avais pas trouvé ma voix.

Je ne me souviens d'aucun professeur dont l'amour de la poésie m'ait marquée de façon déterminante mais quand il arrivait à ma mère de citer, à une occasion ou d'une autre, des bribes de poèmes connus, comme on en apprenait autrefois, j'en ressentais chaque fois une impression profonde. Plus tard la fréquentation assidue d'Apollinaire pour mon travail de maîtrise puis d'O.V. de L. Milosz et de Cécile Sauvage pour le doctorat, a certainement joué un rôle important.

À partir de 1995, le travail très exigeant de professeur en classes préparatoires m'empêchait de penser à des écrits personnels ; je n'en ai pas moins publié en 1999 chez Dunod, un petit ouvrage didactique, une sorte de panorama de *La Poésie française depuis Baudelaire*, avec une fiche sur chacun des auteurs principaux.

Au début des années 2000 un accident de santé a étrangement favorisé ma lecture de poèmes, quand, trop fatiguée pour lire longtemps, j'y trouvais, condensée, une matière capable de nourrir le cœur et l'esprit. J'ai dû mener une vie moins trépidante et plus intérieure, et, de ce fait, ressenti, de plus en plus pressant, le besoin d'écrire. Je dois beaucoup à la lecture des recueils de Philippe Delaveau, contemporaine de cette période, d'avoir perdu certaines idées fausses qui me paralysaient et d'avoir, au contact de sa prose poétique qui coulait avec bonheur, pu débloquer ma propre parole.

J'ai donc commencé à écrire. En octobre 2003 parut *Dérive du voyageur* de Richard Rognet. J'avais fait sa connaissance à Cerisy-la-Salle en 2001 et nous avions sympathisé. Il est venu me voir à Paris, m'a présenté une grande amie à lui, la poète Danièle Corre. Nous avons eu la chance de nous réunir pendant quelques années plusieurs fois par an, le temps d'une soirée autour de Georges-Emmanuel Clancier à qui nous vouions une commune et immense affection. Nous formions ce que GEC appelait l'« École du Trocadéro », où, après le dîner, chacun lisait ses poèmes. Les encouragements de ces trois poètes ont été déterminants, j'étais sensible à leur attitude, toujours bienveillante mais non dénuée d'exigence, une certaine réserve me faisait sentir ce qui n'allait pas. Tu as toi-même, cher Bernard, rejoint quelques années plus tard cette « École du Trocadéro ».

J'ai donc écrit petit à petit, poème après poème, sans jamais savoir ce que serait le suivant, ni s'il y en aurait un. J'ai expérimenté ce qu'était

vivre en poésie. Au bout d'un moment, on voit se dessiner des thèmes, des obsessions et... agir le remède au manque d'assurance.

À travers la répétition de certaines images, le retour de certains lieux, j'ai mieux compris qui j'étais, ce qui me tenait vraiment, profondément, à cœur et au cœur. Il m'a fallu, je le répète, « sauter le pas », c'est-à-dire délibérément rompre avec tout le bagage intellectuel, tous ces discours critiques, si pertinents fussent-ils, où, jusqu'alors, j'avais espéré percer le secret de la poésie. Il s'agissait dorénavant d'une expérience intérieure que nul autre ne pouvait faire à ma place.

Une fois que j'ai eu la matière de plusieurs recueils, j'ai essayé de trouver un éditeur ; j'ai connu l'attente, le découragement devant les réponses négatives et celles qui n'arrivent jamais. Plutôt que de perdre mon énergie à attendre et à me désoler, j'ai continué à écrire, et cette écriture qui ne tendait à aucune reconnaissance extérieure s'en est trouvée purifiée.

À l'automne 2009, j'ai envoyé mon dernier manuscrit en date aux éditions de l'Atlantique et 2010 a vu la parution de deux livres, *L'Épreuve des limites* et *La Remontée du courant* ; tandis que les éditions La Porte publiaient (après *Tant va le regard* en 2007) mes premiers poèmes réunis dans *La Baguette de coudrier*.

**B. F. :** *Tu es entrée tard dans le monde poétique parisien. Est-ce à cause de tes charges familiales (tu as cinq enfants), professionnelles (professeur de classes supérieures) ou peut-être d'un manque d'assurance ?*

**B. M. :** Sans doute cette venue tardive à l'écriture poétique doit-elle, à des degrés divers, à ces différentes causes. Mais peut-on parler de « retard », et par rapport à quoi ? L'essentiel est d'avoir trouvé la poésie, d'autant plus heureuse que je peux mesurer ce qu'elle a comblé de manque. Assurément il m'aurait fallu pour écrire plus tôt une disponibilité que je n'avais pas, mais la vie avec mes enfants, profondément désirée, fut pour moi une incontestable forme de poésie. Je n'en dirais pas autant des obligations professionnelles : même si j'ai aimé mon métier, je n'y ai pas trouvé le même accomplissement. La possibilité de prendre ma retraite prématurément a constitué une chance inattendue et tout à fait opportune.

Quant au manque d'assurance, lui aussi avait diverses causes, dont la première tient probablement à mon tempérament, la seconde à une origine provinciale et plusieurs déménagements à intervalles réguliers qui empêchent d'être « installée » et immédiatement reconnue, enfin une sensibilité trop vive pour rester indifférente à ce qui la blesse. La maturité peu à peu y remédie, apprend à communiquer avec plus de confiance.

**B. F. :** *Quoi qu'il en soit, tu as dû y gagner un regard critique : quel est-il ? Est-il difficile d'entrer dans ce monde ?*

**B. M. :** Il est sûr qu'il ne fut pas toujours facile d'entrer dans un monde de poètes qui se connaissaient depuis longtemps et partageaient une histoire commune, avec souvent des liens forts. Sans doute en va-t-il de la sorte dans tout milieu, quel qu'il soit ; à défaut d'être confortable, c'est du moins stimulant, il faut chercher à comprendre où l'on arrive, et ce qu'on peut apporter. En l'occurrence, la présidence du Cercle Aliénor que j'ai assurée, à la suite de Danièle Corre, de janvier 2013 à janvier 2023, m'a permis de nombreuses et belles rencontres avec nombre d'acteurs du monde de la poésie, puisqu'il m'incombait d'organiser chaque mois une séance sur un auteur ou un thème relatif à la poésie ou l'esthétique.

J'ai bien sûr rencontré chez certains un accueil immédiat, chaleureux, une gentillesse authentique, voire une aide précieuse confirmant à quel point la poésie est un compagnonnage. Quand un poète de la stature d'un Georges-Emmanuel Clancier vous assure qu'« il n'y a pas de doute, vous êtes poète », comment ne pas le croire et y trouver assurément un antidote sans égal à ses doutes... Je compte aujourd'hui dans ce monde la plupart de mes amis ; même sans les voir régulièrement, je me sens liée à eux profondément, ce qu'ils deviennent m'importe réellement.

**B. F. :** *Tu es originaire des Vosges : à la campagne ou en ville ? Tu as pu parler d'une relation conflictuelle : quelle est-elle ?*

**B. M. :** J'ai passé toute ma jeunesse jusqu'au bac à Épinal. Le lourd handicap d'un de mes frères ne nous permettant pas de voyager, mon père a construit, dès le début des années 60, une maison de campagne dans un petit village des Hautes-Vosges, point d'ancrage où nous passions en famille week-ends et vacances. Après la mort de mes parents,

mon mari et moi l'avons reprise, d'où mes fréquents retours dans cette région que j'aime, même s'il m'est arrivé, en effet, de nourrir, à l'âge adulte, des sentiments ambivalents à l'égard de ce pays car j'ai pu m'en sentir prisonnière, j'aurais aimé aller ailleurs, plus loin, au soleil... Mais lorsque j'ai commencé à écrire, je me suis rendu compte de ce que je devais à cette longue fréquentation des mêmes lieux, passés par le filtre de ma sensibilité. J'ai compris de façon certaine qu'on n'invente pas son imaginaire. L'importance de la nature dans mes poèmes témoigne dans cette perspective que le rôle du poète est de découvrir sa cohérence intérieure et de la respecter.

**B. F. :** *En quoi consiste le travail d'un poème ? Quel rituel est le tien ?*

**B. M. :** Il faut d'abord que m'arrive ce que j'appelle « la graine d'un poème », une impression, une émotion – quelque chose de dense et d'opaque tout à la fois – qu'il me faut amener au jour et clarifier. Cette graine peut prendre la forme d'une expression ou d'un vers. À partir de ce moment, elle ne quitte plus mon esprit ; il peut se passer un certain temps (au besoin, je griffonne quelques notes) puis vient le travail d'écriture, parfois rapide et relativement facile, souvent plus long voire laborieux, avant que m'apparaisse ce qui voulait se dire, que je cherchais à tâtons, plus ou moins consciemment.

Une fois le poème terminé, je le laisse « dormir » un peu ; j'y reviens plus tard, il n'est pas rare qu'il subisse alors des modifications, voire une transformation totale ; il me faut trouver un ton, sinon une musique où je reconnaisse ma voix profonde.

Je vis toujours peu ou prou avec un poème en tête, aussi n'ai-je guère, à vrai dire, de rituel, sinon que j'ai besoin, pour le travail d'écriture proprement dit, de repos et d'un calme relatif.

**B. F. :** *Ta poésie est intimiste qui cache des difficultés « Vint l'épreuve des limites / la raideur au lieu de la grâce » « De tant d'amour / si peu aura atteint la cible ». « Qu'y puis-je si / la lumière la plus précieuse / a l'ombre pour berceau ? » « à cause de « la joie qui t'a manqué », à cause d'une force « qui ne fut pas ton lot ».*



**B. M.** : Poésie intimiste, oui, dans la mesure où chaque poème naît d'une émotion, d'une impression ressentie si profond que je n'en prends pas forcément conscience sur le moment. C'est de la capacité qu'ont de résonner en moi un fait, une parole, un geste, si anodins puissent-ils paraître, que pourra advenir le poème. Le poème me semble avoir pour rôle de rétablir la continuité entre l'infime de ces petits faits vécus et l'émotion intime, le poème assure le lien entre soi et l'extérieur. Il restitue la vie extérieure appréhendée par la sensibilité du poète, une fois qu'il en a été nourri, informé. Je rejoins ce que dit magnifiquement Philippe Jaccottet : « Ce qui est vu autrement, ce qui est vu, en quelque sorte, de l'intérieur de nous-mêmes, bien que vu au-dehors, semble rejoindre en nous ce que nous avons de plus intime ou ne se révéler tout entier qu'au plus intime de nous » (in *Après beaucoup d'années*). C'est toujours la même invitation à descendre en nous-mêmes, pour mieux nous connaître et, tenter de rejoindre, tout au fond, ce que nous partageons d'universel avec les autres.

J'ai écrit quelque part vouloir « célébrer les noces du manque et de l'harmonie ». Il n'y a pas de poésie sans un sentiment de perte à l'origine, la séparation d'avec le Tout initial, à laquelle s'ajoutent ensuite les difficultés, voire les tragédies de l'existence et les deuils... En disant ce manque, en essayant du moins, toujours imparfaitement, de le circonscrire, il se produit, à partir de lui, quelque chose qui, sans l'annuler, ni même le compenser, est de l'ordre de la création, et a partie liée avec ce qui est beau, fait du bien – quelque chose qui, selon le cas, donne force ou consolation.

**B. F.** : *Mais on note toujours une lueur d'espoir : « Il n'existe pas de remèdes. // Mais d'autres possibles » (L'Épreuve des limites, 2011), « convertir la monnaie commune/ en pièces singulières ». La poésie t'a-t-elle aidée à « habiter l'instant » ?*

**B. M.** : Assurément ! Elle ne peut vivre sans un regard plus attentif sur le réel, à tel point qu'il en devient amoureux. La poésie permet de saisir la vie dans ce qu'elle est en propre, dépouillée des oripeaux dont la revêtent le pragmatisme et le discours de la société. Au fond, la poésie est peut-être l'art de renouer avec l'enfant éternel qui, en chacun de nous, n'a pas été complètement étouffé. Cet enfant sait voir, il est sage, d'un savoir bien supérieur à la prétentieuse raison, quand elle ne sait que capter et

réduire à ses normes une réalité qui la dépasse. Il est souvent besoin de consoler cet enfant, et alors, oui, l'instant peut être perçu dans sa pleine harmonie !



Grand Merci à toi, cher Bernard, pour tes questions qui témoignent de ton amicale connaissance.

Un Merci non moins chaleureux à Béatrice Bonhomme et à l'accueil qu'elle me réserve dans la revue *Nu(e)*, merci enfin aux lecteurs qui liront ces lignes et pour l'échange ainsi créé.



**Bernard FOURNIER**, Président de l'Association des Amis de Jacques Audiberti (*Métamorphoses d'Audiberti, une biographie, 1899-1965*, 2020 ; *Audiberti et le cinéma*, 2023) ; président du Cercle Aliénor, Secrétaire Général de l'Académie Mallarmé (*Histoire de l'Académie Mallarmé 1913-1993*, 2016), Secrétaire du comité de rédaction de la revue *Poésie/ Première*, Bernard Fournier est poète : *Hémon*, suivi d'*Antigone*, *Silences*, *Loin la langue*, 2019 ; *Vigiles des villages*, Prix Troubadours 2020 et *Dits de la Pierre*, 2022, Prix Louise-Labé 2023.

**Christine Dupouy**

L'imaginaire de la nature  
chez Béatrice Marchal



Pour qui, comme moi, n'a connu Béatrice Marchal que dans un environnement urbain, il est étonnant de la découvrir en poète habitée par la nature. Comme la plupart des « poètes du lieu » (Char, Follain, Frénaud, Pierre-Albert Jourdan etc.) que j'ai étudiés dans mon livre<sup>1</sup>, elle est le plus souvent citadine dans la réalité, mais les jours passés dans un cadre naturel (Vosges, Dolomites, Périgord, bord de mer...) occupent l'essentiel de son imaginaire, et l'on pourrait croire qu'elle y demeure toute l'année.

Comme l'indique la notice biographique à la fin d'*Élargir le présent*<sup>2</sup>, tout remonte sans doute à l'enfance vosgienne. Béatrice Marchal est en effet comme la plupart des poètes du lieu d'origine provinciale, et elle en gardera la nostalgie des paysages naturels. Elle n'a pas toujours aimé les Vosges, à un certain moment de sa vie devenues lieu de vacances familiales quasi exclusif, mais lorsqu'elle est entrée en poésie au début des années 2000 – sa première parution date de 2007 – c'est un flot d'images empruntées à la nature qui a ressurgi, vosgiennes et pas seulement, les Vosges étant comme une matrice de type élémentaire, au sens où l'entendait Bachelard. C'est ainsi que dans son œuvre on trouve peu de sapins mais beaucoup d'eau, sources, lacs, rivières et surtout espace maritime, donc bien loin des Vosges.

Nous avons choisi de travailler sur les recueils les plus récents où cet imaginaire est désormais bien en place, tout en remontant aux commencements avec *D'Absence et de lumière*, publié en 2016 chez Delatour, éditeur des débuts, mais reprenant des poèmes écrits en 2006-2007. Nous aurons donc une vue surplombante de l'œuvre. Les livres retenus, outre *D'Absence et de lumière (DAL)* et *Élargir le présent (ÉP)*, déjà mentionnés, sont *Résolution des rêves* (L'Herbe qui tremble, 2016), *Un jour enfin l'accès* suivi de *Progression jusqu'au cœur* (L'Herbe qui tremble, 2018), *Derrière attendait l'espace* (L'Herbe qui tremble, 2022).

---

<sup>1</sup> Christine Dupouy, *La Question du lieu en poésie, du surréalisme jusqu'à nos jours*, Amsterdam-New York, Rodopi, 2006.

<sup>2</sup> Béatrice Marchal, *Élargir le présent* suivi de *Rue de la Source*, Beaugency, Le silence qui roule, 2020, p. 93. Nous renverrons désormais directement à cette édition avec l'abréviation *ÉP*.

Nous renverrons directement à ces éditions avec les abréviations suivantes : *RR*, *JEA*, *PC*, *DAE*.

### ***Du pays réel à l'imaginaire***

L'enfance est inspiratrice – nourrit la poésie : « Je reconnais, chaque printemps, entre feuillages / et chants d'oiseaux, discrète, libérée, / cette parole de l'enfant toujours présent. » (*JEA*, 161) Au début du recueil, Béatrice Marchal évoque « le cadre et le climat de [s]a petite enfance » (*JEA*, 67). Et encore, au tout début d'*Élargir le Présent* : « Dans ce pays arpenté depuis l'enfance, il est rare / de prendre un chemin inconnu. » (*ÉP*, 11)

Dans *D'absence et de lumière*, tout part du réel, sans que l'on sache de quel pays il s'agit, et Béatrice Marchal dit bien « pays » comme Frénaud, lieu auquel on est attaché, « lieu » qu'elle emploie par ailleurs étant plus général, quasi abstrait, alors que derrière le pays il y a le « paysan ». « Habiter en poète », disait le philosophe allemand. Renvoyer aux seules Vosges serait restrictif – mais les châtaigniers, les lauzes ne sont guère vosgiens –, pays doit s'entendre au sens fort, heideggerien : « Au pays d'élection / nous retrouverons / les fossés mauves de bruyère / le salut des châtaigniers // sur les marches du ciel / de gros nuages blancs // et le rêve au loin d'un toit de lauzes » (*DAL*, 85).

On n'est pas loin du haïku, fragment du monde, avec toutefois le recours à des pluriels déréalisants, qui ouvrent sur l'ensemble de l'espace : « Saison des ombres qui s'allongent / au sol comme dans le ciel les nuages, / ombres qui se rassemblent / en de longs crépuscules immobiles / que troue le reflet des rivières. » (*JEA*, 79). Le liseron de *Progression jusqu'au cœur* peut appartenir à n'importe quel pays (*JEA*, 174) et le poème suivant s'ouvre sur la désignation remarquée par Barthes – Ça ! Doigt pointé, exprimée en français par l'interjection « Ah ! » : « Ah ! la mer à la rencontre du ciel / quand on ne sait où tous deux se confondent / et qu'il ne reste que du bleu », écho de l'*Histoire de bleu* de Maulpoix, mais aussi du fameux poème « L'Éternité » de Rimbaud : « Elle est retrouvée. / Quoi ? – L'Éternité. / C'est la mer allée / Avec le soleil<sup>3</sup>. » La mer, le ciel, le bleu, à l'absolu.

---

<sup>3</sup> Arthur Rimbaud, « L'Éternité », « Vers nouveaux et chansons », in *Œuvres complètes*, édition d'Antoine Adam, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade 1972, p. 79.

Un peu plus haut dans *Un jour enfin l'accès*, Béatrice Marchal évoque, comme a pu le faire Marteau dans *Le Temps ordinaire*, un écureuil puis une mésange et celle-ci est intéressante parce que sous la simple évocation bucolique se fait jour une dimension métapoétique. L'oiseau par son chant est un modèle pour le / la poète. Sa modestie encourage l'écrivaine : « À coups de bec obstiné / la mésange pioche des morceaux / de ciel bleu dont elle tire / une unique note / qu'elle répète à tue-tête, / elle chante, inlassable et qu'importe / qu'elle soit moins douée que merles / ou rossignols ! » (*JEA*, 165)

Ici Béatrice Marchal file finement la métaphore *in absentia*, le comparant – le / la poète n'étant pas nommé. Mais à plusieurs reprises on peut noter l'emploi d'outils de comparaison, « tel » (« *tel* le feu qui longtemps avait couvé en toi », (*JEA*, 26. Nous soulignons), « comme » (« l'automne approche, on se réchauffe / au soleil *comme* à la voix d'un ami », *DAE*, 51. Nous soulignons), « à l'image de » (« montagnes à l'image de notre être », *Un jour*, 84. Nous soulignons), « le signe » (« le signe d'un retour », *Un jour*, 32. Nous soulignons).

Se fait jour une double démarche, qui va tantôt du concret à l'image, ainsi dans *Résolution des rêves* à propos de sa fille Claire, installée au Canada : « Il faisait froid dans les rues enneigées / et silencieuses d'Ottawa. / [...] ce pays d'arbres et de forêts. // Jeune érable scintillant au soleil, /tu y as pris racine [...] » (*RR*, 66). Et inversement on peut passer de l'humain à la nature. C'est ainsi que l'on peut lire dans *Résolution des rêves* : « De nos sourires / [...] ne reste / que feuilles vertes [...] » (*RR*, 49). Il y a osmose entre la nature et les humains : « saison des passages // la nôtre par excellence [...] » (*JEA*, 171).

Un peu à la manière de La Fontaine, la leçon apparaît à la fin du poème. Par exemple, au début d'*Élargir le présent*, après deux strophes consacrées aux terriers, vient la pointe : « Admire les terriers et ne crains plus / d'avoir, quand rien ne le distrait, l'esprit aussi / blanc qu'une page où rien de vivant ne s'écrit. » (*ÉP*, 13) Cependant le poème peut être entièrement sous le signe de la leçon, avec des impératifs et des injonctions du type « il faut ». Béatrice Marchal s'adresse à elle-même, mais les recommandations peuvent être prises à leur compte par les lecteurs / lectrices : « – attend contre toute apparence / que les chants recommencent / et sur les grains germés s'épanouisse la plante. » (*JEA*, 90)

La leçon du monde est souvent d'ordre métapoétique. Béatrice Marchal comme son ami Richard Rognet aime à employer le terme de

« mots », comme on le voit dans *Un jour enfin l'accès* : « il faut encore battre comme le grain / des épis récoltés, / avec, en guise de fléau, des mots / qui séparent la balle aveugle, / extraient la pulpe du vécu. » (*JEA*, 86)

La nature enseigne à écrire : « – des mots [...] / accostent / dans la mémoire avec la douceur de ces vagues / dont on ne sait où ni comment elles naquirent [...] » (*ÉP*, 26). À la « nature morte » française, Béatrice Marchal préfère la vie de l'anglais « *still life* » – pommes à la Cézanne (*JEA*, 28). Pour elle, la nature est vie – plus forte que la mort. Célébrer la nature, c'est célébrer la vie.

La nature est paroles, et inversement les mots sont évoqués en termes naturels : « Contre des paroles qui, l'air de rien, vous hachent / et couchent comme la grêle sur les blés, / il faudrait la légèreté des graines / portées par les pompons de cils blancs que le vent / éparpille [...] » (*JEA*, 138). Mais il n'est pas évident de comprendre ce que veut nous dire la nature, même si l'on est poète : « Tout l'été le fuchsia par sa cascade / de lampions et la grâce de ses fleurs / suspendues m'a parlé / un langage qui m'est resté / indéchiffrable malgré ses accents / divers au gré des vents. » (*JEA*, 183)

La deuxième strophe du poème toutefois est plus optimiste, et culmine avec l'évocation de la « vie à l'état brut ». Il y a en quelque sorte tautologie, la nature est la vie et c'est la vie qu'elle nous enseigne : « Tout l'été j'ai regardé écouté / cette parole qui était aussi bien geste d'offrande éclat de rire explosion / de lumière – noyau de vie à l'état brut. » (*JEA*, 183)

Échange, c'est dans la nature que se trouve l'explication de l'intime, encore faut-il savoir l'entendre : « Si nous avions compris / le dialogue des cerisiers en fleurs / et des monts enneigés, ce qu'ils se répondaient / peut-être aurions- nous déchiffré / quels liens se nouent dans ce qui sans cesse s'entasse / pêle-mêle en nous et où se trouve, au-delà / de nos contradictions, notre saison intime. » (*JEA*, 181) Ici se nouent les deux grandes inspirations de Béatrice Marchal, la nature bien sûr, mais tout aussi importante sinon plus, l'écriture de l'intime.

Enfin il ne faudrait pas oublier que la maison d'édition de Béatrice Marchal s'appelle « L'herbe qui tremble », nom bucolique que salue l'écrivaine en lui consacrant un beau poème : « *L'herbe qui tremble et qui reluit* / dans nos contrées a l'épaisseur / des prairies de montagne. Elle offre / au vent des mots de liberté / que de leur sève ont allaités / ses hautes graminées [...] » (*JEA*, 172).



## **Lieux**

Béatrice Marchal emploie souvent le terme de « lieu », qui doit être entendu au sens fort, comme « lieu d'une vie neuve » (*ÉP*, 30). C'est là où l'on se sent bien, en écho à Jaccottet : « sésame du lieu retrouvé », écrit-elle (*RR*, 47), « longtemps cherché » (*DAE*, 46), et encore « Il y a des lieux où l'on voudrait s'attarder » (*DAE*, 49).

Dans *Paysages avec figures absentes*, l'habitant de Grignan s'attaque directement à la question du lieu : « Plus particulièrement : qu'est-ce qu'un lieu<sup>4</sup> ? » Foin des théories, « c'est dans le sentiment de l'évidence que le site se fait reconnaître<sup>5</sup> ». Et Jaccottet : « on cesse, enfin, d'être désorienté. [...] Murmurante plutôt qu'éclatante, une harmonie se laisse percevoir. Alors, on n'a plus envie de quitter cet endroit, de faire le moindre mouvement<sup>6</sup>. » Dans cette postérité, le lieu pour Béatrice Marchal est révélation, elle en scande le nom avec la référence au vocabulaire du lieu, puisqu'elle nomme le centre : « N'est-il pas tout au fond de soi au *centre* / un *lieu* où la tendresse a reflué, / refoulée par nos réticences, / nos reculs, nos raideurs, un *lieu* / où la dureté s'amollit / et laisse place à des larmes non de tristesse / mais d'émotion [...]. (*DAE*, 80. Nous soulignons).

Ce n'est pas un hasard si au commencement est un nom de lieu magique, Gerbépal, que Béatrice Marchal glose dans *Progression jusqu'au cœur*. Les sonorités sont disséminées dans le poème ; « Ce nom qui mêle les *gerbes* des champs / moissonnés au mystère de l'*opale* / est celui d'un village / qui enivra l'enfant / du lait de ses brumes et des reflets changeants / de ses collines et ruisseaux [...] » (*JEA*, 162. Nous soulignons). Enfin pour la croyante, le lieu peut être l'au-delà, « lieu de lumière » où demeure désormais son père (*JEA*, 71).

## **La nature dans la ville**

La ville peut laisser place à la nature, que l'on perçoit dès l'intérieur de l'appartement par le biais de l'arbre de Noël – sapins des Vosges (*RR*, 17). Dans *Un Jour enfin l'accès*, page 29, la poète, du fond de son lit où

---

<sup>4</sup> Philippe Jaccottet, *Paysages avec figures absentes*, Paris, Gallimard, 1976, p. 128.

<sup>5</sup> Christine Dupouy, *La Question du lieu en poésie, du surréalisme jusqu'à nos jours*, *op. cit.*, p. 91.

<sup>6</sup> Philippe Jaccottet, *Paysages avec figures absentes*, *op. cit.*, p. 128-129.

la cloue une mauvaise grippe, entend s'ébattre des oiseaux. Les merles, dont il est beaucoup question dans cette œuvre, au cœur de la ville donnent une leçon de poésie : le chant intérieur de la poète et les déclarations des merles amoureux se font écho (*JEA*, 92). L'insomnie est souvent propice au surgissement de la nature dans la ville : « Nuit de décembre, trois heures / et l'insomnie invincible // Dans le halo des réverbères les immeubles / de pierre dressés impassibles. Il m'a semblé / qu'un chant d'oiseau trouait l'épais silence [...] » (*JEA*, 177).

Les contraires se renversant, c'est le quotidien le plus ingrat qui permet l'accès au plus profond de la nature. Les poètes exilés de leur lieu natal n'y sont que plus sensibles. Dans *Élargir le présent* on peut lire, page 53 : « ce n'est qu'à des yeux inquiets / rivos à un quotidien lassant / dans une quête assidue // que s'ouvre la profondeur /de ses paysages [...] ».

« Un jour, je sentis que sous le pavé de Paris il y avait la terre », écrit Follain dans un incipit mémorable<sup>7</sup>, et de même Béatrice Marchal dans un poème de *Derrière attendait l'espace*, après avoir évoqué des animaux dans un cadre urbain, fait le lien entre la ville et la campagne : « La veille / au crépuscule, un renard avait traversé / la rue, élégant, furtif, au cœur de la ville // soudain enchantée, révélant quels liens / la rattachent à une terre [...] » (*DAE*, 25).

Béatrice Marchal aime voir des animaux sauvages, et c'est en termes franciscains qu'elle s'exprime pour en parler. Ainsi s'adresse-t-elle au « frère chevreuil » (*DAE*, 58), qui dans sa fragilité d'ailleurs lui ressemble, mais dont l'animalité toutefois ne disparaît pas. En quelques vers, quelques traits – esquisse –, la poète sait très bien l'évoquer : « Sur le qui-vive / prêt à l'esquive // dans un bond – presque / un envol [...] » (*DAE*, 58).

La nature peut se révéler dans toute son intégrité alors même qu'elle a été attaquée par l'homme – le bitume de la route : « Chaque fois que revient le calme / en moi, c'est le petit ruisseau d'eau claire / que je revois, tel qu'on l'aperçoit de la route / où chaque fois nous nous arrêtons [...] » (*RR*, 23). RER ou train de banlieue, autant de modes de transport vers la beauté d'une nature qui en fait la poésie : « Elles chantaient au bord du RER / dans trois iris fleuris, ces quelques notes / qu'un lilas mauve reprenait un peu plus loin, / bientôt amplifiées par le cœur d'une glycine [...] » (*JEA*, 187). Et encore, dans *Résolution des rêves*, page 79 : « De la vitre d'un train de banlieue tu regardes / le ciel bleu sans nuage

---

<sup>7</sup> Jean Follain, *Paris*, Paris, Phoebus, 1978, p. 17.

auquel répond / à travers les maisons, le bleu d'une rivière / en contrebas et sur la rive un arbre en fleurs. » C'est pourquoi il convient de ne pas négliger « ce parking / sans intérêt ni grâce » où peut apparaître « le lavis d'une branche / aussi léger que le vent dans les feuilles / de l'arbre situé juste derrière. » (*JEA*, 30) Béatrice Marchal admet cependant que les sentiers respectueux de la nature sont plus porteurs que la grand-route, « veines de la terre où s'écoulent / en file les marcheurs drainés plus sûrement / dans leurs méandres que par la grand-route // vers le cœur de la vie. » (*ÉP*, 49)

Le premier poème de *Rue de la Source* s'ouvre sur le contraste entre la paix du jardin et la réalité cruelle de la mort (*ÉP*, 75). Dans la ville, la promenade permet de retrouver des éléments naturels, signes de vie alors que la mort rôde : « nous devenions sensibles / à tout ce qui nous saluait sur le passage / – un chant d'oiseau en dépit de sa surdité, / les arbres qui reverdisaient / la pluie ravivant les rosiers – » (*ÉP*, 76). Au seuil de la mort, le père ne pense qu'à son pays natal : « Rue de la Source, sa dernière résidence, / ce n'était pas chez lui, il n'y resterait pas, / il voulait revenir dans son village, / retrouver les siens, revoir ses sapins [...] » (*ÉP*, 78). Et sa fille en écho, dans l'ultime poème de cet ensemble consacré au père : « Loin de la rue de la Source l'été / m'a menée au pays qui fut le sien / je salue pour lui les sapins [...] » (*ÉP*, 90)

La maladie de la mère, qui précède celle du père, est aussi une leçon de vie. Aux questions du naître et du mourir, qui pourraient s'échanger, répond la nature : « Le jour anniversaire de ta mort / à la fin de février précède de peu / celui où tu me mis au monde, /naître et mourir choses semblables / pourraient-ils inverser leur ordre ? // Les chênes m'ont donné une réponse [...] » (*ÉP*, 22). Giono titrait sur *Le Chant du monde*, Béatrice Marchal salue le « chant de la vie » célébré par les herbes (*DAE*, 44), et de même dans un poème de *Résolution des rêves*, scandé par l'anaphore du mot « bourgeon », elle fait écho à *L'Âme en bourgeon* de sa chère Cécile Sauvage : « bourgeon qui bientôt se reforme / et traverse, confiant, le long hiver [...] » (p. 22)

## Cosmos

La nature, chez Béatrice Marchal, se fait donc discrète, car souvent urbaine, mais paradoxalement tout peut se renverser, l'individu ouvrant sur l'immense, par sa dimension cosmique. Il y a d'abord de façon plus

courante harmonie entre le Je et le monde. S'interrogeant sur son identité, dans *Élargir le présent* la poète s'adresse à la rivière : « âme de la rivière, qui je suis / c'est toi qui me le dis / en toi je me retrouve [...] » (*ÉP*, 15). Dans *Un jour enfin l'accès*, elle est « à l'unisson du monde » : « Ce pays de montagne et de forêts / qu'à l'unisson du monde / nous traversons en hôtes familiers [...] » (*JEA*, 24). Mais de façon quasi ésotérique, en raison de sa date de naissance, un vingt-neuf février, elle est sous le signe des astres, comme elle l'explique dans *Résolution des rêves* : « Je suis venue au monde un vingt-neuf février / le jour où la terre, obligeante, attend / le soleil pour que tous deux d'une même course / perpétuent la lumière de chaque saison. » (*JEA*, 81). Dans *Élargir le présent*, le rapprochement entre la femme, la mer et les astres n'est pas une métaphore banale – est remotivée : « ô femme, vaste mer / qui respire et bouge au rythme des astres. » (*JEA*, 65) Il était question un peu plus haut, resituant le poème dans l'immensité de l'espace, « d'un homme un dieu – comment le sauras-tu –, les bras emplis des promesses d'un horizon / aux aubes éblouies, aux couchers flamboyants [...] » (*ÉP*, 65)

Tout ceci est rendu possible par le recours aux éléments, l'eau essentiellement – Béatrice Marchal aime à dire qu'elle est née sous un signe d'eau, le Poisson. Une nouvelle fois, il y a en même temps l'eau réelle, mer, lac, rivière, dans laquelle on peut nager, en harmonie avec le monde, et l'eau des rêves, comme l'avait bien compris Bachelard. Il y a de nombreux rêves chez Béatrice Marchal, marquée par l'analyse, et de manière récurrente apparaît l'eau, qui envahit tout et interrompt le chemin : « Je saurai jamais pourquoi / après tant d'efforts, de recherche, / l'eau soudain envahit l'espace / de mes rêves et me barre la route [...] » (*DAE*, 68). Ou encore, dans *Élargir le présent* : « L'eau est revenue une fois encore / envahir le chemin que j'allais emprunter, / sont restés vains mes efforts pour comprendre / ce que recouvre ce rêve qui se répète / depuis trop longtemps, obstacle au désir / d'avancer, je voudrais me libérer / du passé où il s'ancre, où se réactive sa force / et prendre, sans regarder en arrière, / un élan définitif vers la vie [...] » (page 19). Et ici intervient une figure de l'eau, à la fois réaliste et symbolique, la source – n'oublions pas qu'un des recueils s'appelle *Rue de la Source*, hasard objectif qui a fait que le père de l'écrivaine a fini ses jours dans ce lieu au nom de commencement. Dans un renversement un peu étonnant, passant de l'inondation au frêle filet de la source, l'eau de négative redevient positive, magie des fontaines médiévales où l'on boit et apparaît une fée – « sirène » dit Béatrice Marchal en parlant d'elle-même : « cette source,

qui d'autre t'aurait-elle / montré sinon un être hybride, / mal adapté au monde des humains [...] » (DAE, 95). Le couple inondation / source intervient à plusieurs reprises, dans *Derrière attendait l'espace* : « Et si la digue construite avec soin / contre des eaux censées tout emporter / ne cachait qu'une source [...] » (DAE, 94) et *Élargir le présent* : « l'eau qui me barre le chemin vient d'une source / oubliée, il me faut y boire / retrouver ce qui n'a cessé de vivre / en secret au plus profond de moi [...] » (DAE, 19). L'eau a partie liée avec l'inconscient, et la frontière entre songe et folie s'avère poreuse : « je me sais, moi, au bord / de la folie, / submergée par le reflux d'une vague / qu'à grand mal depuis longtemps je repousse [...] » (DAE, 70).

Enfin, forme atténuée de l'eau, la pluie, que Béatrice Marchal célèbre comme Richard Rognet dont elle est proche – Richard est en train de composer des œuvres croisées, un quatrain de lui, un autre de Béatrice etc., qu'il appelle *Échos et ricochets*. Là encore, il y a un double visage, pluie de printemps positive et allègre : « La pluie de printemps se moque bien d'être / importune, elle tombe avec entrain, / presque joyeusement sur la couleur plus vive / des roses, sûre d'apporter / à la terre une eau nécessaire [...] » (ÉP, 35). Elle peut néanmoins, comme cela est plus courant, être associée à un sentiment de tristesse : « Sous la pluie de printemps / qui fouette sans répit les pentes / des monts avec fureur, / les feuillus en giclées de clarté semblent / sur le vert foncé des sapins / indifférents à un chagrin / dont les nuages pressés peignent l'intensité. » (JEA, 20). Cependant même dans ce poème il y a du positif, le négatif étant une épreuve momentanée, débouchant sur un plus grand bonheur. Les arbres « tiennent, sûrs / qu'au bout de leur ferveur vaincra la vie, / l'été triomphera dans la lumière. » (JEA, 20). Et dans un texte de *Derrière attendait l'espace*, on voit bien le caractère nécessaire de cette pluie printanière. Certes dans un premier temps elle donne « envie de pleurer » mais tout culmine sur les bienfaits de cette pluie pour le monde, végétation mais aussi humains : « la pluie de juin murmure / qu'il existe encore des hommes au cœur doux // une goutte s'attarde sur la rose, / jamais plus intense ne fut l'éclat des fleurs. » (DAE, 54).

Toutefois, les contraires s'appelant, l'eau n'est pas le seul élément convoqué. Certes elle est dominante, mais le feu n'est pas absent, comme dans ce poème de *Progression jusqu'au cœur*. Béatrice Marchal, après avoir convoqué « la foudre », « la vague aussi » « ou la cascade encore », conclut sur leur caractère interchangeable : « Foudre, vague / feu et eau l'un ou l'autre l'un et l'autre [...] » (JEA, 188). Un animal à dimension

ésotérique, la salamandre, réunit les deux éléments : « l'eau devient feu / et toi salamandre / sans fin dans la flamme / vivante » (*RR*, 46). Dans *Derrière attendait l'espace*, sont même associés trois éléments, bien sûr le feu et l'eau, mais aussi la terre – ne manque que l'air. Comme souvent chez Béatrice Marchal, on part de l'animal réel pour aboutir au symbole : « sous une pierre l'éclat / jaune d'une salamandre dans l'ombre / alliait à son pouvoir de vivre / sur terre et dans les eaux, le don / de traverser le feu indemne [...] » (*DAE*, 32).

Au sein de la nature, tout s'échange : l'orge peut devenir cytise, et plus étonnant, jeunes chats s'ébattant sur un perron, mouvement qui fait écho à celui du vent (*JEA*, 17). La métaphore animale se poursuit avec « la fourrure des herbes hautes », et dans l'ultime distique on renoue avec l'isotopie végétale avec les « trois iris » qui aboutissent à une pointe : « Il suffisait de trois iris » – motif qui se retrouve à la fin du livre, « Elles chantaient au bord du RER / dans trois iris fleuris » (*PC*, 187), trois, chiffre magique – « pour qu'un jardin devînt un temple. » (*JEA*, 17) On passe de l'espace des champs, rare chez Béatrice Marchal, à celui du jardin, lieu aimé de la poète. Le temple, selon Heidegger, est effectivement un enclos : « Par le temple, le Dieu peut être présent dans le temple. Cette présence du Dieu est, en elle-même, le déploiement et la délimitation de l'enceinte en tant que sacré. Le temple et son enceinte ne se perdent pas dans l'indéfini<sup>8</sup>. »

## ***Arbres***

Nous terminerons sur les projets de Béatrice Marchal, dont sont gros ses derniers recueils. Béatrice Marchal écrit actuellement sur les arbres, déjà très nombreux dans son œuvre. L'arbre peut être féminin – maternel, scène d'allaitement : « Il monte aux arbres un lait / de tendresse que sucent / les feuilles nouveau-nées » (*JEA*, 19). Le chêne est privilégié, arbre noble évoqué à propos du père, pour en dire toute la qualité jusqu'à la dégradation de l'extrême vieillesse : « Je pense à toi, mon Père, semblable / à ce chêne, aujourd'hui dépouillé / par l'âge de presque tout. » (*JEA*, 71). Masculin certes, mais ici sur le déclin. Le chêne est perfection, comme cela apparaît dans le texte préliminaire d'*Avant que ne*

---

<sup>8</sup> Martin Heidegger, « L'origine de l'œuvre d'art », *Chemins qui ne mènent nulle part*, Paris, Gallimard, « Tel », 1986, p. 44.

*s'éteignent les étoiles*. Il est l'acmé d'un vaste paysage comme il y en a peu chez Béatrice Marchal, sorte de point suprême. Le chêne est lieu rayonnant, plutôt qu'arbre concret, ce qui serait réducteur : « Un paysage s'était ouvert, calme et beau, qui intégrait l'ancien et le nouveau, dans l'ampleur et l'harmonie. Celui qui m'en avait offert l'accès » - le recueil s'intitule *Un jour enfin l'accès* – « devait s'en retourner, il mentionna un nom de lieu qui évoquait un chêne. » (*JEA*, 63)

Autre arbre privilégié, dont la contemplation est source de sagesse, le platane, archétype de ce genre de végétation : « Platane majestueux au milieu du parc / ou arbuste ordinaire poussant à l'écart, / c'est toujours la même beauté changeante, / d'une richesse imprévisible, chatoyant / de blondeur orangée, d'or vieux ou d'écarlate » (*JEA*, 56). Le platane garde longtemps ses feuilles, ce qui en fait un modèle de permanence, mais l'arbre en général dit plus souvent le changement de saison, et l'automne est une image de la vieillesse : « Vieillir comme le mélèze à l'automne [...], note Béatrice Marchal dans *Un jour enfin l'accès* (*JEA*, 72). Mais bien sûr c'est aussi le printemps – le retour de la vie.

L'arbre peut être solitaire (chêne, platane, mélèze, pin...), mais également faire partie d'une réunion de diverses espèces, comme cela apparaît dans un texte écrit en italique comme l'était le paysage au chêne. Dans un lointain souvenir du « Dormeur du val » de Rimbaud, Béatrice Marchal évoque « ce creux de verdure où se rassemblent pins, sapins, mélèzes et encore, à côté du grand chêne, des hêtres gracieux, quelques bouleaux, un jeune houx » inséparable de la végétation du sous-bois : « au sol, une mousse épaisse parsemée de graminées, des myrtilles, des genêts. » (*JEA*, 83)

En des termes que ne renierait pas Bonnefoy, c'est *ici* et non dans *les lointains* que se trouve la clef de l'énigme (*JEA*, 83). *Là-bas* doit se transformer en *lieu*, il faut rejoindre ceux qui ne sont pas nommés avant la fin du poème, les arbres, eux dont la sagesse « ouvre grand les portes intérieures. » (*JEA*, 157). Ils sont présence accueillante, protectrice, et sous forme de forêt symbolisent la confusion du Ça, qui s'oppose à l'ordre un peu trop strict du jardin, nature domptée – Moi, Surmoi ? Ce poème est sans doute particulièrement important puisque son premier vers correspond au titre du recueil : « Un jour enfin l'accès // on quitte le jardin / savamment agencé / aux allées bien tracées // on pénètre dans la forêt / on avance dans l'inconnu / d'un espace non quadrillé, sans ordre, / jusqu'à ce que voix et vent se confondent / et qu'une vie insoupçonnée jaillisse / au milieu de soi, au centre d'une forêt / où tout reste fidèle à

l'impulsion première [...] » (*JEA*, 91). Tout est impulsion, élan – la vie même.

Ainsi Béatrice Marchal se situe-t-elle dans la postérité des poètes du lieu de la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle, et en même temps renouvelle le genre, évoquant en particulier la nature dans la ville et à la suite de Bachelard développant la magie des éléments. Donc, toujours le lieu, mais bien au XXI<sup>e</sup> siècle, rare femme de l'univers francophone après Anne Perrier à explorer ce domaine.



**Christine DUPOUY**, professeure émérite à l'université de Tours, est spécialiste de la poésie des XX<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècles. Elle est notamment l'auteure du Dossier Belfond *René Char* (1987), *La Question du lieu en poésie, du surréalisme jusqu'à nos jours* (Rodopi 2006), *André Dhôtel. Histoire d'un fonctionnaire* (Aden 2008), *Jacques Réda ou la généalogie d'une œuvre* (Hermann 2017). Elle prépare actuellement une suite à son livre sur le lieu.



**Michel Passelergue**

Béatrice Marchal,  
La poésie pour élargir le temps

Dans un poème de *La Baguette de coudrier*, Béatrice Marchal formulait avec simplicité une manière d'art poétique :

Poètes ceux qui ont renoncé  
à d'ambitieuses conquêtes,  
contents d'un butin  
qui luit au bout de leurs mots.

Elle suggérait que la spontanéité de l'impulsion verbale pouvait susciter le pressentiment d'une « totalité » à la fois « proche et hors d'atteinte ». L'ambiguïté inhérente à la quête poétique est liée à l'interaction de la mémoire et de l'intuition. L'insaisissable nature du temps constitue l'enjeu profond d'un véritable face-à-face avec le dieu Chronos, riche à la fois du trésor des souvenirs, des lumières fugitives de l'instant et des mirages d'un lendemain qui se cherche. Le poème peut renouveler notre perception du *vivant*, porteur d'une parole qui semble couler de source, mais d'une source cachée, et qui fraie son chemin entre les pierres des mots. Dans le poème qui s'écrit, on devine une voix qui vibre non pas hors du temps mais *à travers* lui, afin que le tissu verbal recueille les fruits de la mémoire, accumulés depuis l'enfance. Remémoration de ce qui était, ou fugacité probable de pensées intuitives, les poèmes de Béatrice Marchal témoignent de cette double aimantation.

Les cloisons du temps effondrées,  
voici qu'une même vie mêle  
au présent ruiné ton profond passé...

*Au pied de la cascade*

Une forme de porosité temporelle caractérise cette poésie. Le temps s'y révèle fissuré, ruiné, ouvert à tous les vents de la mémoire comme à l'apparition soudaine d'une image lumineuse tournée vers un futur pressenti.

Rêve  
un poème d'une simplicité  
aux confins de l'insignifiant

et du mystère  
où s'absorbe  
inlassable  
le regard  
sable mer et ciel  
monotones bandes  
par la lumière animés  
en troublante promesse

*La remontée du courant*

Ce rêve de poème semble, par sa concision, son économie verbale, concentrer l'émotion dans l'attente d'une parole qui frôlerait la mélodie pure. Parfois Béatrice Marchal nous offre de véritables visions oniriques (notamment dans *Résolution des rêves*), avec une intuition très sûre qui éveille sous les mots des résonances venues des profondeurs de l'être :

Je laisserai s'étendre  
entre nous un rêve sans bords  
comme la brume blanche  
sur les prés dans les soirs d'automne  
protège dans ses plis  
contre la nuit prochaine  
une vie innombrable.

Les rêves se nourrissent de faits quotidiens. Quant au poème, il peut trouver son germe dans une rencontre fortuite, une émotion ressentie, l'émergence d'un souvenir d'enfance. Si le rêve tend à ouvrir un vaste espace à notre présence au monde, le poème peut *élargir le présent* à tout le réseau mental qu'irriguent mémoire et intuition.

Âme de la rivière  
qui ne renies rien de ce qu'elle fut  
à chaque instant, en chaque lieu,  
âme de la rivière  
qui t'élèves de tant d'états changeants  
– somnolence sous la brume, bouillonnements  
d'écume, sourire d'eaux calmes –  
âme de la rivière, qui je suis  
c'est toi qui me le dis  
en toi je me retrouve

Le poème élargit et ouvre le présent :

comment comprendre que j'attends  
les mots comme la neige,  
celle d'un ciel chargé, qui la retient, jaloux  
qu'elle étincelle bientôt, éternelle amante  
d'une montagne enfin conquise.

*Inquiétude de l'autre et des mots*

Marc Alyn nous le rappelle très justement : « À la page ultime de tous les romans, on découvre que l'assassin est le temps ». Qu'en est-il de la poésie ? Constat identique, à ceci près que le poète, le plus souvent, ne raconte pas sa vie. Il la revit, mot à mot, image après image. Si l'œuvre de Béatrice Marchal se révèle en partie autobiographique, par le recours intense à la mémoire, il faut noter que les apports successifs du temps lui proposent divers champs d'investigation susceptibles de révéler des pans entiers d'un passé enfoui. D'où une pratique toujours diversifiée, loin de la morne chronologie, dont l'apparente unité ne constitue pas un gage d'authenticité.

Les années passent : l'œuvre de notre poète n'a pas manqué, à son tour, de témoigner des pertes douloureuses que subissent tous les êtres humains. Alors qu'autour de nous se font plus nombreuses les chaises vides, et que s'allonge la liste des abonnés absents, la poésie fait front, interrogeant les couches profondes du souvenir. Significatifs sur ce point, les recueils les plus récents : *Élargir le présent*, *L'ombre pour berceau*, *Derrière attendait l'espace*, *Gardé vivant* – les deux derniers bénéficiant de la collaboration des artistes Christian Gardair et Jean-Marc Brunet (car Béatrice Marchal consacre une part de son œuvre à des peintres, des poètes – Richard Rognet, Cécile Sauvage – ou encore au compositeur Olivier Messiaen, fils de Cécile Sauvage). Un ton nouveau donc dans les ouvrages récents. Évocation délicate de la mère :

Il faisait nuit, je m'étais étendue  
dans la chambre d'autrefois, près de la lampe d'albâtre  
à la place de ma mère.

Ou du visage du père : « Il émanait surtout de lui une lumière diffuse, que je percevais avec émotion ; elle persistait dans ma mémoire ». Si les textes de *Derrière attendait l'espace* évoquent des souvenirs de lieux (maisons, forêts, rivières, paysages des Vosges, rues de Paris), le recueil

*Gardé vivant* focalise la vision poétique sur l'enfance, l'adolescence, l'école, le lycée, afin de :

faire du passé une légende,  
celle d'une vie ordinaire  
et sans pareille.

Pour Béatrice Marchal, « La réussite jamais n'égale le rêve ». Pour notre bonheur, il y a beaucoup de rêve à vivre dans ses poèmes. Et cette œuvre, qu'elle se tourne vers le passé ou l'espoir du lendemain, donne raison à T.S. Eliot, cité en épigraphe à *Derrière attendait l'espace* :

Le temps passé, le temps futur,  
Ce qui aurait pu être et ce qui a été  
Tendent vers une seule fin, qui est toujours présente.



**Michel PASSELERGUE**, né à Paris en 1942, enseignant en mathématiques jusqu'en 2003, commence à écrire des poèmes à la fin des années 50. Collaboration à de nombreuses revues, et tout particulièrement à « Phréatique » entre 1980 et 2001. A publié 25 ouvrages de 1970 à 2022 (poèmes en vers ou en prose, études sur la poésie). A collaboré aussi avec des musiciens interprètes ou compositeurs.



**Christophe Mahy**

Béatrice Marchal,  
au cœur de l'intime





La poésie est un murmure qui traverse le monde, les choses et les êtres. Un murmure qui murmure en silence. La sève du monde, en quelque sorte, qui révèle notre vie à sa vraie nature et rend témoignage d'une transcendance à l'œuvre en toutes circonstances, mais que nous sommes empêchés de connaître. Là, sans doute, gît tout le mystère de la conscience humaine et la source de ses souffrances.

Parmi les voix innombrables qui cherchent à nommer l'étrange drame de l'existence, celle de Béatrice Marchal tient une place particulière dans la mesure où elle ne délivre aucune certitude. Au contraire, j'aurais tendance à dire qu'elle formule plutôt des doutes, des hésitations. Elle dresse des constats, avant de basculer vers l'inconnu et de se résoudre en un chant qui n'affirme rien mais nous met sur la voie d'une lumière toujours présente.

Chaque recueil est ainsi une étape particulière d'un cheminement intérieur qui monte lentement vers une clarté que les voiles de notre condition nous dérobent sans cesse. En cela, les poèmes de Béatrice Marchal ouvrent des brèches dans l'épaisseur du monde. Des interstices aussi éphémères qu'une embellie dans un ciel d'orage. Et c'est précisément cette précarité, cette fragilité librement consentie qui confère au poème toute sa saveur.

Tous les voyages ont leur chemin, leurs routes, leurs itinéraires. La poésie voyage par le langage. Pas nécessairement celui que l'on possède, qu'on nous a transmis et que nous avons appris dans notre enfance. Non, plutôt celui qu'il faut chercher sans jamais trouver et qui est éternellement à réinventer. Un verbe qui nous fait nous approcher de nous-même et de la vérité du monde. Une parole qui émane du silence et y retourne, une fois le poème écrit. Un fragment de temps sans cesse en devenir.

*Cette parole  
saisie au vol,  
étrangère à la pensée claire,  
montée d'un centre  
aussi stable que les platanes  
dans le miroir tremblant*

*de la pluie qui ruisselle*<sup>1</sup>.

De quels moyens dispose le poète pour chercher sa propre parole ? Béatrice Marchal a choisi comme points de départ le deuil, les souvenirs, les visages disparus, l'enfance, les lieux du passé, les voix éteintes mais jamais oubliées. Un passé heureux qui se prolonge dans le présent et même au-delà, comme pour éclairer la route que bordent les abîmes de la nuit du monde. Un temps d'avant mis en lumière par la mémoire et la grâce des mots qui s'imposent comme une évidence, dictés par une vie consciente d'elle-même.

*Un dimanche matin, le temps est gris et sec, je parle à une autre fillette au bord de la route. Je me sens heureuse, d'un bonheur intense, dont le souvenir est resté intact.*

*Un bonheur que rien ne justifie, l'endroit et le moment sont aussi banals que possible, celle auprès de qui je me trouve ne ressent, quant à elle, rien de semblable ; alors pourquoi ce souvenir, qui ne se rattache à rien ni à personne en particulier, persiste-t-il, indélébile ?*

*Je me souviens du désir que j'avais de vivre ce moment, aussi simple qu'il était, et le suivant et toute la journée... Je n'avais en moi, pour tout et pour tous, que des sentiments dépouillés d'ombre. Sans doute n'existe-t-il pas d'autre raison de l'étonnante survivance de cette mémoire – la seule au bout du compte absolument vivante*<sup>2</sup>.

Cet état de grâce ne jaillit pas n'importe où ni n'importe comment. Non, il lui faut des moments particuliers pour se révéler, le plus souvent dans le silence de la solitude, lorsque les rumeurs d'un quotidien épuisant s'apaisent enfin.

*Seul importe ce soir de retrouver assez de calme et de silence pour faire place – toute sa place – à ce que le bruit et l'agitation de la journée ont chassé ; pour que se risque hors de sa retraite cette part de soi si farouche, si secrète qu'elle ne livre jamais que des bribes, presque inaudibles, trop rares pour souffrir quelque inattention.*

---

<sup>1</sup> *Résolution des rêves*, Paris, éd. L'herbe qui tremble, 2016, p. 9.

<sup>2</sup> *Gardé vivant*, Neuilly-sur-Seine, éd. Al Manar, 2022, p. 58.

*Bribes erratiques, fugitives, indices de la piste à suivre dans une forêt profonde où se cache le temple cherché. On en apercevra un pan de mur, une tour, au mieux l'entrée mais le sanctuaire – le centre – y pénètre-t-on jamais<sup>3</sup> ?*

Il y a aussi, et surtout, la Nature, les arbres, les oiseaux, le soleil, la pluie, le vent. Les rivières et les forêts, l'herbe des prairies, l'aube et le crépuscule. Les éléments et les saisons qui passent et à qui nous confions notre vie à la fois si provisoire et si prégnante, par la grâce de la poésie. Cette nature sans feu ni lieu, sans inquiétude ni pour demain ni pour quoi que ce soit, qui se contente d'être et de vivre à l'infini, Béatrice Marchal en a fait son viatique et ajuste son poème en conséquence, jusqu'à espérer partager le secret bien gardé des arbres :

*Il me semble qu'ils m'attendent là-bas  
autour de la maison. Pour m'accueillir,  
ils auront, par pudeur, dépêché la fraîcheur  
des lieux, alvéolée de parfums, concentrés  
de mille souvenirs. Je dormirai  
protégée des charges du vent par le rempart  
de leur ramure et dans la paix  
d'un matin neuf, je les regarderai  
jusqu'à ce qu'ils me livrent un peu de  
leur sagesse, indéracinable  
sagesse d'arbres dont la science  
des hommes n'invalide aucun secret,  
qui se rit des frontières  
et ouvre grand les portes intérieures<sup>4</sup>.*

Ce renvoi à des espoirs enfouis dans le silence d'une nature souveraine, et détentrice des plus hauts mystères, trace le chemin d'une progression intime. Béatrice Marchal cherche un ailleurs dont nous ne savons rien. Ses mots interrogent et nous font entrevoir les possibilités de libération et d'apaisement qu'ils contiennent.

*Il est tard déjà  
L'horizon recule encore  
Où pourrions-nous arriver ?*

---

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 18.

<sup>4</sup> *Progression jusqu'au cœur*, Paris, éd. L'herbe qui tremble, 2018, p. 157.

*Le rêve du repos a trop duré  
pour à présent y consentir  
Nous savons désormais  
toute halte passagère  
toute victoire dérisoire  
tout échec insignifiant*

*Seul importe l'élan  
avec les arbres pour sentinelles*

*Nous poursuivrons notre marche<sup>5</sup>.*

Poursuivre la marche, sans vraiment savoir jusqu'où. Vers une lumière qui palpite à l'intérieur de chacune et chacun d'entre nous, si près que nous l'oublions à chaque instant. Telle est sans doute la feuille de route de toute poésie, dont on fait son pain quotidien à chaque fois qu'on s'installe à sa table de travail. Il y a par ailleurs une forme d'abandon dans l'œuvre de Béatrice Marchal, comme si elle avait décidé en entrant en écriture de faire don de son cœur au mystère des mots et de la vie.

Immersion dans l'intériorité, donc. Descente au fond de soi. Traversée des rêves et des souvenirs, du temps passé, pour vaincre les noirceurs de l'existence et se tourner vers une espérance diffuse et lumineuse, systémique, qui irradie les êtres et les choses.

Ainsi, le mystère de la création et de son devenir, l'attente de la réalisation d'une promesse enracinée au cœur de la vie humaine, donne du sens à l'écriture poétique, dont elle est, à bien des égards, une sorte de fil conducteur. Le temps, dans son accomplissement, transforme la tristesse en joie, la nuit en jour, les ténèbres en lumière. Le passé en présent. La vie en mort et la mort en vie.

C'est pourquoi la perte et l'absence sont d'une certaine manière la *materia prima* d'un lent et continu processus de transformation. La mort est partout en ce monde. Nous refusons la plupart du temps de nous résoudre à cette évidence et à sa cruauté brutale. Béatrice Marchal entreprend le dialogue avec ceux qu'elle a perdu mais qu'elle écoute, au-delà de la séparation. Parmi eux, celle partie dans la nuit mais qui libère, par le lien indéfectible et charnel de la maternité, un verbe à la force insoupçonnée. Un silence qui réenchante notre présence au monde.

---

<sup>5</sup> *Une voix longtemps cherchée*, Saintes, éd. de l'Atlantique, 2011, p. 69.

*Ceux qui sont partis  
après beaucoup d'amour, on les retrouve  
en soi  
branches et feuilles d'un buisson  
qui brûle sans se consumer<sup>6</sup>.*

Voilà donc le buisson ardent de Béatrice Marchal, celui qui la guide vers une parole promise par la poésie, en qui il faut faire confiance envers et contre tout, malgré le poids de la nuit dans nos vies, malgré le malheur et la souffrance. Peut-être même grâce à eux, d'une certaine manière. Ainsi, l'absence est une opportunité de révéler une présence que rien ne peut éteindre, dans un au-delà qui est devant nos yeux depuis toujours.

*On ne soulève jamais qu'un coin de la nuit  
on n'étanche qu'une partie des larmes  
nos mots sont trompeurs nos efforts insuffisants*

*Il reste des chants d'oiseaux à la nuit tombée  
des cœurs malgré l'âge amoureux  
et dans l'ombre l'inconnu d'un poème<sup>7</sup>.*

Béatrice Marchal distingue les mots, dans ce qu'ils contiennent de banal, de l'inconnu qui jaillit d'eux lorsqu'ils s'assemblent suivant une alchimie indéfinissable pour devenir poème. Oui, *il s'agit d'arriver à l'inconnu*, pour citer Arthur Rimbaud. Et tous les moyens sont bons pour tenter d'y parvenir, quitte à tout miser sur du vent et livrer sa vie aux destinées improbables de la poésie.

Dans sa longue introspection, Béatrice Marchal dépose le passé sur son établi et cisèle, à l'aide de mots certes imparfaits, son poème comme l'eau s'assemble en sources, lacs, rivières, fleuves, pour aller vers la mer. Elle donne à lire sa vie au présent, qui est le temps de l'éternité.

Il y a toujours un moment où celle-ci se révèle dans le poème, au cours d'une sorte d'aboutissement peut-être aussi provisoire que providentiel. Pour dire le paradoxe de la vie humaine aux prises avec des mystères qui dépassent ses capacités, limitées par nature, en dépit d'un orgueil poussé à son paroxysme par la technique.

L'avoir restreint et pervertit. L'être est éternel et infini. Béatrice Marchal n'est dupe de rien et il ne manque pas dans son œuvre de

---

<sup>6</sup> *Au pied de la cascade*, Paris, éd. L'herbe qui tremble, 2019, p. 68.

<sup>7</sup> *Progression jusqu'au cœur*, Paris, éd. L'herbe qui tremble, p. 128.

poèmes dans lesquels elle fait état des contradictions du quotidien. Ses états d'âme sont les nôtres. Elle dit ce que nous ressentons au plus profond et que nous oublions à chaque instant, comme s'il nous fallait toujours enfouir la beauté en nous, comme un aveu de faiblesse.

De tous les temps, donc, le présent est sans doute le seul qui vaille. C'est celui de l'instant sans détour. Ici, maintenant. Celui du poème et des poètes, qui se conjuguent à leur propre temps, sur la page en cours. Présent. Ce qui est. Car avant n'est plus et demain n'est pas encore ou ne sera jamais. Peu importe, quoi qu'il advienne, Béatrice Marchal fait bonne garde, ne serait-ce qu'en relevant *la trace de tout ce qui passe* pour en *habiter l'instant*. Ce n'est pas une pose ou une entreprise hasardeuse mais bel et bien une discipline féconde, une attention portée à la nature, aux signes qu'elle nous envoie. À la vie et à la mort, à la disparition des choses et des êtres, sans pour autant s'y opposer outre mesure.

*Il nous faudrait poursuivre la route  
légèrement gris, dans une douce  
exaltation, un peu au-dessus  
de nous-mêmes, certains de trouver  
une réponse au désir sans nom  
ni fond qui nous pousse mains ouvertes  
vers l'avant, dans une attente  
dont l'objet est peut-être déjà  
à jamais perdu,*

*à moins qu'il ne repose depuis toujours  
tout au fond du cœur<sup>8</sup>.*

Béatrice Marchal regarde. Elle s'arrête sur elle-même, dans le cours de ce présent qui n'est autre que sa propre existence. Elle s'adresse à ce qui a disparu, déjà, et à ceux qui ont disparu, surtout, dont elle approche mot à mot, en oubliant la tyrannie de l'absence. Elle écrit dans *un élan définitif vers la vie*<sup>9</sup>, non pas celle des temps vulgaires qui font le lit d'un monde voué à l'inquiétude, mais celle *qui chemine à travers les choses*<sup>10</sup>. Lesquelles ? Les saisons, *la pluie de printemps, le dernier automne*, mais aussi les flaques du chemin, l'herbe verdoyante des jardins, les chants d'oiseaux dans les arbres, les *aubes éblouies* et les *couchers flamboyants*.

---

<sup>8</sup> Progression jusqu'au cœur, Paris, éd. L'herbe qui tremble, p. 190.

<sup>9</sup> *Élargir le présent*, Beaugency, éd. Le silence qui roule, p. 19.

<sup>10</sup> Ibid., p. 45.

Elle écrit non à ce qui brille mais à ce qui éclaire sa page avec patience, comme autant de *sentiers de lenteur et d'effort*<sup>11</sup>. Les êtres chers veillent le long de la route avec cette bienveillance que restitue la fidélité du cœur et de la mémoire. C'est sans doute la meilleure voie pour *élargir le présent* aux dimensions d'un exil intérieur dont les frontières s'effondrent d'elles-mêmes à mesure qu'on *fait du poème la chair du monde*<sup>12</sup> et qu'on donne une âme à ses propres mots, avant de s'en remettre à leur seule présence.

*Je me suis approchée*<sup>13</sup>, écrit Béatrice Marchal. Des morts, des vivants, des lieux et des horizons. Mais avant tout d'elle-même. Pour vivre en *dehors comme au-dedans de soi*<sup>14</sup>, avec le modeste et grandiose espoir de contribuer à ce que *s'intensifie la lumière*<sup>15</sup>.



### Bibliographie indicative

*Une voix longtemps cherchée*, éditions de l'Atlantique, 2011

*Équilibre du présent*, Editinter, 2013

*D'absence et de lumière*, Delatour France, 2016

*Résolution des rêves*, L'Herbe qui tremble, 2016

*Un jour enfin l'accès* suivi de *Progression jusqu'au cœur*, L'Herbe qui tremble, 2018

*Au pied de la cascade*, L'Herbe qui tremble 2019

*Derrière attendait l'espace*, L'Herbe qui tremble, 2022



---

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 49.

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 37.

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 43.

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 57.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 56.

**Christophe MAHY** est né en 1970 à Charleville-Mézières. Il réside actuellement en Touraine, dans le département du Loir-et-Cher. Il a publié plus d'une trentaine d'ouvrages, essentiellement de la poésie mais aussi des chroniques, des récits et de la fiction. Il est également l'auteur de plusieurs livres d'artistes, de préfaces et de recensions dans les revues *Maugis* ou *Recours au poème*. Il a reçu le Prix Mallarmé en 2022 pour *À Jour passant*, publié aux éditions Gallimard.



**François Le Bouar**

« et dans l'ombre l'inconnu d'un poème »



### *Abréviations utilisées*

- Eq*    *Équilibre du présent*, Editinter, 2013
- R*    *Résolution des rêves*, L'herbe qui tremble, 2016
- U*    *Un Jour enfin l'accès*, suivi de
- P*    *Progression jusqu'au cœur*, L'herbe qui tremble, 2018
- A*    *Au pied de la cascade*, L'herbe qui tremble, 2019
- I*    *Inquiétude de l'autre et des mots*, Les Lieux-dits, 2020
- El*    *Élargir le présent*, suivi de
- Ru*    *Rue de la Source*, Le Silence qui roule, 2020
- O*    *L'Ombre pour berceau*, Al Manar, 2020
- D*    *Derrière attendait l'espace*, L'herbe qui tremble, 2022
- G*    *Gardé vivant*, Al Manar, 2022



### *Chemin d'une vie*

Bien des titres des recueils de Béatrice Marchal disent l'accès, l'avancée, la progression, le désir de poursuivre. Si la vieille métaphore de la vie comme chemin est ici reprise, et c'est par exemple le souhait de « rendre à chaque vie/ toute la largeur de son chemin » (*R*, 39), quand bien même celle-ci serait peu glorieuse, autre chose, semble-t-il, cherche à s'exprimer à travers cette image. Ce chemin « où par étapes / la solitude s'éprouve » (*I*, 24) apparaît souvent bien peu marqué, boueux, ou encore visible de façon fugace, tracé au milieu d'une eau qui se referme derrière soi, ne permettant pas de s'arrêter sans risque de sombrer. On avancerait donc, poussé par on ne sait quoi, aspiré irrésistiblement vers l'avant, sans avoir d'autre choix que d'acquiescer à sa vie perçue comme « cet élan sans trêve insufflé, fût-ce au prix de torsions, / par la peur d'un engloutissement impérieux » (*D*, 93).

Pourtant, passées deux pages, l'ultime poème de ce recueil s'ouvre sur une clairière – qu'accompagne la petite peinture lumineuse de Christian Gardair : « derrière attendait l'espace » (*D*, 96), un espace où vivre, une « maison ouverte », un lieu incertain probablement jamais gagné de manière définitive, mais tout de même bien là, vibrant sur la page. L'épigraphe choisie pour le recueil éponyme, qui est de Gustave Roud, sonne un peu comme une mise en garde : « Vous n'allez pas à l'espace, c'est lui qui vient à vous ». Ce constat venu d'un marcheur insatiable, toujours en quête lui aussi d'un site qui puisse faire « accueil à sa nudité de cœur et d'esprit » doit nous mettre sur la piste. « Derrière », quelque chose attend et pourra peut-être s'offrir à nous, mais risque d'échapper si s'affirme la seule volonté d'accroître nos horizons et de disposer du monde. Y accéder suppose alors d'oublier ce à quoi l'on veut accéder, implique de se laisser traverser, imprégner, devenir simple caisse de résonance.

Ainsi, le carrefour où l'on ne fait habituellement que passer, ne s'arrêtant que le temps de choisir une direction, devient-il un aboutissement : « Devant plusieurs chemins qui s'étoilaient, je me sentis placée à un point de départ aussi bien qu'au lieu d'arrivée ; face à la promesse de libres découvertes en même temps que parvenue au but, comblée » (*G*, 45). Au cœur de la forêt, par ce matin d'été, il devient « le

lieu même où trouver de quoi contempler, admirer, rendre grâce ». Rester sur le seuil sans le passer, y rêver, l'élargir à l'envi fera se dilater aussi le temps, à la manière de ces mottes qu'il est nécessaire d'aérer, rappelle la poète, pour que la terre respire, que les boutures reprennent, un phénomène qui s'oppose en tous points à cette compression parfois évoquée : « Compression du quotidien / mon hiver mental » (*Eq*, 47). Ce rapport à l'espace et au temps pourrait très simplement se résumer en un verbe : s'attarder. C'est d'ailleurs ainsi que s'intitule un ensemble de poèmes : « Des moments et des lieux où s'attarder » (*D*, 39). À condition de lui ôter ce caractère anodin qu'il revêt souvent et de l'entendre, peu s'en faut, comme un choix ontologique, une façon d'appréhender les lieux et les moments, une disposition, un sentiment qui pourra même influencer rétrospectivement sur la perception du temps vécu dans le passé comme soi-disant « perdu » : les journées ternes et jugées indigentes, « ces heures t'apparaissent à présent ourlées/ d'or, nimbées d'un éclat monté d'on ne sait quel / puits de tendresse et de mystérieuse force / aux bienfaits imprévus largement déversés. » (*D*, 24)

Un mélange de vigilance et d'abandon est nécessaire pour reconnaître les occasions qui s'offrent ainsi, mais sans que l'on y travaille pour autant, car à force de veille, d'attention, d'impatience, « j'éloigne / la chance de percevoir une vie qui bruit en moi, / partagée confondue avec le monde » (*I*, 7). Veiller, oui, mais comme la fleur « plus belle d'être offerte à la pluie, au soleil, / courbée au moindre souffle », ou comme l'oiseau qui « perçoit la menace autant / que l'appel à l'amour », « Alors, le lieu le plus déshérité me réserverait / des surprises où découvrir ce qui / ferait de chaque instant, triste ou joyeux, une eau / scintillant dans la conque disjointe des mains » (*I*, 7). Chemin d'une vie, donc, en ce qu'il est chemin propre à chaque journée, chemin de vie, menant un jour enfin à l'accès (*U*, 91) :

Un jour enfin l'accès

on quitte le jardin  
savamment agencé  
aux allées bien tracées

on pénètre dans la forêt  
on avance dans l'inconnu  
d'un espace non quadrillé, sans ordre,  
jusqu'à ce que voix et vent se confondent

et qu'une vie insoupçonnée jaillisse  
au milieu de soi, au centre d'une forêt  
où tout reste fidèle à l'impulsion première,  
l'arbre qui pousse ses rameaux,  
la digitale inclinant sur l'espace  
le salut pourpre de sa grappe,  
la source et son rêve de mer.

### ***Poussière d'or***

Les moments, les lieux où s'attarder ne sont en rien des paysages idéals ou des moments idylliques. Ils le seraient que surgirait à coup sûr un drame, un obscurcissement, comme un rappel de la douleur au sein-même du paradis : au cœur de la plus belle journée d'été, c'est sans raison apparente la charogne de Baudelaire qui se rappelle à la poète (*G*, 11), les cris d'un goéland pris au piège viennent conclure une promenade enchanteresse sur la plage (*G*, 56). Comme si la perfection, immanquablement, se voyait affectée par le rappel abrupt de notre finitude ou la souffrance la plus cruelle. Un souvenir est resté très vif : croyant, à tort, grave et définitive la chute de son frère au milieu des fleurs du talus, dans le bourdonnement d'une après-midi de juin, l'enfant prend alors conscience que « le paradis peut disparaître / d'un coup et laisser place à une perte sans remède » (*O*, 17).

Aussi observe-t-on au fil des recueils une préférence pour des paysages de sous-bois et de demi-saison, parfois hivernaux, apparemment désolés, ou tout simplement communs, habituels, souvent arpentés, là où l'on ne vient chercher ni évasion, ni quoi que ce soit de remarquable, mais qui révèlent à qui sait voir de multiples variations, une « déclinaison infinie » (*D*, 25). La merveille, c'est quand, dans le paysage le plus galvaudé, quelque chose se manifeste. Est remarquable l'insistance chez la poète sur ce qui s'annonce ou ce qui demeure, l'attention portée à de futures pousses, aux bourgeons, aux fleurs qui s'attardent dans l'arrière-saison, aux feuilles « qui trouent la nuit d'automne » (*D*, 52), d'autant plus vives qu'elles sont les dernières, « en reste » ; sources de « vibrations plus intenses » (*I*, 11), elles « brillent jusque dans la nuit comme des mots / retenus à travers les mailles de l'esprit / et du cœur » (*I*, 10).

Les lieux et moments qui touchent et bouleversent sont ceux où se rencontrent, s'affrontent ou se rapprochent, l'ombre et la lumière, là où

« Au plus bas / au plus obscur / brille contre toute attente / un grain d'une lumière / intense » (*Eq*, 33), même si, ou plutôt surtout si celle-ci se manifeste de manière fragile, infime et négligeable, par de petits points lumineux qui mouchettent, éclaboussent une masse sombre, comme les feuilles de ce jeune érable « attentif / à remplir l'espace de sa présence / plus belle encore d'être menacée » (*I*, 11), car, nous confie la poète, « nous avons longuement appris / l'obscur, à l'aimer comme promesse de vie. » (*D*, 17) et « Qui puis-je si / la lumière la plus précieuse / a l'ombre pour berceau ? » (*O*, 29). Pour cela, vont se faire récurrentes les notations relevant partout ce contraste. Lueurs, étincelles, scintillements et autres petits rayons lumineux viennent embraser les poèmes : un soleil pâle sortant lentement de la brume, l'éclat jaune d'une salamandre sous une pierre (*D*, 32), le minuscule point blanc d'une anémone ouvrant ses pétales (*P*, 79), une frange ensoleillée, un ourlé d'or, l'eau d'un étang qui braille sous la lune (*O*, 10), « de petits feux allumés au silex / des regards » (*El*, 57), des moucheron qui voltigent dans l'or automnal, les mille points scintillants des étoiles, « une poussière d'or » qui traverse la pénombre d'un sous-bois (*G*, 45)...

### ***Contrée aimée***

Le pays de l'enfance, les Vosges, perdu un temps et retrouvé, est omniprésent dans les poèmes de Béatrice Marchal, même si d'autres paysages traversés de manière épisodique sont évoqués : la forêt et ses sous-bois, les arbres – chênes, érables, hêtres, sapins et bouleaux -, les vergers, les myrtilles et les genêts, les lacs et les étangs, les rivières et cascades, les sentiers forestiers, les grumes, les ronces et les halliers, les apparitions furtives d'un lynx, d'un chevreuil ou d'une salamandre, les escarpements de roches, la neige et les névés, etc. sont décrits, remémorés, ou plus exactement, convoqués.

Car la simple description ou l'évocation tend vers la parabole quand, par exemple, les « terres intimes » sont dépeintes comme une terre enneigée, glacée, orgueilleuse, dont le manteau d'éclat doit fondre pour retrouver vie et sensibilité (*U*, 82). Ou quand un tourbillon mêlant flocons de neige et pétales de cerisiers est perçu comme l'expression du pêle-mêle intérieur, et que le parallèle dressé offre l'occasion d'envisager une saison intime qui dépasserait les contradictions, à l'image du printemps hivernal (*P*, 181). Mais quand une rivière, et ses multiples aspects



changeants – « somnolence sous la brume, bouillonnements / d'écume, sourire d'eaux calmes » –, est choisie, invoquée, pour signifier le moi et finalement lui dicter ce qu'il est (*E*, 115), on oscille alors entre allégorie et métaphore ou autre chose encore, une intime et profonde résonance : « âme de la rivière, qui je suis / c'est toi qui me le dis / en toi je me retrouve // désireuse de poursuivre – aussi bonnement / qu'à travers champs son cours et sa lumière. » (*E*, 115). Le parallèle ou la comparaison se condense très souvent en un raccourci à la toute fin du poème, ainsi ce bourdonnement de la forêt en été qui rappelle le murmure continu de « tout ce qui volette et s'affaire en soi » s'abrège en une formulation définitive : « la vie en nous / d'une forêt en été » (*O*, 27).

Entre l'émotion que suscite le paysage et la quête de celui-ci comme « miroir fidèle où m'apparaître » (Gustave Roud), entre l'impression, l'attention, le déchiffrement, l'identification et la révélation de soi, les frontières se brouillent, extériorité et intériorité se présentant à tour de rôle dans le poème, échangeant leur place, sans qu'on ne sache plus bien si celui-ci est métaphorique ou description du réel – un sentiment-paysage, *Qing-jing* diraient les Chinois –, les deux confondus dans l'expérience de la présence. Et dans ce simple désir : être paysage. En habiter le cœur. Être une « rêveuse vallée somnolant dans les brouillards » (*I*, 9), être le « petit ruisseau d'eau claire » familier, qui court « à travers champs, simplement dans l'ordre du monde » (*R*, 23), ou encore cette petite mare sur laquelle on tombe un jour, par hasard : « on aurait voulu être // là, comme sur la rive de soi-même, / d'une argile assez étanche pour retenir, / au creux d'une eau claire, l'étreinte des grands arbres / et la trace de tout ce qui passe » (*El*, 12).

Un poème évoquant une randonnée en montagne restituée avec force cette adéquation entre la nature, l'humain, l'extérieur et l'intériorité, comme une sorte de mandala, les marcheurs suivant les circonvolutions d'un sentier qui épouse lui-même parfaitement les plis du paysage, et pouvant dès lors accéder à leur vie intime en rien distincte de celle de l'univers, vivant une *Progression jusqu'au cœur* (*El*, 49) :

Plus loin emmènent les sentiers

sentiers de lenteur et d'effort  
où chaque pas rappelle  
le poids du corps les lois de l'endurance

veines de la terre où s'écoulent

en file les marcheurs drainés plus sûrement  
dans leurs méandres que par la grand-route

vers le cœur de la vie

### ***Le dôme arrondi d'une orange***

L'image et le paysage apparaissent donc étroitement liés, s'épaulant l'une l'autre, et ce faisant, participent d'une progression vers un sens que rien ne laissait soupçonner d'entrée de jeu, une signification acquise pas à pas, désirée à coup sûr, et même poursuivie avec opiniâtreté, tout en demeurant inconnue jusqu'à son avènement : « J'ignore encore de quel trésor / perdu je poursuis si opiniâtre / quête avec pour seul et sûr indice / une insignifiance où se condensent, / pour le regard désireux de voir, / des images comme autant de pistes / menant, à travers souvenirs et / sensations au tremblement d'un sens » (*D*, 87). Cette quête exige de rester en alerte, de ne pas s'éloigner du cœur existentiel, elle est une entreprise à l'issue incertaine, une tentative sans cesse renouvelée ; la piste qui s'ouvre peu à peu, suivie à l'aveuglette, ne débouche sur aucune clef, elle ne mènera jamais qu'à un sens « tremblé », comme apparu derrière un rideau de pluie, à la faveur d'une parole « saisie au vol » (*R*, 9) :

Cette parole  
saisie au vol  
étrangère à la pensée claire,  
montée d'un centre  
aussi stable que les platanes  
dans le miroir tremblant  
de la pluie qui ruisselle.

Écrire se fait avec précaution, soin, prudence, pour ne pas altérer « l'infime le fragile / trésor, l'unique et sans pareil / qu'aucun mot ne recouvre » (*D*, 21), requiert « des gestes aussi délicats et sûrs / que les mots fidèles au souvenir » (*I*, 28). Ce qui n'est pas sans rappeler la concentration de l'écolière, évoquée à plusieurs reprises par la poète, l'application à dessiner de belles lettres (*G*, 33), « le plaisir de parvenir / sereinement par pleins et déliés / au bout de la phrase » (*Eq*, 54), à « un texte sans faute / fidèle à la dictée » (*Eq*, 54), bien qu'il ne s'agisse plus

cette fois d'être fidèle à ce que dicte l'enseignant mais une autre voix mystérieuse au fond de soi. Sans rappeler aussi la façon qu'avait l'enfant de recevoir comme un cadeau précieux, dont il faudrait prendre soin, toujours, chaque mot nouveau que lui apprenait son père, qui prenait le temps de l'épeler et de lui en expliquer le sens (*G*, 33).

Par-delà les scrupules, à distance aussi bien d'une faconne importune causée par d'inutiles efforts (*G*, 49), et dans un double mouvement de recentrement et d'éclosion, une confiance est à trouver, en soi et dans le langage, pour ne pas « laisser au malheur le dernier mot » (*P*, 133), pour laisser choir « [s]a robe trouée / d'impossible parole » (*R*, 41) et sortir de son mutisme. Dès lors, laisser sourdre la parole consistera davantage à savoir ménager un espace, désobstruer, pour que « la chose née dans le secret » puisse atteindre la surface, monter, respirer : « Bientôt, tel le dôme arrondi d'une oronge sous la mousse, elle pointera dans le jour quand viendront à la rescousse, soulevant ce qui recouvrait, révélant ce qui se cachait, les mots attendus. » (*G*, 9)

Les mots ne sont donc pas le but recherché mais bien plutôt les outils à l'aide desquels l'œuvre verra le jour. Aussi la poète se compare-t-elle à un sculpteur maniant ses massettes et ses râpes, attentif à ne pas entamer la forme qui se laisse deviner peu à peu, doucement dégagée « à coups de mots, à coups de phrases » (*G*, 30). Le bourgeon, auquel un poème est entièrement dédié, joue également ce rôle d'auxiliaire et d'enveloppe protectrice, lui « qui s'efface et se nie / sur l'œuvre qu'il a mise au jour / où elle s'épanouit en liberté » (*R*, 22).

Une grande attention est prêtée à tout ce qui est en devenir, en germe, ce qui couve ou qui somnole avant l'éveil (*P*, 167), aux pépins aperçus en transparence dans une grappe traversée de soleil (*D*, 49), au « cœur battant dans l'attente / des graines gorgées d'une huile de vie » (*R*, 33). Mais également à ce qui a sombré et demeure enfoui, qui pourrait à nouveau voir le jour, car cette part-là nous fonde : « Quelle part de soi a sombré/ au large de la conscience, hors de vue ? » (*R*, 47) s'interroge la poète. Le puits sans fond, le lac à l'eau noire, la « grotte [...] bientôt refermée / sur une œuvre dont beaucoup plus tard / luisent dans le noir, / en miroitements insoupçonnés, les composants, les alliages » (*I*, 19), « les grands fonds », l'« île engloutie », autant de façons de dire et d'accueillir la vie inconsciente. Aussi, les lambeaux de vie nocturne qui survivent au matin demandent-ils à être relevés, considérés. Il faudrait étudier de près ces rares textes en prose, en caractères italiques, souvent placés en tête d'un recueil ou d'une de ses parties, certains poèmes aussi, qui sont de

courts récits de rêve, des saynètes oniriques : sans doute serait mis en évidence le rôle moteur des rêves, que combine un « très vieux sorcier tapi au fond de nous » (*P*, 111), leur capacité à déclencher, à donner de l'élan en nous incitant à les déchiffrer, faisant de nous « des apprentis en quête de formules / et de l'être nouveau qui sortira / dépouillé de sa vieille peau, d'entre les mots. » (*P*, 111).

### ***La recommandation du myosotis***

La mémoire pourrait être l'autre nom de cette part enfouie, réceptacle de notre vécu, un réservoir intime comme une vasque qui déborde d'un fouillis de myosotis enjoignant à ne pas les oublier (*P*, 161), tels de petits gardiens du souvenir (*U*, 23) se conformant à leur appellation germanique *Vergissmeinnicht* : « Dans un creux une fleur de myosotis / par le bleu intense de ses pétales / implorait / au nom de toute absence / de ne pas oublier » (*Eq*, 51). Être fidèle aux souvenirs, c'est ne rien changer aux mille événements du passé, mais aussi, simplement par le seul fait de les amener à la surface, les intensifier, les restituer « comme habillés de neuf » (*U*, 85) : « Dans l'ombre en silence veillent / des mots pour libérer / les souvenirs écrasés / au fond de nos besaces » (*Eq*, 53).

Ceux-ci ne sont en rien des objets intouchables, serrés dans un écrin et placés dans le conservatoire de la mémoire, bien au contraire. Le casque du grand-père troué par un éclat d'obus (ce grand-père qui laissa derrière lui un cahier et des feuilles volantes à partir desquels Béatrice Marchal a pris soin de bâtir un livre : *Joseph, un de Ceux de 14*, aux éditions Edhisto) pourrait être cet objet-mémorial par excellence, posé sur l'étagère du salon, rappel de la Grande Guerre ; toutefois, semblant doué d'une vie autonome, il assiste et participe aux goûters des enfants, se réjouissant doucement avec eux (*Eq*, 57).

Ouvrir une maison de vacances longtemps restée fermée, la surprendre dans son sommeil, réveille le passé au point de provoquer la résurrection de ses anciens occupants, alors que résonnent dans les pièces endormies, cris d'enfants et bruits de poursuites, de vaisselle entrechoquée, comme conservés là et soudain délivrés de leur enchantement par le souffle du visiteur : « On s'arrête, assailli sur le seuil / par la voix et le visage / de ses hôtes familiers, / vivants, disparus, jeunes ou vieux, / fantômes transformés sous le baiser / de la mémoire en vivantes balises / du voyage à poursuivre après l'étape » (*R*, 69).

Terrifiante au contraire est la perte de cette possibilité de ressouvenance, maladie dont souffre la mère de l'autrice : « l'oubli / à grands coups de brosse / éparpille la craie / de tes souvenirs en poussière » (R, 91) ; le recueil deviendra dès lors le lieu où déposer pieusement les souvenirs et retenir les derniers moments : *Au pied de la cascade* est livre de deuil, tombeau d'une amie et tombeau de la mère, mais un tombeau auquel se substituera peu à peu un « berceau » célébrant la naissance, la venue au monde d'un petit-enfant et, plus intimement, une renaissance : en écho au vers de Jean Grosjean mis en exergue - « mais c'est depuis ton départ que tes jours / se sont mis à revivre au fond des miens » -, viennent répondre ceux de Béatrice Marchal qui clôturent le recueil : « Ceux qui sont partis / après beaucoup d'amour, on les retrouve / en soi / branches et feuilles d'un buisson / qui brûle sans se consumer. » (A, 68)

La mémoire apparaît comme une ressource, un vivier, elle est plus forte que la nostalgie : « elle saura préserver ce qui le mérite, / on peut lui faire confiance, être en paix // et vivre, fort d'un passé reconnu / assez mêlé à soi pour s'ouvrir à / l'incomparable saveur du présent, // un passé suffisamment honoré / pour subsister sans craindre // l'autre et le nouveau » (P, 149). Le souvenir est donc « capable d'alimenter une joie sans nostalgie, d'enchanter le présent » (G, 65), il est « rosée nourricière » (U, 57), conservé pour être transmis, « – gardé vivant ! » (G, 66). Au bout du compte, il s'avère même tourné vers l'avenir - « Peut-être pousse-t-il au cœur du souvenir / des plantes cachées, aux bienfaits / retardés et secrets » (P, 145) -, attendant de se voir revivifié, comme les névés, ces « grandes plaques / que les neiges tardives laissent / sur le dos des montagnes / avec le mouvement des pentes / imprimé sur leur tranche./ Dans leurs cristaux d'été elles concentrent/ l'éclat d'un passé qui appelle / pour le raviver et durer encore / les neiges futures » (R, 99).

### ***Toujours cet enfant***

Rien ne sert de s'obstiner à faire remonter un souvenir récalcitrant qui nous a effleurés, qu'a éveillé une odeur, il « déjoue les prises, glisse et s'échappe », ce sont les enfants en train de jouer « au jardin où refleurit la glycine », « traversés d'étranges / ressemblances » qui aideront à renouer les fils du temps, la lutte au corps à corps vouée à l'échec, abandonnée « pour un corps à cœur avec le présent » (D, 47). Les enfants sont donc ces passeurs qui font se rencontrer passé et présent, moins parce qu'ils

nous aident à avoir prise sur un souvenir volatil, que parce qu'ils portent en eux le passé avec l'ingénuité, la confiance qui leur est propre ; ils l'invitent par leur simple présence, traits d'union vivants.

Si l'enfant dissimule en lui les traces des ancêtres, l'adulte abrite en lui l'enfant qu'il était. Et comme nous le rappelle l'épigraphe d'Aaron Appenfeld choisie pour le recueil *Gardé vivant* : « La création est toujours liée au mystérieux regard de l'enfant en soi », constat repris dans ce très beau poème (*U*, 47) :

Cet enfant qui survit en toi,  
tu lui donnes la main  
mais il résiste à suivre ton allure,  
son pied fragile encore  
meurtri par le sol trop rugueux.

Oh ! cet enfant qui inscrit sur ton existence,  
ainsi que le soleil sur la rivière  
des taches de clarté,  
tout un jeu d'ombre et de lumière  
que traverse sans les emporter l'eau qui passe.

C'est main dans la main avec « l'inconsolable enfant qui pleure en nous » (*U*, 44), que la poète se laisse guider sur les lieux du passé, refait le chemin en rêve, pour faire face, tous deux « contents / d'avoir consolé ce qui restait / de très ancienne souffrance » (*D*, 87). C'est « avec pour étoile la main / d'un enfant dans la sienne » que « commence un voyage dont on ne sait / ni l'objet ni le terme » (*U*, 94). L'enfance est aussi ce « temps immobile propice / aux concrétions de l'attente / à la distillation du rêve » (*I*, 19). Une conversation tenue jadis au bord de la route avec une autre fillette demeure un souvenir indélébile, sans raison apparente, et pourvoyeur d'une joie inexplicable, le désir et l'assurance de vivre le moment présent et tous ceux qui suivront, avec en soi « pour tout et pour tous, des sentiments dépouillés d'ombre », maintenus parfaitement intacts jusqu'à aujourd'hui (*G*, 58).

La famille, très présente dans l'œuvre de la poète - le père et la mère, la fratrie, l'enfant paralysé, les proches, tous, acteurs essentiels du temps de l'enfance, à l'influence incontestable – l'est par le rappel d'épisodes qui ne sont pas là pour parler de soi mais bien à partir de soi, corrélés avec la vie présente, occasionnés toujours par le désir de signifier et de partager, afin de composer une histoire, « faire du passé une légende »

(D74). La relation aux parents vieillissants, troublante, qui ébranle et désarme, est maintes fois évoquée ; de magnifiques pages s'y consacrent, décrivant la patience mise à mal, la confusion, l'abandon, l'acceptation, la connivence et l'inversion des rôles. Ainsi, ce poème qui met en scène une mère perdue qui cherche la sienne : « L'oubli n'a effacé que sa mort. Ton amour / pour elle, que plus rien ne distrait fait de toi / en dépit des années et du grand âge / une enfant livrée à l'abandon – une enfant // docile, aux gestes appliqués, et j'ai pour toi / qui m'as portée l'élan d'une mère acharnée / à sauver tout ce qui peut l'être – jusqu'au bout » (U66). Ou cette évocation poignante des pensionnaires d'une maison de retraite, « pauvres reines / déchues d'un royaume depuis longtemps perdu / où régnait une mère qu'elles cherchent / avidement, sans trêve ni souci du reste. » (A45).

Qui est l'enfant de qui ? La poupée abandonnée par la petite fille et conservée par une mère prévenante, que l'on retrouve au fond du placard, sème la confusion dans les repères temporels : celle-ci qu'on avait tout d'abord attribuée à sa mère, voilà soudain qu'on la reconnaît, surgie de la prime enfance, comme sa première poupée (U, 67). Contempler longuement le portrait de l'aïeule moquée pour finir par l'accueillir en soi (D, 81), malgré son visage peu amène et son destin si différent du sien, participe aussi de cet échange des rôles, mais aussi des temps, passé et présent semblant aisément permuter. Que le passé influe sur le présent est chose assurée, mais c'est bien l'inverse qui est ici envisagé. Éditer le cahier du grand-père et ce faisant, mettre à jour l'incompréhension dont il a souffert, c'est vouloir, en modifiant le regard porté sur la mémoire familiale, agir sur le passé, le réparer. La douceur d'un geste observé – un infirmier remplaçant la jambe d'une vieille femme sur un fauteuil – vient libérer, réparer une douleur ancienne jamais oubliée, consoler d'une impuissance (U, 68). Et pour finir s'élève cette question porteuse d'un fol espoir : « s'il reste à l'arbre dénudé d'attendre le printemps, / les vivants ont-ils encore – enfin – le pouvoir// de consoler les morts ? » (I, 3)

### ***L'étagère vide***

Se souvenir même de ceux qui n'ont pas été mais qui l'auraient pu, c'est un pas de plus qui est franchi, que fait la poète, manifestant le besoin de ménager une place à l'absente dans la chambre de son enfance : « il reste une étagère / vide, réservée pour une présence / inconnue, qui,

dans ce désordre / et cette confusion, m'eût orientée, / une sœur aînée que je n'ai pas eue » (P117). Ne met-elle pas en pratique ici, à sa manière, une vieille coutume que rappelle Delphine Horvilleur dans son livre *Vivre avec nos morts* : « La tradition juive veut qu'on laisse toujours une petite fissure dans le mur, un pan de cloison non peint, ou un petit carrelage manquant dans un coin du sol. Il s'agit de laisser dans nos vies la trace de l'incomplétude, de savoir habiter un lieu où le manque a sa place. » Le manque, d'une importance cruciale, loin de s'opposer à la plénitude, en est la condition, comme le dit ce poème qui célèbre le défaut, l'irrégularité, la fracture au col d'un vase, comme indispensables à la perfection du tableau, venant paradoxalement raffermir la vie qui s'épanouit, parachever le sentiment de plénitude, en jouant sur les deux sens du mot « éclat » (U, 49) :

Vase avec fleurs et enfants.  
Jeunesse aux joues pleines,  
bouquet jaune et rouge,  
reflets du cristal  
et de l'eau – l'éclat  
de la vie qui s'épanouit,  
  
d'autant plus fort qu'on distingue  
un autre éclat, la fracture  
au bord du vase, où s'encastre  
la trace du manque.

Relevons la force du verbe « s'encaster », et son tour paradoxal s'agissant d'un vide, qui plus est, de sa trace. Privé du sentiment du manque, saurait-on percevoir avec la même intensité les grappes des cytises au bord des routes, les herbes balayées par le vent, l'unique rose déployant ses pétales, leur présence éphémère « brusquement aspirée vers le ciel » ? (U, 94)

Ce qui n'a pas eu lieu, n'a pas été dit, ne fut pas vécu creuse à l'intérieur de soi « un trou // où l'on tombe et succombe aux morsures / du regret, en même temps / qu'un élan et une attente / entre sagesse et folie / empêche que se referme / sur lui-même le passé » (U, 89). S'étonnant de ne pas trouver mention – ou si peu – dans les mémoires du grand-père, d'une jeune épouse emportée par la grippe peu de temps après son retour du front, l'auteur interprète cet oubli conscient ou inconscient comme une salutaire béance, un nécessaire point aveugle :



« Peut-être y a-t-il dans ce que chacun comprend de sa vie et en laisse filtrer, un point analogue à celui qui, sur la rétine, empêche aucune image de s'imprimer – un point aveugle, pourtant nécessaire pour que le sang irrigue l'œil – et qu'il reste vivant. » (*G*, 23)

Le somptueux manteau de neige, parure sans accroc, ne dit rien de la plénitude et n'est pas si désirable, quand « on sait reconnaître dans ses lambeaux ternis / le signe d'un retour qui répare et rénove » (*U*, 32). Aussi, renoncer à la complétude, c'est laisser place au désir, à l'appel, la perte se muant en don, comme le bond d'un chevreuil en fuite (*D*, 58), « par la grâce du tiers inclus, qui déroge et achève » (*I*, 22).

### ***D'une seule coulée***

Edmond Jabès le rappelait : « C'est à partir d'un manque que nous décidons d'écrire, que nous parlons », Béatrice Marchal ne dit pas autre chose (*El*, 42) :

[...] ce qui n'a pas de mots  
– la nuance de tristesse, l'élan de sympathie –  
sera perçu, aussi doux qu'un soleil d'octobre,  
dans un langage qui restaure et mène  
des liens qu'on avait crus sans remède troués  
de manque, à leur achèvement.

Aussi, l'attachement à la phrase, à sa syntaxe, à un minimum de ponctuation, est-il l'expression d'un soin, d'une diligence, quand ce qui compte est de maintenir la relation, ne pas contrarier la circulation de la vie et préserver les liens. Casser les rapports entre les mots pourrait menacer cela même qu'ils cherchent à faire advenir, ces mots agissants qui ont pour rôle de restaurer une matière toujours lacunaire et transitoire, ces mots « semeurs de compassion » (*P*, 134), « qui soulagent, / qui soignent et parfois sauvent » (*P*, 135). Le poème se déploie délicatement, se déroule comme un ruban, bande protectrice et réparatrice, pansement aux « mots qui tâchent de refermer les blessures » (*P*, 111), compresse pour étancher les larmes.

La phrase s'allonge, s'étire, suit une courbe, reprend sa direction initiale, s'en écarte un peu, pour parvenir à son terme quoi qu'il en soit. Elle donne l'impression de se faufiler comme un cours d'eau le fait, là où elle peut passer, se hasarder, en douceur mais avec ténacité. La découpe

en vers ne rompt pas la progression, mais offre l'occasion d'accoler deux mots qui ne l'auraient été dans la prose, provoquant des rapprochements pour en accroître la présence, de même que les strophes, qui n'en sont pas, petites unités non closes pouvant s'achever par une virgule, voire même souvent un enjambement – et la phrase poursuit son cours par-delà l'espace –, ne scindent pas le poème mais signalent un déplacement, un temps nécessaire pour la pensée toujours en mouvement ; les blancs, qui sont des silences ménagés dans le poème, rendent compte d'une lente progression dans la compréhension des choses et de soi et, la rendant tangible, la donnent à vivre au lecteur.

Pas à pas, de mot en mot, d'assonance en assonance et sur fond de métaphore, s'achemine le poème vers son sens, dépliant son propre paysage. Son phrasé qui est « d'une seule coulée », fidèle en cela au cheminement de la poète, se confond avec son but même : « je repris ma quête / j'osais m'en remettre / à mes propres mots, // et voilà qu'ils m'ont déposée dans un espace / où la marche épouse celle de mots / qui se lient les uns aux autres, relie entre eux / du plus bas au plus haut tous les reliefs, // eux et moi rendus à l'unité d'origine, / sans séparation ni coupure / d'une seule coulée. » (*El*, 68)

Parvenu à son terme, chaque poème, en plus d'en être le moteur, est le témoignage de cette avancée. Chacun atteste d'une « Progression jusqu'au cœur » qu'annonçait un titre qui est bien plus que cela : l'expression d'un processus, un manifeste, une poétique. S'il constitue un gain, il ne confère pourtant ni garantie, ni certitude et n'apportera jamais qu'une connaissance paradoxale : « cœur dépecé minutieusement inspecté, / avec les mots négocié pour le gain / d'un poème où filtre l'inconnu d'un Savoir » (*P*, 121). Une incomplétude heureuse, désir sans fin toujours grandissant, qui laisse dans l'attente incertaine d'un nouveau poème (*P*, 128) :

On ne soulève jamais qu'un coin de la nuit  
on n'étanche qu'une partie des larmes  
nos mots sont trompeurs nos efforts insuffisants

Il reste des chants d'oiseaux à la nuit tombée  
des cœurs malgré l'âge amoureux  
et dans l'ombre l'inconnu d'un poème

## La clémence et la ferveur

L'évocation d'un majestueux platane en automne, « sûr de sa permanence à travers tant d'états/ qu'il accueille comme une chance d'être / révélé à soi-même » (*U*, 56) résonne comme une invitation à la confiance, à la clémence envers soi-même, qui entraîne générosité envers autrui – dont maints poèmes portent la trace –, et comme le dit ce beau titre, « Inquiétude de l'autre et des mots ». Le chatoiement de son feuillage traduit une effervescence venue se greffer à sa constance, de même s'agira-t-il de « veiller ainsi avec sagesse, // sagesse hantée par une ardeur rayonnante/ d'un reste de folie, obsédée du souci/ d'embrasser une unique vie/ sans regret à pleine mesure. » (*I*, 7)

Le mode optatif, mode de la possibilité et du souhait – un mode qui n'existe pas en français mais existait dans les langues anciennes indo-européennes dont le grec –, est le mode requis par Béatrice Marchal pour sa poésie tout entière car il exprime le désir, l'espoir. Et c'est un peu comme si, dans chacun de ses poèmes, en sourdine, on pouvait percevoir cet appel plein de ferveur : puissent mes mots franchir les obstacles ! qu'ils s'envolent enfin, libres, vivants, et chantent ! Pour une ouverture sans limites (*U*, 79) :

Mode optatif du poème  
avec soleil au zénith  
et cœur rendu à l'immense



**Françoise LE BOUAR**, bibliothécaire, a contribué à la *Revue des livres pour enfants* éditée par le Centre national de littérature jeunesse/Bnf, à la revue numérique *Strenae* éditée par l'Association française de recherches sur les livres et les objets culturels de l'enfance, à la revue *Peut-être*, ainsi qu'au *Journal des poètes*. Deux de ses articles ont été primés par l'Institut Charles Perrault. La rencontre avec Lorand Gaspar et sa poésie a été déterminante. Elle a publié deux recueils à L'herbe qui tremble : *Le Fouillis du ciel, de la terre et des eaux* en 2018 et *Cousu, décousu, profil perdu* en 2024.



**Richard Rognet**

Échos et ricochets



## Richard Rognet

Ce dialogue que j'intitule *Échos et ricochets* est conçu à partir de vers extraits de quatre livres de Béatrice Marchal : *Élargir le présent* suivi de *Rue de la Source*, *Au pied de la cascade*, *Un jour enfin l'accès* suivi de *Progression jusqu'au cœur* et *Derrière attendait l'espace*.

Quant à mes propres vers, ils sont issus de poèmes écrits entre le 11 mai et le 1<sup>er</sup> septembre 2023.

Ainsi, l'univers de l'une rencontre l'univers de l'autre, en un échange qu'inspire, régit et prolonge la parole poétique.

Richard Rognet



### *Échos et ricochets*

(Dialogue entre Béatrice M. et Richard R.)

Béatrice

Quelle parole aurait-il fallu prononcer,  
quel acte, quel don accomplir  
pour se sentir moins pauvre, justifié  
et marcher serein jusqu'au terme.

Richard

Que sais-je de maintenant  
puisque je n'ai jamais su  
ce qui me précéda, m'invita,  
me tourna le dos ?

Béatrice

Tout s'est tu en dedans, on reste dans un vide  
oppressant, sans secours.  
De celle que je fus à celle que je suis,  
quel fil, quelles ruptures ?

Richard

Il n'est jamais temps  
de regarder en face  
ce qui respire  
dans les buissons ardents,  
jamais temps d'appuyer  
nos mains sur la nuque du soir.

Béatrice

Et que dire de ce qui est au-dedans,  
qui n'en est jamais sorti,  
entend farouchement y rester,  
ce dont on ne sait de quoi  
c'est fait.

Richard

On danse sur un volcan,  
on a des hoquets  
de pantins, on tord  
les mots d'amour  
comme des loques trempées,  
on ne tient plus à rien,  
on dégringole dans les escaliers  
d'un avenir aux pâleurs de désespoir.



Béatrice

On lit aussi dans un regard  
dans un silence, dans un paysage  
dans tant de choses  
muettes qui attendent  
des mots  
capables de dire leur secrète puissance.

Richard

De ma chambre, extraire  
mes milliers de présences,  
me clouer sur ce que le silence  
présente de plus obscur,  
toucher le reste d'un rêve  
qui ne fut pas le mien,  
garder mes murmures  
pour d'éphémères messagers.

Béatrice

Peut-être pousse-t-il au cœur du souvenir  
des plantes cachées, aux bienfaits  
retardés et secrets.

Richard

Alors, tu reviens,  
dis-je au temps passé,  
retrouves-tu dans mes tiroirs  
les noms, les abandons  
qui me firent perdre connaissance ?

Béatrice

De certaines douleurs on ne peut qu'approcher,  
sans prétendre les rejoindre.  
De quelle peur est le masque  
cette face dont la perte, dans le regard  
des autres, nous perdrait ? Il doit rester secret  
l'inconsolable enfant qui pleure en nous.

Richard

Silhouette au loin,  
enfants tapageurs,  
je fus de ceux-là –  
à quelle distance  
retrouver le souffle  
de mon jadis,  
de mon naguère ?  
étais-je vraiment celui  
qui maintenait ses yeux  
ouverts sur le monde ?

Béatrice

Ce qui n'a pas été  
dit  
ce qui ne fut pas  
vécu  
a creusé à l'intérieur  
un trou.  
Requiem ne s'écrit pas au pluriel,  
à chaque mort un monde s'évanouit,  
l'espace par pans entiers s'effondre, quartiers,  
rues, logis où l'on ne reviendra plus.

Richard

Quel petit vent clair  
pourrait prendre soin  
de mon sang qui coule  
là-bas, quelque part ?

Béatrice

L'eau qui me barre le chemin vient d'une source  
oubliée, il me faut y boire  
retrouver ce qui n'a cessé de vivre  
en secret au plus profond de moi, loin  
de l'impatience d'un futur rêvé.  
Sortir des eaux profondes  
n'est pas dérobage ni abandon.

Richard

Les abeilles qui élaborent  
un monde parfait  
dans l'éblouissement des iris,  
des rhododendrons, des roses,  
ce sont elles qui prononcent  
les phrases fugaces  
que requiert notre fragilité.

Béatrice

Dans peu de temps, sans qu'on y prenne garde,  
succédera un vert plus sombre  
qui ne devra qu'au soleil son éclat.  
Herbes hautes, embaumants seringas en fleurs,  
c'est un enveloppement de verdure  
l'envie de s'y blottir, berceau  
que mai substitue aux tombeaux.

Pour entendre ce qui chante en soi, en user  
comme dans les soirs de printemps, quand le regard  
renonce à chercher sur les façades de pierre  
les merles amoureux dont retentit la rue.

Richard

Et moi, il me sera donné  
de comprendre le soir  
amoureux des montagnes,  
de me vivre un peu mieux,  
et moi, je serai l'écho  
d'une ancienne impatience  
à vouloir saisir la vie,  
comme on saisit la main  
de celui qui chantonne  
près de soi – amour habitable.

Béatrice

Sans plus tarder, cherche à travers broussailles  
et nuages toute parcelle de lumière,  
prête aux ombres une juste attention,  
rends le monde à sa transparence.

Richard

Oui, pénétrer dans une transparence  
qui a si bien joué  
avec mes ombres, accomplir  
enfin le passé  
auquel j'ai si souvent  
tordu le cou – et si,  
à la surface de ma vie,  
bourgeonne un vrai souvenir,  
que je lui octroie le nid multiple

de ces ombres ! – chacune,  
à sa façon, le cernant.

Béatrice

Me voici une fois encore...  
j’attendais,  
je scrutais,  
j’ignorais qui viendrait.

Dommartin-lès-Remirement,  
Septembre 2023



**Richard ROGNET**, né le 5 novembre 1942, est originaire des Vosges, région à laquelle il demeure fermement attaché. En mai 1991, il entre à l’Académie Mallarmé. En 1994, il est nommé au grade de Chevalier dans l’ordre des Arts et Lettres. De nombreux prix jalonnent sa carrière : Louise-Labé, Max-Jacob, Apollinaire etc. Son principal éditeur est Gallimard depuis 1980. Pour connaître sa bio-bibliographie complète, se reporter à son dernier ouvrage *Patienter sous les nuages* (Gallimard, 2024).



**Béatrice Marchal**

Inédits





## **Jamais plus complet que dans le manque**

Réamorcer la pompe  
du flacon pour la dose désirée,  
appuyer sur l'interrupteur en quête  
de lumière, – on s'obstine dans ces gestes

qui créent l'appel d'air, une connexion  
aussi souhaitables qu'un traitement  
capable d'insuffler en soi la vie,  
l'ardeur d'un être neuf ou très ancien,

celle d'un enfant à réanimer  
– avec l'énergie du sourcier qui cherche  
sans brutalité dans une terre asséchée  
ses promesses enfouies.



Catherine Jarrett, « *Le sol qui danse* » ou *les cerisiers*

Des flammèches parcouraient la cime des arbres  
au bord de l'étang où je séjournais,  
j'ai compris qu'il fallait partir, très vite,  
et sauver avec moi les proches que j'aimais,

il était trop tard pour revenir en arrière,  
vers le pays où les autres étaient restés,  
le feu me poussait une fois encore  
à aller plus avant, vers un lac aux bords assez vastes

pour contenir sans l'éteindre la vie ardente.

Au fond de l'eau reposent  
immobiles de longues formes sombres  
que nul secours ne saurait ranimer

sinon des mots déposés par le temps  
depuis naufrages et noyades –  
bouche-à-bouche qui insuffle aux images  
gardées dans la mémoire, une vie désormais  
invincible dans l'invisible  
où les relie, enfin reconnu, le fil d'or  
d'une existence.



Catherine Jarrett, *Le bouleau*

*Pour Richard Rognet*

Tu es l'enfant aux genoux couronnés  
qui ne laisse pas cicatriser l'écorchure  
et ne peut s'empêcher  
de gratter les bords de la croûte,  
tu la soulèves  
pour voir – au diable la raison ! –  
la peau nouvelle, trop fine, trop rouge  
et l'endroit où, plus rouge encore,  
coule le sang –

vaine traque, si près que s'approchent tes mots, leur proie  
s'échappe – ils restent  
des chasseurs bredouilles,

avec soin tu recueilles  
leur seul trophée, ce silence qu'ils portent  
en bandoulière, il y résonne  
l'écho de leurs appels, les battements  
de leur cœur soudain brûlant, passe

une ombre  
qui creuse ta blessure –  
*tu regardes le silence.*

Est-elle mienne  
cette image dans le miroir, à qui  
ce visage étranger  
où n'est reconnaissable  
rien de ce qui est ressenti,  
mauvaise farce, reflet trompeur,

toujours moins illusoire,  
moins déformant  
que les mots, dans leur tentative

d'atteindre le moi,

s'appartiendrait-il davantage  
en l'absence de glace, protégé d'un jeu  
de ressemblances qui le dénature,

y parviendrait-il mieux encore sans recours aux mots,  
libéré des frontières qu'ils tracent, si floues soient-elles,  
si incertaines,

qu'advviendrait-il de lui, si aucun mot  
ne mettait plus de borne, le livrait à l'infini,  
lui qui n'est jamais plus complet que dans le manque.



Catherine Jarrett, *Le petit bois aux nuages*



Faire en soi le silence,  
concentré recueilli

et descendre profond,  
si libre si léger  
qu'on croirait s'élever,

descendre au plus intime,  
tout au fond, là où s'ouvre  
l'autre en soi, attentif  
à se fondre en tout l'autre,

descendre sans arrêt  
jusqu'à ce que submerge  
tous les murs, telle vague  
qui reflue, sur les fibres  
amollies, en lumière.

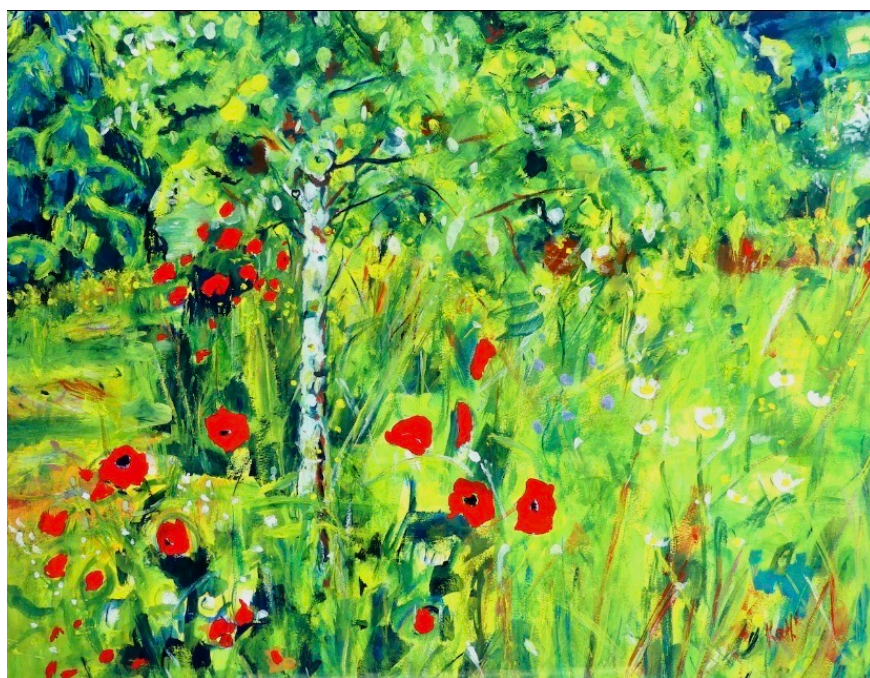
Enfant déjà, me séparaient  
de la vie désirée des espaces si vastes  
qu'en moi à travers nuit et flamme

s'est gravé un tableau d'un jaune  
éblouissant où reste  
en bas dans l'ombre la terre, creusant

l'attente ou le dépit, espoir et désespoir  
que des rayons en illuminent mon passage,

en ont-ils trouvé l'accès et la liberté  
d'y marcher, ceux dont les mots ouvrent  
le pays si proche, hors de prise,  
la même vie, tout autre,  
pleine, évidente –

celle qui coexiste avec l'universelle  
transformation – un *éternel présent*  
dans une lumière au-delà du moi et des mots.



Catherine Jarrett, *La tapisserie aux coquelicots*

La lumière n'est plus  
après la pluie  
qu'intenses bruns et verts, relief  
des dalles détrempées,  
de l'écorce des troncs,

rien ne bouge dans le silence,  
que va-t-il surgir d'entre les feuillages  
resserrés au bout du sentier,  
quelle apparition, quel secret,

déjà s'éclaircit le ciel, pâlit toute chose,  
l'éclat des feuilles n'est que celui du soleil.



**Catherine JARRETT**, née à Paris, se dirige, après avoir terminé ses études de médecine, vers le théâtre et tourne dans plus de 40 films pour le cinéma et la télévision. Peintre, elle expose à Paris dans des galeries, à l'Espace Cardin, au théâtre d'Edgar et en province (actuellement à la galerie des Mignons à Châtellerauld). Romancière, elle a publié entre autres *Billet d'ombre* (Actes Sud), *Le goût du thé indien* (Olivier Orban)... En poésie, auteure de nombreux recueils dans différentes maisons d'édition, lauréate du Prix de Poésie féminine Simone Landry (2015). Participation au FIL de Montréal avec *Ma bête langue*, elle intervient régulièrement dans des manifestations poétiques dont la Maison de la Francophonie et anime à Paris le *Territoire du Poème*.

**Béatrice Marchal**

Bibliographie



Béatrice Marchal a passé son enfance et sa jeunesse à Épinal mais c'est la nature des Hautes-Vosges qui marquera son imaginaire. Elle s'y retrouve, aussi souvent que possible, dans la maison qui réunissait sa famille autour d'un frère handicapé.

Élève de l'École Normale Supérieure de Jeunes Filles (Sèvres), agrégée de lettres classiques et docteur ès lettres, elle a enseigné les lettres jusqu'en 2011, du collège aux classes préparatoires.

Elle a travaillé sur la poète Cécile Sauvage (1883-1927), qui fut la mère du compositeur Olivier Messiaen. Après un doctorat universitaire, elle a retrouvé des manuscrits d'amour qui lui ont permis, avec *Les Chants du silence* (2008, Prix de la Maison de Poésie 2009) et la publication des *Écrits d'amour* (2009) de restituer Cécile Sauvage dans sa vérité de femme et de poète.

Outre une étude sur l'œuvre du poète Richard Rognet (1977-2002) et sur celle du peintre Christian Gardair, son œuvre critique se poursuit par des recensions en revues (*Friches, Diérèse, Arpa...*) et des préfaces.

Elle écrit régulièrement de la poésie depuis le début des années 2000, encouragée par la rencontre décisive d'amis poètes (Pascal Commère, Georges-Emmanuel Clancier, Danièle Corre, Jean-Pierre Lemaire, Richard Rognet). Elle cherche à saisir les signes d'une vie plus large et plus intense au travers du quotidien et de la nature ; à définir ce qui, au tamis des jours, reste de soi, des autres et de la relation aux êtres aimés, une fois démasqués faux-semblants et apparences ; pour elle, la poésie relève d'une exigence de liberté et de vérité dans son rapport à soi, à l'autre et au monde.

Elle a reçu le Prix Philippe Chabaneix 2009 de la Maison de Poésie, le Prix Troubadours 2014 et le Prix Louise Labé 2019.

Elle a été, de janvier 2013 à janvier 2023, présidente du Cercle Aliénor, cercle de poésie et d'esthétique, dont les rencontres mensuelles ont lieu à la Brasserie Lipp (Paris).



## Poésie

- *Tant va le regard*, éditions La Porte, 2007.

- *La Baguette de coudrier*, éditions La Porte, 2010.
- *L'épreuve des limites*, Éd. de l'Atlantique, « Collection Phoïbos », 2010.
- *La remontée du courant*, Éd. de l'Atlantique, « Collection Phoïbos », 2010.
- *Une voix longtemps cherchée*, Éd. de l'Atlantique, « Collection Phoïbos », 2011.
- *Équilibre du présent*, Éditinter, 2013.
- *La Cloche de tourmente*, Cahiers de Poésie verte, 2014 (Prix Troubadours, 2014).
- *D'absence et de lumière*, Éditions Delatour France, 2016.
- *Résolution des rêves*, L'Herbe qui tremble, 2016.
- *Un jour enfin l'accès* suivi de *Progression jusqu'au cœur*, L'Herbe qui tremble, 2018, (Prix Louise-Labé, 2019).
- *Au pied de la cascade*, L'Herbe qui tremble, 2019.
- *L'écriture de la paix* (poèmes), Prix Simone Landry, 2019.
- *Inquiétude de l'autre et des mots*, les Lieux-dits, « Cahiers du loup bleu », 2020.
- *Élargir le présent* suivi de *Rue de la source*, Le Silence qui roule, 2020.
- *L'ombre pour berceau*, Al Manar, 2020.
- *Gardé vivant*, Al Manar, 2022.
- *Derrière attendait l'espace*, L'Herbe qui tremble, 2022.
- *Salomé, ma salamandre*, L'Herbe qui tremble, « Trait d'union », 2024.

### **Livres d'artistes**

- Un poème extrait *D'Absence et de lumière*, illustré par cinq gravures sur bois d'Eva Gallizzi, Buchgestaltung, Holzschnitte und Künstlerisches Konzept : Eva Gallizzi, Zürich, 2010.



- *Où va la route*, illustré par quatre gravures de Dominique Penloup, Le Galet bleu, décembre 2013.
- *La neige comme un appel, livre pauvre* illustré par Dominique Penloup.
- *Bannières de mai*, illustré par Dominique Penloup.
- *Insaisissables messages*, illustré par Agnès Delatte, Revue Ce qui reste, janvier 2017.
- *Quelque chose d'enfoui*, illustré par Sarah Wiame, éd. Céphéides, mai 2017.
- *Tout un monde*, illustré par Maria Desmée, octobre 2017.
- *Lumière préservée*, illustré par Dominique Penloup, Le Galet bleu, 2018.
- *Oser la chute*, illustré par Dan Steffan, Bandes d'artistes, Les Lieux-Dits, 2018.
- *Sapins*, illustré par Caroline François-Rubino, 2021.
- *Fenêtres*, illustré par Corina Sbaffo, livre pauvre Daniel Leuwers 2021.
- *Roseaux*, illustré par Sarah Wiame, éd. Céphéides, 2021.
- *Regarder le silence*, Béatrice Marchal /Marie-Noëlle Gonthier, livre pauvre Daniel Leuwers 2023.
- Poème/affiche sur le thème FLEURS, FEUILLES par Thierry Le Saëc (format 50 x 35 cm, sur un papier marron), 2024.
- « *Vers la cime* », Hélène Baumel, 2024.

### Œuvre critique

- Béatrice Marchal-Vincent, *La poésie française depuis Baudelaire*, Dunod, « Les topos », 1999.
- Béatrice Marchal, *Les chants du silence : Olivier Messiaen, fils de Cécile Sauvage ou La musique face à l'impossible parole*, Delatour France, « Collection Musique-pédagogie », 2008.
- Cécile Sauvage, *Écrits d'amour*, Cerf, 2009.

- Richard Rognet (préf. Béatrice Marchal), *Élégies pour le temps de vivre ; Dans les méandres des saisons*, Gallimard, « Poésie/Gallimard », 2015.
- Béatrice Marchal et Richard Rognet, *Richard Rognet ou L'ailleurs qui veut vivre, 1977-2002 : essai sur la quête d'une identité plurielle*, L'Herbe qui tremble, « Trait d'union », 2018.
- Béatrice Marchal, *Christian Gardair, paysageur d'estuaire*, L'herbe qui tremble « Trait d'union », novembre 2021.

### **Ouvrage collectif**

- « L'Émiettement des moi dans la poésie de Richard Rognet de 1977 à 2002 », in *Permanence de l'approche, actes de la journée de Tours (6/10/2017) consacrée à Richard Rognet*, dir. Christine Dupouy, L'herbe qui tremble, 2018.

### **Anthologies de poésie incluant ses poèmes**

- *Anthologie islandaise*, 2016 composée par Por Stefansson.
- *La Poésie française 100 ans après Apollinaire*, Kaléidoscope 50 poètes/ 50 styles, Maison de Poésie/ Fondation Émile Blémont, 2018.
- *Dans une autre demeure*, vol. 1 ; Jean-Luc Favre Reymond, 2022.

**NU(e) 86**  
Numéro coordonné par  
Béatrice Bonhomme

**Direction**

**Béatrice Bonhomme, Hervé Bosio,**

**Association NU(e)**

**Sylvestre Clancier, Jean Le Boël, Linda Maria Baros,**

**Maison de Poésie**

**Mise en page et conception graphique**

**Danielle Pastor**

**Association NU(e), 29, avenue Primerose 06000 NICE**

**ISSN 12667692**

**Maison de Poésie, Hôtel Blémont, 11 bis, rue Ballu, 75009, Paris**